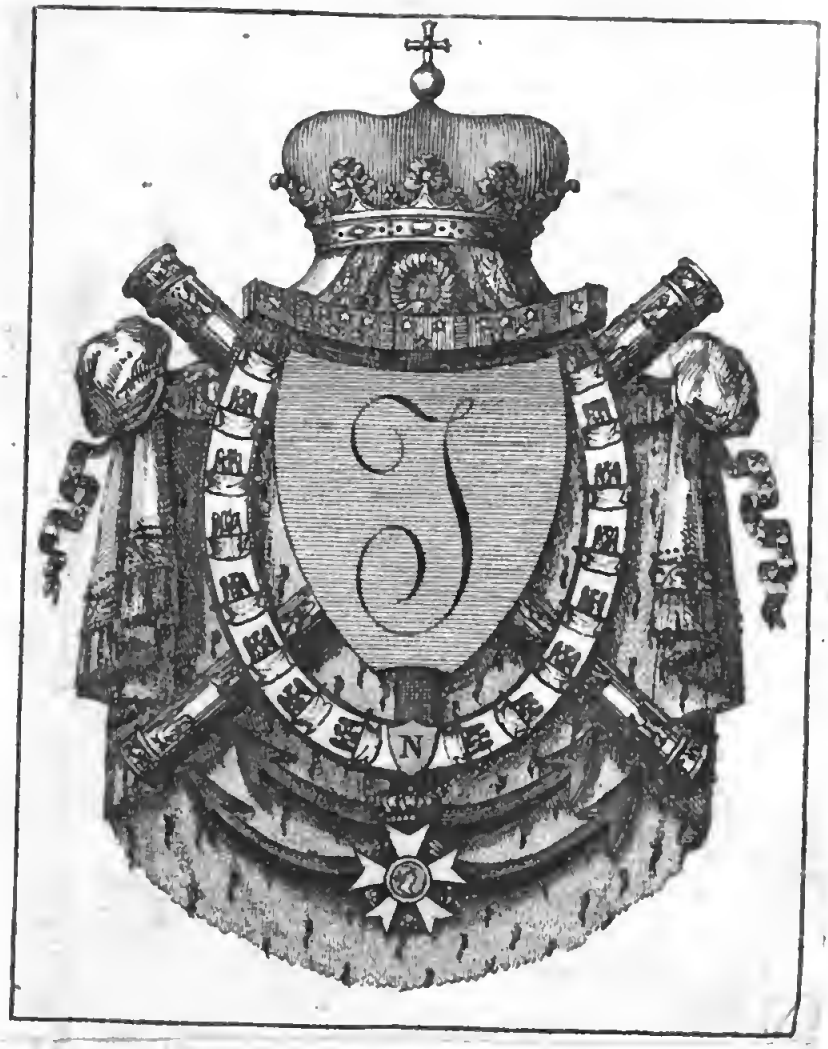
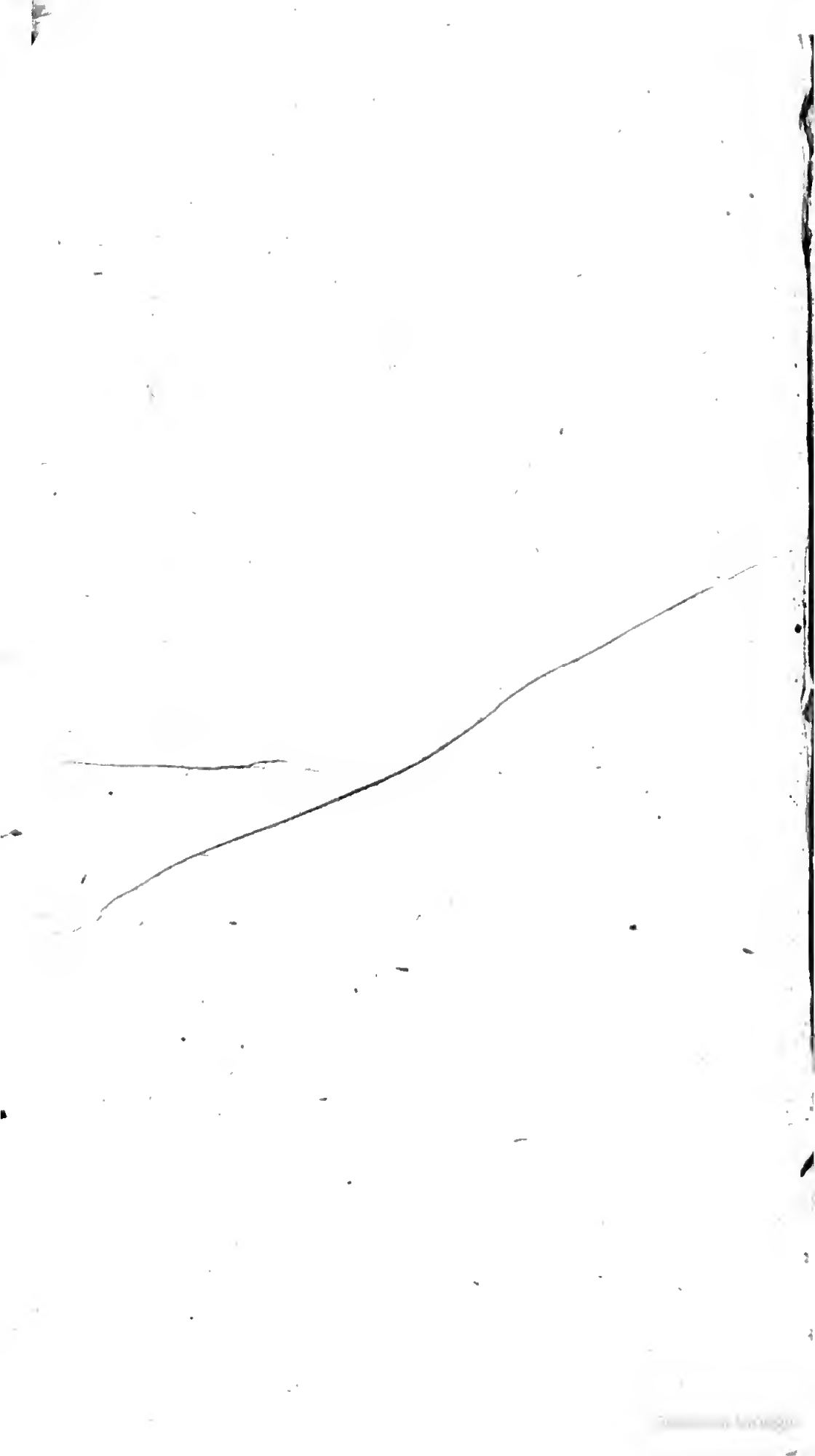
[redacted]



[redacted]

Pal. Z 4



THOMAS BROWN.

54816

THOMAS BROWN,

OU

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ.

Traduit de l'Anglais, par M.e de C.....

DEUXIÈME PARTIE.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, n.° 12, et de l'Université, n.° 5.

1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

HISTOIRE

DE

THOMAS BROWN,

OU

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XX.

BROWN occupé à secourir le malheureux Belton, s'était montré rarement à la maison de sa tante ; ses absences réitérées avaient allarmé miss Kingley ; d'un côté elle craignait pour sa vie, de l'autre il pouvait avoir rencontré des jeunes gens de son

âge dissipés et libertins, qui l'eussent entraîné dans quelques déréglemens ; et le pire de tout cela, selon son opinion, eut été, sans contredit, la dépense extraordinaire à laquelle il se serait exposé. Le généreux capitaine Mac-Grégoire ne manquait pas de nourrir les soupçons de la bonne tante, et de l'entretenir dans ces louables dispositions : il y réussissait d'autant mieux, qu'il était devenu l'homme nécessaire dans la maison. Son ambition s'était bornée, jusques là, à s'établir dans la famille à titre de confident, emploi important qui ne pouvait qu'avoir d'heureuses suites. Il sut donc habilement profiter des circonstances pour prendre un certain ascendant sur l'esprit de miss Kingley. On conçoit aisément les vues du Capitaine ; mais était-ce affection pour la dame, était-ce une noble passion pour sa fortune ? c'est un problême que le Lecteur aura la bonté de résoudre : nous ne

prétendons ici que rapporter les faits. Brown avait engagé, pour secourir Belton, un fond de cent livres de revenu ; si sa tante venait à en être instruite, c'en était fait, elle ne lui pardonnerait jamais. Il résolut par conséquent de se condamner à une entière retraite, d'observer le train de vie le plus économe, et de se livrer absolument à l'étude. Cette réforme plut beaucoup à sa tante ; elle ignorait qu'elle fût un effet de la nécessité, plutôt qu'une approbation tacite de ses propres principes et de sa conduite. Déjà elle lui avait rendu ses bonnes graces ; mais bientôt la scène devait changer : le pauvre Brown était, ainsi que son père, destiné à être la victime infortunée de l'avarice. Il est tems d'instruire le lecteur de cet événement :

Mac Grégoire, qui ne perdait jamais de vue ses intérêts, était fort répandu dans cette classe de citoyens qui s'enrichissent par des

prêts usuraires. Il savait qu'il était des circonstances où l'on pouvait partager avec eux les profits considérables de cet honnête trafic ; il était donc important d'en être connu : d'ailleurs, ces sortes de gens n'étant pas pour l'ordinaire infectés du vice de prodigalité, il ne courait pas le risque avec eux de se constituer en dépenses folles et ruineuses. Un soir qu'il était en leur compagnie, et qu'on discourait de la beauté, particulièrement des grands airs auxquels on reconnaît un homme d'une illustre naissance ; l'un d'eux assura qu'il n'en avait jamais vu de plus accompli en ce genre, qu'un certain M. Brown, à qui il avait eu tout récemment affaire. A ces mots, Mac-Grégoire, redoublant d'attention et feignant de ne pas le connaître, demanda ce que c'était que cet homme ; l'autre, pour appuyer son sentiment, fit le portrait de Brown. Le capitaine reconnut aisément le

neveu de miss Kingley. L'usurier étant son compatriote, il ne craignit point de l'interroger sur l'affaire qu'il avait traitée avec le jeune homme : celui-ci refusa d'abord de la lui confier ; mais Mac-Grégoire ayant fait apporter un *Bowl de Punch*, il ne put tenir contre une manière si honnête de solliciter : il déclara tout. Brown se trouvâ ainsi au pouvoir du Capitaine qui le regardait comme le seul obstacle à ses desseins ; mais, ne sachant comment appuyer auprès de miss Kingley l'accusation qu'il méditait, il prit tout-à-coup sa résolution, et demanda à son ami où était le contrat ? — « En mon pouvoir, répondit l'Ecossais. » Sur cela, Grégoire lui confia ses projets : il lui fit comprendre que, s'il voulait lui remettre ce contrat seulement pour un jour, il se flattait bientôt d'être le maître de tous les biens d'une vieille fille ; il lui fit espérer une forte récompense en cas que, par

ce moyen, il réussit : ils firent leurs conventions ; et, muni de ces titres importans, notre Capitaine vola chez sa bien-aimée.

Il arriva peu après le déjeûner ; c'était l'heure où Brown se retirait à sa bibliothèque ; il était donc sûr de trouver miss Kingley seule. Après les cérémonies d'usage, après de nouvelles assurances de respect et de reconnaissance, il insinua que ces sentimens ne lui permettaient pas de voir avec indifférence qu'on préjudiciât à ses intérêts, et qu'il se croyait obligé à ne lui rien cacher de ce qui pouvait y porter atteinte. Ces mots *préjudice*, *intérêt*, étaient bien propres à réveiller toute l'attention de miss Kingley. Elle le remercia affectueusement de son zèle, et l'assura qu'elle saisirait toujours, avec un égal empressement, les occasions de le payer de retour ; ensuite elle le pressa d'achever ce qu'il avait commencé. Mac-Grégoire feignit d'hésiter, pour

donner plus de poids à sa confidence ; il représenta que, par attachement pour elle, il allait manquer à un homme dont il avait reçu des services signalés, il exigea le secret; et malgré qu'elle le lui promit, il paraissait encore irrésolu. Il déclama d'abord contre l'imprudence de la jeunesse, puis fâché, disait-il, de s'être tant avancé, il craignait de de l'affliger, sur-tout quand il considérait combien avait pris d'empire sur son cœur le jeune homme dont il avait à lui parler.— « Ah ! s'écria miss Kingley, en l'interrom- » pant, mon neveu a fait quelque sottise » — Rien n'échappe à votre pénétration, ma- » dame, cela n'est hélas ! que trop vrai. C'est » bien à regret que je me vois obligé de l'ac- » cuser ici d'imprudence.—Ah ! Monsieur, » dit-elle avec impatience, qu'a-t-il donc » fait ? — Je n'ose vous le dire, madame, » ..... promettez-moi au moins que cela » n'altérera point votre amitié pour lui.—

» Commencez par m'apprendre de quoi il s'agit, » repliqua-t-elle, l'imagination frappée des plus affligeantes conjectures.

Mac Grégoire lui remit alors le contrat. Miss Kingley, à cette vue, entra en si grande fureur, qu'il fut fort embarrassé lui-même à calmer ses transports et à empêcher que les éclats de sa voix ne parvinssent jusques dans la retraite du pauvre Brown. Il lui représenta que ses clameurs allaient le décéler et l'exposer aux justes reproches de son neveu, qui aurait droit de l'accuser de semer le trouble et la discorde dans sa maison. Il ajouta qu'il n'aurait jamais commis une pareille indiscrétion, si sa tendresse et son estime pour elle ne l'avaient comme forcé à l'avertir du mauvais usage que ce jeune homme faisait de son bien. Elle s'appaisa enfin et se soumit entièrement aux avis de Mac-Grégoire. Ils conférèrent donc sur les moyens de rompre avec le coupable; ils

s'occupèrent sur-tout à deviner à quoi il pouvait avoir employé cette *énorme* somme d'argent. Le capitaine insinua charitablement qu'il l'avait prodiguée à quelque maîtresse. On ne s'était point apperçu que Brown eût donné dans le faste des habits, on ne l'avait point vu se livrer à des dépenses extraordinaires; la conjecture était donc vraisemblable. — Ah ! l'infâme libertin, s'écria » miss Kingley, et je souffrirais qu'il restât » davantage avec moi ! non, non, ne l'es- » pérez pas. — Mais, madame, par consi- » dération pour moi . . . — Croyez, mon » cher capitaine, que votre sûreté, que votre » vie m'est aussi chère que la mienne. »

Mac-Grégoire prit congé, et alla rendre à son ami le fatal billet dont il venait de faire un usage si généreux. Miss Kingley, après son départ, fit des réflexions sur cette aventure et médita sa vengeance contre son infortuné neveu, fort éloigné alors de pré-

voir l'orage qui grondait déjà sur sa tête.

Il y a dans le monde une sorte de gens dont on paie le mérite du titre stérile *d'hommes honnêtes ;* qu'on ne croie pas que ce soit dans la crainte de s'attirer les reproches de cette petite portion de l'humanité, que Mac-Grégoire recommanda si instamment le secret à miss Kingley ; il n'avait pas la faiblesse de redouter l'humiliation ; mais Brown seul le faisait trembler ; son courage n'était pas à l'épreuve du châtiment qu'il prévoyait, si sa perfidie était découverte.

Pendant le dîner, la tante garda un profond silence. Au dessert, les domestiques s'étant retirés, elle demanda à son neveu si miss Collins l'occupait encore. Il répondit que non, et cela était vrai. — Vous avez sans-
» doute fait d'autres connaissances ? — Non,
» madame, aucune. — Bon, bon ! je connais
» les jeunes gens, ils ne peuvent pas vivre
» sans avoir une maîtresse ; cela serait d'ail-

» leurs fort excusable ; sûrement vous en
» avez une. — Mon cœur est absolument
» libre. — Mais qu'aviez-vous donc tant à
» faire à Londres la semaine dernière ? —
» Ce n'est point le plaisir, madame, ce sont
» quelques affaires qui m'y ont conduit. —
» Vous y sollicitiez donc une place ? cela
» serait en vérité très-louable. [elle s'arrêta
» un moment.] ai-je deviné ? — Non, ma-
» dame. — Quoi vous voulez me le cacher ?
» Je pensais que certain emprunt de quatre
» cents livres, que vous avez fait, avait pour
» objet l'acquisition de quelque charge :
» oui, je gagerais que cela est ainsi, car à
» quoi auriez-vous employé une somme
» aussi considérable ? »

Brown n'avait jamais trahi la vérité, il se trouva fort embarrassé ; d'ailleurs il eût été ridicule de nier le fait, sa tante était trop bien instruite. Cette découverte fut pour lui un coup de foudre. Il savait trop que

dans les circonstances où il se trouvait, la connaissance de cet emprunt serait inévitablement la cause de sa perte. — Il est vrai, » madame, que j'ai emprunté quatre cents » livres : mais vous me feriez plaisir de » m'apprendre comment et par qui vous en » avez été informée. — C'est ce que je ne » dirai jamais . . . . Mais, de grace, à quel » dessein vous êtes-vous procuré cette somme ? — Dans les plus louables intentions, » madame, pour sauver du désespoir l'honnêteté et la vertu malheureuse. — Je suppose au moins que vous avez pris vos » sûretés. — Je n'en ai pas même eu la » pensée. — Je suis surprise, Monsieur, » que vous disposiez ainsi de mon bien, » sans mon consentement. — Je croyais, madame, qu'étant un de vos dons, il m'était libre d'en disposer. — Ne l'ai-je pas » racheté de mes deniers ? apprenez-moi, je » vous prie, pour qui vous avez ainsi folle« lement prodigué cet argent ? »

Brown fit le récit de son aventure, avec la précaution, toutes fois, de taire le nom et la situation actuelle de Belton, dans la crainte qu'il ne prit fantaisie à sa tante de lui rendre visite; il s'étendit beaucoup sur l'état affreux où il les avait trouvés, il peignit l'horreur du lieu, il rendit les circonstances de leur infortune avec une éloquence et une chaleur capables d'attendrir toute autre ame que celle d'une avare.

« Ainsi, Monsieur, dit-elle, quand il eut „ achevé, c'est à de misérables hypocrites „ que vous avez prodigué cette somme. Je „ ne croyais pas qu'avec des biens à peine „ suffisans pour sa subsistance, on s'avisât „ d'acquitter les obligations des autres. Je „ suis charmée d'apprendre l'usage que vous „ faites de votre fortune, elle ne peut que „ augmenter en de si bonnes mains. Ce- „ pendant je ne serai pas assez stupide pour „ entretenir plus long tems un homme qui

„ sait si bien trouver les moyens d'entre-
„ tenir les autres ; vous deviez au moins,
„ Monsieur Brown, me consulter, je pense ;
„ et, avant de payer des dettes étrangères,
„ commencer par acquitter les vôtres : vous
„ n'ignorez pas sans doute ce que j'ai fait
„ pour vous ; je veux bien oublier ces dé-
„ penses, puisqu'aussi bien elles sont irré-
„ parables, mais je dois me faire justice.
„ Je vous fais présent des avances que j'ai
„ faites pour votre éducation, j'exige seu-
„ lement que vous me remboursiez l'argent
„ que j'ai employé à racheter vos biens : en
„ voici le mémoire : tout compte fait, vous
„ me devez cinq cent cinquante-neuf livres
„ dix-sept schelings huit sols. Au reste, je
„ ne veux pas vous ruiner en exigeant
„ d'abord cette somme toute entière ; il suf-
„ fira que vous m'en payez annuellement
„ une de soixante et dix livres jusqu'à parfait
„ remboursement : vous ne pouvez pas, je

„ pense, vous y refuser. Cet honnête mal-
„ heureux, à qui vous venez de sacrifier
„ tant d'argent, ne tardera pas à reconnaître
„ ce service important; vous serez donc en
„ état de vous acquitter plus promptement
„ envers moi. » Elle s'arrêta comme pour attendre sa réponse; mais, voyant qu'il demeurait muet, elle ajouta : « Je vous fais
„ observer encore que votre séjour ici aug-
„ mente la dépense de ma maison, et que,
„ d'ailleurs, déterminé comme vous l'êtes à
„ vous répandre dans le monde, il convient,
„ pour vous livrer plus commodément à vos
„ inclinations, que vous cherchiez ailleurs
„ un logement. »

Il ne put en souffrir davantage : « Je ne
„ perdrai jamais, madame, le souvenir de
„ vos bontés, rien ne pourra altérer ma
„ reconnaissance et le respect que je vous
„ ai voués depuis mon enfance. Je souscris
„ à tous les arrangemens que vous proposez.

„ Je quitterai votre maison, confus et dé-
„ sespéré de vous avoir assez offensé pour
„ vous faire desirer mon éloignement. Souf-
„ frez cependant que je le dise : l'odieux
„ délateur qui a su si bien vous instruire,
„ n'était ni votre ami, ni le mien. — Vous
„ en penserez comme il vous plaira, Mon-
„ sieur. — A la bonne heure, mais je ne
„ soupçonne en aucune façon qui a pu se
„ porter à cette lâche action. — Vous ne le
„ connaîtrez jamais. Vous m'obligerez,
„ Monsieur, d'exécuter les arrangemens
„ que nous venons de prendre dès demain
„ matin. »

A ces mots, elle le laissa à ses réflexions, et monta dans sa chambre.

Quel revers accablant pour un jeune homme élevé dans une constante prospérité, et à qui le malheur n'était connu que pour l'avoir soulagé dans les autres ! L'orage avait éclaté, il n'était plus tems de s'opposer au

torrent de l'adversité. Bientôt ses hardes et ses livres furent empaquetés. Tout étant disposé pour son départ, il alla chercher à Londres un logement; il en prit un dans une petite rue retirée, où il passa la nuit. Le lendemain matin il revint chez sa tante, signa l'accord projetté, fit transporter ses effets dans sa nouvelle demeure et s'y rendit lui-même, après avoir fait ses adieux. Laissons-le lutter contre sa malheureuse destinée, et passons à un autre chapitre.

CHAPITRE XXI.

Mac-Grégoire, débarrassé de ses craintes par le départ de Brown, ne quittait plus miss Kingley, dont l'accueil était tout propre à l'encourager; elle ne pouvait plus douter de son affection, après les heureux effets de ses recherches sur la conduite de son neveu. Le Capitaine, tout fier du succès de son stratagême, était comme sûr de posséder un jour et la bonne tante et sa fortune.

Brown cependant rendit une visite à Belton et à sa fille; son absence les avait allarmés sur sa santé, sa présence les surprit agréablement; il s'excusa sur quelques affaires qui lui étaient survenues. Envain il s'efforça, pendant la journée qu'il passa avec eux, de montrer sa gaieté ordinaire, la tristesse perçait, malgré lui, sur son

visage et dans ses actions. Sophie s'en apperçut la première ; l'intérêt qu'elle prenait à son jeune bienfaiteur, la rendait pénétrante. Elle affecta plusieurs fois de lui faire entendre, par ses questions, qu'elle n'était pas la dupe de sa fausse tranquillité, et qu'elle soupçonnait de l'altération dans son bonheur ou dans sa santé. Brown, avant de les quitter, demanda s'ils avaient reçu des nouvelles de leur parent, on lui répondit que non. Il résolut, quand il fut sorti, de ne pas les voir trop fréquemment. « Ils „ s'appercevraient indubitablement, disait-„ il, du changement qu'a apporté à mon „ humeur l'étrange révolution que je viens „ d'essuyer; et s'ils allaient apprendre que „ c'est pour eux que je m'y suis exposé, „ cette découverte ajouterait à leur malheur, „ il vaut mieux m'en éloigner. »

Combien ne regretta-t-il pas, dans ce déplorable abandon, de ne s'être pas fait une

ressource contre le besoin, en s'instruisant de quelque science, ou en apprenant quelque métier ! Il comprit toute l'importance de cette loi de Mahomet, par laquelle, jusqu'aux plus grands seigneurs, sont obligés de se rendre habiles dans un art quelconque, afin qu'en perdant leurs emplois, ils conservent toujours un moyen sûr de subvenir à leur subsistance. Par ce sage établissement, le grand prophète eût sans doute encore d'autres vues; c'était un moyen de rendre les occupations du souverain utiles au peuple: il connaît ainsi ce qu'il en coûte de travail et de peines pour se procurer les nécessités de la vie, il apprend à modérer les impôts et à ménager ses sujets.

Brown, qui ne pouvait pas toujours habiter avec ses livres, fréquentait un café près de sa demeure, où il voyait beaucoup de jeunes gens; la plupart étaient riches et prodigues; leurs liaisons ne convenaient par

conséquent pas à sa situation et au plan de vie qu'il s'était formé ; il en distingua pourtant deux que la conformité de caractère et de fortune rendaient dignes de sa société : Jack Allen et Tom Lawson devinrent ses amis.

M. Allen le père, possédait de gros biens dans le Nord de l'Angleterre, et Jack était son fils unique ; ce jeune homme avait été entraîné par ses inclinations généreuses et bienfaisantes dans des dépenses extraordinaires ; et son père ayant refusé de payer ses dettes, il avait été contraint de partir pour éviter les poursuites de ses créanciers. Ces revers ne l'en avaient rendu que plus cher à Brown, qui partageait avec lui le peu qu'il possédait. Lawson dépendait d'une mère qui s'occupait fort peu de lui : il ne devait jouir qu'après sa mort, en attendant, il était en butte aux extrémités les plus humiliantes de la misère.

Brown, dont toute la fortune se réduisait à cinquante livres, ne pouvait guères suffire à leurs besoins : cependant il les adoucissait autant qu'il le pouvait. Il n'oubliait pas Belton et sa fille : un mois s'était écoulé depuis sa dernière visite, on devine aisément que l'impuissance de les aider, était la seule cause d'une si longue absence. On lui apprit qu'ils étaient partis, et qu'ils avaient laissé une lettre pour lui. Voici ce qu'elle contenait :

MONSIEUR,

« J'ignorais où vous trouver, il ne me „ restait donc d'autre moyen de vous in- „ former de notre situation, que la voie „ dont je me sers. J'ai reçu de mon parent „ les plus pressantes invitations ; je pars „ demain matin ; il nous eût été bien doux „ d'embrasser notre bienfaiteur avant de

„ quitter Londres. Ma Sophie déplore „ autant que moi le malheur qui nous „ prive de ce plaisir. Daignerez-vous, Mon- „ sieur, vous occuper, dans vos momens „ de loisir, des objets de votre bienfaisance, „ et les rassurer sur votre santé. Que n'é- „ prouvé-je un sort plus fortuné ? Quelle „ serait ma satisfaction de pouvoir vous „ rembourser la somme que vous avez si „ généreusement avancée ! Je ne puis, pour „ le présent, que prier le Suprême Dispen- „ sateur de toutes les graces, de vous com- „ bler constamment de ses faveurs et de ses „ bénédictions. Permettez que je me dise

„ Votre très reconnaissant et
„ très dévoué Serviteur,
„ ROBERT BELTON. „

A la date de cette lettre, Brown jugea qu'ils étaient partis depuis quinze jours;

il évitait ainsi ce qu'il craignait également; et que ses besoins leur fussent connus, et qu'il montrât l'impossibilité de soulager les leurs. Il les assura, par sa réponse, de son estime et de la plus tendre amitié.

Quelques malheurs que lui eut attiré son humeur charitable et bienfaisante, il ne s'y livrait pas moins, autant que ses facultés actuelles le lui permettaient. Comme il traversait un soir un des faubourgs de Londres, il entendit quelqu'un qui marchait précipitamment derrière lui; il se retourna et vit un vieillard assez mal vêtu qui paraissait venir à lui; il poursuivit son chemin assez lentement pour lui donner le tems de l'atteindre. Le vieillard l'aborda en le saluant; Brown, lui ayant rendu le salut, lui demanda en quoi il pouvait lui être utile. « Monsieur, pardonnez la liberté de ma „ démarche, la nécessité m'y contraint. J'ai „ eu l'honneur de servir sa Majesté dans

un

„ un de ses régimens, je me suis trouvé à
„ la malheureuse descente de Saint Cas, j'ai
„ voyagé en Amérique, et dans plusieurs
„ autres pays : mes chefs m'ont donné d'am-
„ ples témoignages de ma bravoure. J'ai
„ reçu cinq blessures : mon sang a coulé
„ pour ma Patrie et mon Roi. A la paix,
„ le régiment, dans lequel je servais, a été
„ réformé, il ne m'est resté ainsi que la
„ demi paie pour soutenir une femme et
„ quatre enfans. J'ai résisté long-tems à la
„ misère, j'ai tenté bien des ressources avant
„ de me soumettre à l'humiliation de solli-
„ citer ainsi les charités de mes compa-
„ triotes. J'ai été contraint avant-hier de
„ vendre le galon de mon dernier habit
„ pour donner du pain à mes pauvres en-
„ fans : pardon, mon bon Monsieur, si
„ j'ose vous exposer ma déplorable situa-
„ tion. »

La touchante simplicité de ce récit, dans

la bouche d'un homme en qui l'honneur et l'amour-propre paraissaient souffrir, émurent le cœur de Brown. « Vous n'avez pas „ besoin de vous excuser, Monsieur, dit-il; „ plut au Ciel que mes facultés égalassent „ l'étendue de ma sensibilité et du desir que „ j'ai de vous obliger ! mais hélas ! je pos- „ sède peu de chose. Venez demain soir sur „ les sept heures dans un tel café, vous m'y „ trouverez, et nous aviserons aux moyens „ d'adoucir votre misère; en attendant, je „ n'ai que quatre shilings, faites-moi la „ grace d'en accepter trois. — Je vous re- „ mercie, Monsieur, mais, dans la crainte „ que vous ne me regardiez comme un im- „ posteur, daignez venir à mon logement „ qui n'est pas éloigné; le spectacle, dont „ vous y serez témoin, vous convaincra de „ la vérité de mon récit. — Je ne le puis à „ présent, Monsieur, mais je vous verrai „ demain. — Je n'y manquerai pas. » Il

salua et partit, laissant le pauvre Brown vraiment attristé de cette désagréable rencontre. Il déplorait l'indifférence et l'ingratitude d'un gouvernement, sous lequel un officier, vieilli et ruiné peut être au service de la patrie, se trouvait exposé à des extrémités si humiliantes, et obligé de soutenir une femme et des enfans d'un pain acquis dans l'opprobre et la détresse : il regrettait de n'avoir pas eu davantage, et sur tout de n'avoir pas tout donné. Occupé de ces réflexions, il entra dans le café pour lire les papiers publics. La conversation tomba précisément sur les malheureux objets de charité. Brown, sans parler de son aumône, raconta son aventure. « Monsieur, dit un vieux matois d'une physionomie rebarbative, assis dans un coin de la salle, « Monsieur, l'homme, „ dont vous parlez, ne portait-il pas un habit „ bleu ? » et il en fit une description très-exacte. « C'est justement lui, répondit

„ Brown. — Eh bien donc ! jeune homme,
„ votre prétendu officier me fit la même his-
„ toire l'an passé, et je gagerais qu'il se fait
„ à l'aide de ce roman, un très-bon revenu ;
„ il s'adresse surtout aux militaires, ce sont
„ ses meilleures pratiques. Je me trompe
„ fort, si ce drôle n'est un hardi menteur.
„ — Ah ? Monsieur, c'est le juger un peu
„ témérairement : il porte toutes les marques
„ d'une véritable misère, et demain soir il
„ doit venir ici. — S'il tient parole, je con-
„ sens à prendre d'autres sentimens sur son
„ compte ; mais soyez assuré qu'il s'en
„ gardera bien : toutes ses doléances ne
„ tendaient qu'à surprendre votre généro-
„ sité, et n'étaient rien moins que réelles. »

Le lendemain Brown fut fort étonné de ne point voir arriver son officier. Le vieux gentilhomme était au café, et triomphait d'avoir si bien deviné. « Je m'apperçois,
„ Monsieur, dit Brown, que vous aviez

„ raison ; mais je serais très-fâché, pour „ avoir été trompé deux ou trois fois, de „ regarder tous ceux qui sont dans le besoin „ comme des fripons, et encore plus de leur „ refuser des secours. » Ainsi se termina cette aventure. Brown n'en eut pas moins toujours un cœur ouvert aux cris de l'humanité.

Son ami Allen se trouvait alors dans la plus urgente nécessité : il n'osait plus se montrer sans courir des risques pour sa liberté. On tint conseil un soir dans l'appartement de Brown : il fut décidé qu'Allen retournerait auprès de son père, qui, à sa vue, se laisserait probablement toucher. Le projet passa à la pluralité des voix ; il ne s'agissait plus que d'aviser aux moyens de l'exécuter. Allen avait à faire une route de près de deux cents milles, et il ne possédait pas un shilling. Brown avait un peu moins de quatre guinées qu'il lui offrit, en

lui conseillant de prendre le chariot comme la voie la moins coûteuse. Tout étant disposé, Brown et Lawson accompagnèrent leur ami jusqu'à l'auberge où le chariot s'arrêta la première nuit. C'est-là où nous les avons laissés, trempés jusqu'aux os, dans le premier chapitre de cette histoire. Nous leur avons donné, je pense, tout le tems de dormir, nous pouvons sans crainte les réveiller.

CHAPITRE XXII.

Le lecteur connaît enfin les acteurs que nous avions brusquement introduits sur la scène au commencement de cette histoire : si le détour que nous lui avons fait prendre, lui déplaît, il peut enjamber sur les chapitres qui ont précédé celui-ci, et il verra que toute cette grande promenade de Brown n'avait pour but que d'accompagner un ami. Au reste, si nous avons aussi hardiment commencé par ce qui devrait faire le milieu de l'ouvrage, nous y sommes autorisés par l'exemple des plus célèbres écrivains de l'antiquité : Homère, et Virgile, son successeur, qui partagea avec lui les lauriers de la poésie épique, avaient coutume d'embarquer ainsi leurs lecteurs au milieu du désordre et du tracas

de l'ouvrage, sauf à eux à en sortir ensuite comme ils pouvaient, quoiqu'à la vérité, ils les aidassent quelquefois à retrouver le fil du labyrinthe. C'est aussi pour cela que certains pédagogues, nommément celui qui a eu l'honneur d'instruire le laborieux et admirable auteur de ces mémoires, font ordinairement lire à leurs élèves le second et le troisième livre de l'Énéide, avant de leur faire connaître le premier. Si donc l'obligeant lecteur veut qu'à se conformer à cette méthode, il n'a qu'à prendre ce chapitre, non pour le *vingt-deuxième*, mais pour *le troisième*, et poursuivre ainsi l'histoire :

Sur les trois heures du matin, Allen fut éveillé par les conducteurs de la voiture. Brown lui donna, à six shillings près, tout ce qu'il possédait ; ils s'embrassèrent et se firent de tristes adieux. Après son dé-

part, ses deux amis dormirent jusqu'à sept heures du matin, qu'ils se disposèrent à retourner à la ville. Jamais matinée ne fut si belle, l'espoir d'une promenade agréable les consola des fatigues de la veille. Les eaux cependant étaient considérablement accrues, la campagne semblait submergée; depuis long-tems en effet on n'avait pas essuyé un orage aussi violent et d'une aussi longue durée. Enfin nos voyageurs se mirent donc en route, ils prirent un petit sentier à travers champ, que l'ardeur du soleil avait un peu séché. Ils s'entretenaient tristement de l'ami qu'ils venaient de quitter, et priaient la fortune de le favoriser d'un heureux succès. Comme la grande route était pratiquée entre deux petites hauteurs, sur l'une desquelles était le sentier que suivaient nos voyageurs, ils ne craignaient pas de s'égarer. Ils apperçurent à peu de distance une chaise dans laquelle étaient trois femmes;

elle s'approchait d'un courant d'eau qui traversait le chemin, elle y entra au moment que Brown et son compagnon se disposaient à le passer un peu plus haut sur un pont de bois. Le cheval du brancard était jeune et ombrageux, le courant d'eau venait se briser fortement contre son poitrail : il s'effraya, commença par se cabrer et se renversa. Le cheval que montait le postillon, effrayé à son tour, refusait d'avancer. Les dames, justement allarmées du péril, poussaient de grands cris. L'eau gagnait le fond de la chaise, elles étaient obligées d'appuyer sur le devant pour la faire écouler. Brown s'apperçut du danger imminent qui les menaçait ; leur perte était inévitable, si la chaise se renversait. « Law-
„ son, dit-il, souffrirons-nous que ces
„ dames se noyent presque sous nos yeux. »
il s'élance, l'éclair est moins rapide, il saute une haie, franchit un fossé, se jette dans

l'eau, brise la portière, prend sans cérémonie une des dames dans ses bras, et la transporte à terre; il revole, la seconde est sauvée : Lawson, qui le suivait, arrive et rend le même service à la troisième.

Brown tenait toujours dans ses bras la seconde dame qu'il avait sauvée, et que la terreur avait fait évanouir. Dans l'état où il était lui-même, tout dégoûtant d'eau, à peine pouvait-il la soutenir. Elle le tenait embrassé, mais cette douce situation, il ne la devait qu'à l'abattement de ses sens, elle perdait par conséquent beaucoup de son prix. La jeune dame, ainsi que les deux autres, étaient en grand deuil; cette couleur sombre relevait avantageusement la blancheur de sa peau. Ses traits étaient beaux et réguliers, ses charmes qui, dans le désordre où Brown l'avait surprise, s'étaient offerts à sa vue, étaient élégamment arrondis et bien proportionnés; son sein qui soulevait

tumultueusement la gaze dont il était couvert : tant de beautés venaient de féconder dans l'ame de Brown le germe des sentimens qu'il avait jusqu'alors méconnus. La paleur de la mort était encore répandue sur toute sa personne, elle reprit bientôt entièrement ses esprits par les soins de sa tante et de sa cousine. Elle ouvrit les yeux, quoique presqu'éteints par les suites de son évanouissement, Brown fut si frappé de leur éclat, qu'ils achevèrent sa défaite Insensiblement rendue à elle-même, l'aimable inconnue se dégagea avec grace des bras de l'étranger qui la tenait ; se rappelant ensuite l'état où elle venait de se trouver, la pudeur colora ses joues d'une rougeur qui la rendit plus belle encore, ses charmes, hélas ! n'avaient déjà que trop de pouvoir ! Madame Kelsal, c'est le nom de la tante, prit la parole la première, elle fit l'éloge de l'humanité et du courage de ces jeunes

gens, qui venaient de hasarder leur vie pour sauver celle de trois personnes inconnues. Miss *Harcourt*, ainsi se nommait la demoiselle à qui Brown avait prodigué ses soins avec tant de plaisir, joignit ses remercîmens à ceux de sa tante : elle s'en acquitta avec tant de grace, que le jeune homme conçut de son esprit une aussi haute idée que de sa beauté. . . . . Sa réponse ne contribua pas moins à donner à Miss Harcourt une opinion favorable de son libérateur. « J'ai „ suivi, madame, en volant à votre secours, „ les simptes mouvemens de l'humanité, „ combien ne dois-je pas m'estimer heu- „ reux, d'avoir été utile à une personne aussi „ accomplie ! non, jamais à ce prix je ne „ balancerai de hasarder mes jours ! » Miss Harcourt ne pouvait s'empêcher de jetter la vue sur celui qui lui parlait. Nous avons déjà fait le portrait du jeune homme, et l'on sait s'il était fait pour inspirer de ten-

dres sentimens, surtout dans un instant où le plaisir donnait à ses yeux le feu et l'expression de l'amour. Les deux autres dames s'empressaient de donner à Lawson des témoignages de leur reconnaissance, quand Brown les avertit que la voiture avait passé le courant de l'eau : il offrit de les conduire par un sentier détourné jusqu'à l'endroit où elles pourraient la rejoindre et y monter en sûreté. Leurs domestiques, sur ces entrefaites, arrivèrent à cheval : on leur ordonna de suivre la chaise et d'en réparer le dommage, pendant que les dames prendraient le détour.

Lawson donnait le bras à madame Kelsal et à sa fille, et Brown suivait avec Miss Harcourt. La jeune Miss, que l'état où était son conducteur inquiétait, le pria de s'épargner la peine de les accompagner, elle ajouta que pouvant très-bien regagner seules leur

voiture, il ferait mieux de chercher un asile où il put faire sécher ses habits et se rétablir de la fatigue qu'il venait d'essuyer. « Votre sûreté, Madame, m'est plus chère „ que ma vie, répondit Brown : le soin de „ veiller à ma santé, vaut-il le plaisir que „ j'éprouve en ce moment ! encore quel- „ques minutes, et je vous quitte, mais votre „ image, aimable Miss, sera éternellement „ gravée dans mon ame. Daignez me dire „ votre nom, et quels sont les lieux que „ vous embellissez ? Peut-être, si vous me „ le permettez, aurai-je encore un jour „ l'honneur de vous assurer des sentimens „ que vous venez de m'inspirer. — Je ne „ refuserai point cette légère faveur à un „ homme à qui je dois la vie : Julie Harcourt „ est mon nom, mon père demeure près „ Nantwich ; il verra sûrement avec plaisir „ le généreux libérateur de sa fille. »

— Mille remercîmens, Madame, pour

„ cette faveur. Excusez : j'ose encore vous „ faire une question, votre cœur est il en- „ gagé ? votre main est-elle promise ? puis-je „ aspirer à l'un et à l'autre ? que dois-je „ craindre ? que dois-je espérer ? — Je veux „ bien encore répondre à cette question, reprit l'adorable Julie en souriant : « Mon „ cœur et ma main sont libres. — M'est-il „ permis d'y prétendre ? .... — Je serai „ charmée Monsieur, de vous voir à „ Nantwich. »

Ils étaient arrivés auprès de la voiture ; Lawson y avait déjà fait monter les deux dames, Brown pressait en tremblant la main de Julie ; elle se tourne de son côté pour lui réitérer ses remercîmens : elle voit des larmes rouler dans sa paupière ; elle demeure muette, s'appuie sur son bras, et se jette dans la voiture. Brown salue en silence, on s'incline de part et d'autre, le

postillon crie, le fouet se fait entendre, la voiture s'ébranle, elle est partie.

Brown immobile la suit des yeux; chaque tour que fait la roue lui déchire le cœur. Lawson lui parle : l'aimable objet qu'entraîne loin de lui la fatale voiture, absorbe toutes ses pensées, il n'entend rien. Son ami, cependant, mouillé et morfondu, ne trouvait pas la place tenable: il lui donne un coup sur l'épaule. « Qu'y a-t-il, Tom? » dit Brown avec humeur. « Parbleu ! Je gèle „ ici. Que galopez-vous donc après cette „ chaise ? Je suis d'avis que nous grimpions „ sur cette montagne, pour nous y sécher „ et y boire quelque liqueur qui nous ré- „ chauffe. — Je crois que vous avez raison. Allons, je vous suis. » Et ils partirent.

Il est bon d'observer ici que la voiture, qui emportait les vœux de Brown, avait déjà passé la montagne et n'était plus en vue; Brown autrement n'aurait pas suivi

avec tant de facilité le conseil de son ami. Ils se hâtèrent et arrivèrent bientôt dans une maison, où ils prirent quelques rafraîchissemens. Leurs habits étant séchés, ils reprirent leur route sans autre accident. Brown ne parlait que des charmes de sa Julie : tantôt il se flattait de l'espérance d'obtenir sa main, tantôt il rappellait ses discours et y découvrait de nouvelles preuves qu'il était tendrement aimé. Les projets les plus extravagans, les idées les plus romanesques, qui soient jamais entrées dans un cœur amoureux ; il n'oubliait rien de ce qui caractérise les égaremens d'une nouvelle passion. Qu'en pensait Lawson ? n'avait-il pas été frappé de ses charmes ? avait-il jamais rien vu de plus beau ? telles étaient les questions qu'il répétait impitoyablement à son ami plus affamé alors qu'amoureux; il éprouvait en effets tous les symptômes d'un appétit dévorant : il proposa donc au

nouveau Céladon de s'arrêter. Brown reçut d'abord indifféremment la proposition ; mais Lawson l'ayant assuré qu'il avait besoin de nourriture, moins creuse que des pensées amoureuses, et que son estomac n'était point assez complaisant pour se prêter à un plus long jeûne : il se rendit à ces raisons. Ils grimpèrent donc sur la montagne d'Highgate. Ils trouvèrent une de ces tavernes, auxquelles pend fastueusement pour enseigne : — *Bon logis à pied et à cheval.* Nos voyageurs y entrèrent. On leur servit un morceau froid de bœuf bouilli. Tout indifférent que Brown eut d'abord paru, l'exemple et l'aspect de ce pompeux festin réveillèrent son appétit ; il mangea pour le moins autant que son compagnon. Arrivés à Londres, ils soupèrent ensemble dans la chambre de Brown. Lawson se retira enfin, et laissa son ami en pleine liberté de rêver à sa chère Julie.

CHAPITRE XXIII.

BROWN dormit profondément ; étrange sollécisme dans la conduite d'un amant. Son premier soin, en s'éveillant, fut d'interroger son cœur : il y retrouva les traces que son aventure y avait laissées le jour précédent ; les charmes de Miss Harcourt n'y étaient que trop empreints pour son repos ; il n'était plus tems de songer à s'en garantir. Il avait lieu d'espérer, d'après l'assurance que lui avait donné sa maîtresse qu'elle était libre : mais des réflexions sur sa position actuelle firent bientôt évanouir la chimère de son bonheur. La demoiselle paraissait avoir des biens et de la naissance, ses parens consulteraient probablement, en la mariant, l'intérêt et la convenance. Il murmura pour la première fois contre l'injustice du sort,

et déplora la médiocrité à laquelle les cruautés de sa tante le réduisaient. Lawson vint le surprendre au milieu de ces méditations; comme il le badinait sur sa paresse, Brown lui avoua ce qui le préoccupait. Son ami convint que Miss Harcourt était belle, et ne le flatta pas peu en l'assurant qu'elle avait paru le payer de retour. A force de s'occuper de l'objet de ses desirs, Brown souhaita de la voir et de l'interroger sur ses sentimens. Il n'était pas aisé d'exécuter ce projet. Il y pensait, quand il fut interrompu par une lettre d'Allen adressée aux deux amis. Voici ce qu'elle contenait :

« Quel serait le vil piéton assez auda-
„ cieux pour s'adresser à un être infiniment
„ supérieur à tous les voyageurs ordinaires ?
„ (car aucun, sans doute, n'avait jusqu'ici
„ été juché sur un charriot comme le mien.)
„ Un être si sublime, que tous le regardent,

„ le col tendu, l'œil stupéfait, comme un „ nouvel astre qui vient embellir l'horison : „ un être qui, tel qu'un héros, placé au „ rang le plus élevé, se fait admirer dans „ les châteaux, que tous les soirs il honore „ de sa présence, se dégradera-t-il jusqu'à „ faire société avec de pauvres péripatéti- „ ciens ? Orgueil, dignité, le souffrirez - „ vous ?

„ Ecoutez, mes dignes amis. Cet exorde, „ dans le genre de mon vieil ami, l'ancien „ Pistol, a été enfanté sur ma voiture colos- „ sale : mes idées se proportionnaient à la „ hauteur de ma situation ; mais j'en suis „ descendu, et mon style a été entraîné „ avec moi : je vous raconterai donc tout „ simplement mon histoire :

„ En vous quittant, mes bons amis, je „ grimpai sur mon char, le cœur tout na- „ vré de douleur. Je n'ai jamais aimé, vous „ le savez, les réflexions, celles qui sont

„ tristes surtout; je résolus donc d'étouffer
„ les miennes dans les bras du sommeil.
„ Le dieu porte-pavots ne se plut pas au
„ bruit et aux cahos de la voiture, il s'en-
„ fuit et je ne pus dormir. Je fus ainsi trans-
„ porté à vingt-quatre milles dans l'espace
„ de douze heures. Je crus d'abord que la
„ pésanteur de mes esprits retardait les pro-
„ grès de la voiture; point du tout, mes
„ esprits devinrent plus légers, et néan-
„ moins je remarquai, d'après les plus
„ exactes observations, que nous marchions
„ toujours avec la même célérité. J'espérais
„ du moins trouver un compagnon agréa-
„ ble dans l'ami Robin, mon grave conduc-
„ teur: je me trompais encore. Tout son
„ talent, en fait de plaisanterie, se borna à
„ me demander quinze ou vingt fois par
„ jour: *Monsieur, quelle heure était-il hier*
„ *à cette heure-ci?* cette facétieuse question
„ lui paraissait sans doute aussi agréable que

„ spirituelle, car elle était toujours accom-
„ pagnée de grands éclats de rire, qui ne
„ laissaient pas d'être fort amusans.

„ Tous les jours de mon voyage se res-
„ semblent, en vous en décrivant un, vous
„ les connaîtrez tous : A deux, trois ou
„ quatre heures du matin, on m'éveille,
„ sans égard à la charité chrétienne ; j'ac-
„ cueille le malheureux perturbateur de
„ mon repos, d'une bordée d'expressions
„ énergiques, auxquelles le hussard le plus
„ aguerri ne trouverait rien à ajouter. Du
„ moment où l'on part le matin, jusqu'au
„ soir que l'on arrive au gîte, on n'arrête
„ pas cinq minutes ; je m'accommode d'au-
„ tant mieux de cette méthode, qu'elle me
„ sauve un dîner ; et, dans le pauvre état
„ où sont mes finances, vous comprenez,
„ mes loyaux camarades, que ce parti me
„ convient ; en revanche, le souper nous
„ dédommage amplement du jeûne austère

„ que

„ que nous observons pendant la journée ;
„ ici, l'élégance et la délicatesse font place
„ à l'abondance et à la solidité des mets.

„ On nous sert de monstrueux quartiers
„ de bœuf, et d'énormes gigots de mouton,
„ accolés de trois ou quatre pyramides de
„ de légumes, que nous précipitons à l'aide
„ de fréquentes rasades de forte bierre. A
„ sept heures du soir, la famille se met à
„ table avec nous ; la conversation est d'or-
„ dinaire très-brillante, on l'égaye même
„ par des entr'actes de musique vocale où
„ brillent le goût et la méthode. Ce qui
„ m'a surtout agréablement surpris, c'est
„ que ce langage obscène, réservé à cer-
„ tains lieux que nous ne nommerons pas
„ et pour cause, ici n'effarouche ni l'hô-
„ tesse, ni ses filles, ni généralement toute
„ espèce femelle ou mâle de la maison ;
„ j'ai failli en vérité les honorer du titre
„ de pucelles. C'est ainsi que nous passons

„ autant bien qu'il nous est possible, et les
„ jours et les nuits. Souffrez, cependant,
„ que je convienne entre nous que ce train
„ de vie ne m'amuse pas. Le plus souvent
„ je prends les devants jusqu'à trois ou qua-
„ tre milles; j'attends ma voiture, en pre-
„ nant un leger repas dans quelqu'auberge
„ plus décente que celles que nous fré-
„ quentons d'ordinaire. Voilà à quoi se
„ termine mon journal.

„ Maintenant, mes joyeux amis, atten-
„ dez-vous à la nouvelle la plus surpre-
„ nante, la plus..... vous ne le croirez
„ jamais... moi-même, je me le persuade
„ à peine: sachez donc qu'à ma honte éter-
„ nelle..... Oh! je suffoque, ...
„ devinez..... l'aveu est trop humiliant à
„ faire. Eh bien donc! vous ne devinez
„ pas? je n'ai pu me procurer la plus chétive
„ bonne fortune pendant toute ma route. Je
„ comptais sur le crédit et l'assistance de

„ mon ami Robin ; mais, s'il brûle quel-
„ ques grains d'encens, ce n'est point sur
„ les autels de madame Vénus : Plutus est
„ sa divinité. Vous ne sauriez croire com-
„ bien j'ai perdu de ma valeur à mes yeux,
„ moi, l'enfant gâté des belles, depuis l'or-
„ gueilleuse Lady jusqu'à la complaisante
„ soubrette, je me suis vu rebuté par de
„ dédaigneuses petites paysanes. Non, je ne
„ supporterai jamais cette idée désespérante
„ pour mon amour-propre. Puissent mes
„ concitoyennes être moins cruelles ! autre-
„ ment, je ne sais trop quelles en seraient
„ les conséquences.

„ Comme il me reste encore du papier
„ et du tems, j'emploirai l'un et l'autre à
„ raconter une petite histoire à l'ami Law-
„ son. Un Anglais, un Ecossais, et un Ir-
„ landais voyageaient de compagnie. Il s'é-
„ leva entr'eux une dispute sur celui des
„ trois royaumes qui avait produit le meil-

„ leur poète. Chacun d'eux s'opiniâtrait à „ donner la supériorité à sa patrie. L'An- „ glais s'extasiait au nom de *Milton ;* le fier „ Ecossais donnait la palme à *Allan Ram- „ say ;* l'Irlandais préconisait les pieuses „ homélies de *Mad.e Caroline.* Après de „ longs débats, ils convinrent enfin unani- „ mement de répéter un impromptu de „ leur composition, et de terminer ainsi le „ différent. L'Anglais commença :

Sus, Tom, Hewit, honneur et joie,
Et vous aussi, Maire de Coventry,
Elisabeth, en grand cortége, ici
Vient, sans doute pour qu'on la voie.

„ L'Ecossais :

Passant au port de Leith, et dedans
Edimbourg,
En traversant le Bourg,

J'étais aussi fier qu'un héros :
Et les filles criaient : Dieu vous bénisse,
Andro !

„ Quoique le dernier, l'Irlandais s'en tira
„ aussi bien que les autres :

Je courtisais au comté de Mayo
La jeune Sheelab Me Dermot ;
J'étais, elle en jura sur l'Evangile,
Le plus joli gars de la ville.

„ Avez-vous jamais vu, lu et entendu
„ choses plus élégantes ? mais, ajoutez-y,
„ s'il est possible, le ton dont elles ont été
„ prononcées, et vous en sentirez tout le
„ prix. Quoiqu'il en soit, la dispute n'en
„ demeura pas-là ; aucun ne voulut céder
„ l'honneur du triomphe : ils résolurent
„ donc de s'en rapporter à la décision du
„ premier Gallois qu'ils rencontreraient :
„ quel en fut le résultat ? Je l'ignore.

„ Lawson, si je ne me trompe, se vante
„ que le sang de Cadwallader coule dans
„ ses veines : en ce cas, faites-moi le plaisir
„ d'unir vos deux têtes, de les heurter for-
„ tement l'une contre l'autre, et d'en faire
„ ainsi sortir une petite pièce de vers gal-
„ lois, qui termine le différent.

Vendredi au soir.

„ Je suis enfin arrivé, mes bons amis :
„ j'ai tâché, pendant le voyage, de me
„ distraire et de vous amuser. Je ne sais
„ encore comment je serai reçu dans la
„ maison paternelle. Je suis l'enfant prodi-
„ gue, j'espère donc qu'on tuera le veau
„ gras. Dans un ou deux jours je le saurai.
„ Vous désirez que je réussisse : je vous ap-
„ prendrai le résultat de ma démarche. Votre
„ absent, mais inséparable ami.

„ JOHN ALLEN. »

Ils s'amusèrent beaucoup de cette lettre et renouvellèrent leurs vœux pour le succès de leur ami. Brown cependant pensait à se rendre auprès de Miss Harcourt, à peu de frais et néanmoins d'une manière agréable. Il communiqua son projet à Lawson, qui le trouva fort praticable, et s'offrit de l'accompagner. « Prenons, dit-il, un déguisement propre à vous faire mieux connaître les sentimens de votre maîtresse, que si vous vous montriez dans l'appareil de l'opulence ; nous en aurons plus de plaisir, et vous, plus de facilité à bien juger Miss Harcourt. » Brown se détermina sur cette approbation. Nous verrons dans le chapitre suivant comme ils exécutèrent leur résolution.

CHAPITRE XXIV.

Il fallait au moins une somme honnête d'argent pour entreprendre ce voyage. Brown réfléchit aux dépenses inévitables en pareille occasion : il résolut donc de différer jusqu'à l'échéance de la demie année de ses revenus, qui n'était plus éloignée que de trois semaines. Durant cet intervalle, il s'entretenait de sa chère Julie avec le fidèle et inséparable Lawson : ils réglaient le plan de leur voyage, et mille scènes agréables flattaient d'avance leur imagination. Enfin parut le jour tant désiré. Brown reçut vingt cinq livres ; Lawson possédait environ cinq guinées ; après quelques bagatelles, que notre amoureux paya, la somme se trouva réduite à vingt livres. Ils enfermèrent dans un portemanteau le linge dont ils avaient besoin, et

l'envoyèrent, par la voiture publique, jusqu'à un certain endroit, où ils devaient le retrouver.

Brown, joyeux, content et plein de courage, partit avec son ami; déjà son imagination lui représentait l'instant où il aborderait sa bien-aimée; ses pas se précipitent, il vole, Lawson crie, c'est envain, il n'entend plus rien; parvenu enfin à l'arrêter, son ami l'assura qu'il serait contraint, tout habile marcheur qu'il était, de rester en arrière, s'il n'avait la complaisance de rallentir sa marche : Brown s'excusa en lui faisant part de ses réflexions et de ses craintes sur la réception qu'on lui ferait. Lawson ne savait rien encore de l'histoire de son ami; celui-ci lui en raconta sans réserve toutes les particularités : son compagnon, naturellement plus confiant que lui, le consola, et lui prédit qu'il rentrerait un jour en grace avec sa tante; il devina d'a-

bord que Mac-Grégoire était l'auteur de sa disgrace; Brown, à son tour, en fut persuadé, sans concevoir cependant par quelle voie il avait été si bien instruit de sa conduite. En raisonnant ainsi, ils étaient arrivés au bord du ruisseau, où, pour la première fois, Brown avait vu l'adorable Julie. Quelle source de délicieuses rêveries ! il quitta la route et reprit le sentier d'où il était volé à son secours : la scène se retraçait à son imagination avec toute la force de la réalité : il voyait la voiture prête à se renverser, il était dans la plus plaisante attitude; un éclat de rire se fait entendre derrière lui, il se retourne : c'était Lawson qui s'amusait à ses dépens, qui même en convint très-honnêtement et contrefit sa posture et son maintien. « Eh bien ! dit Brown en sou-
„ riant, je pouvais fort bien avoir l'air ridi-
„ cule, mais j'éprouvais les plus délicieuses
„ sensations, vous ne savez pas tout le plaisir

» qu'inspire un amour pur et vertueux.
» Dites-moi, Lawson, connaissez-vous l'a-
» mour ? — Non pas celui dont vous parlez.
» — Y en a-t il un autre ? — Je ne puis
» mieux vous expliquer cela qu'en vous
» racontant mon aventure. Il y a deux mois
» environ que, me promenant dans le parc
» je jettai les yeux sur une dame ; elle était
» parfaitement belle et d'une taille très-
» avantageuse, je crus qu'à son tour elle
» m'avait remarqué, et dès-lors, je résolus
» de savoir sa demeure. Je la suivis jusques
» dans une des rues les plus commerçantes
» de Londres, elle entra dans une vaste bou-
» tique où était son mari : je passai peu de
» tems après, je ne la vis point ; j'y retour-
» nai l'après-dîner, elle était dans son
» comptoir ; j'y entrai sous prétexte de
» marchander quelque chose, son mari
» était absent, elle était seule. Elle m'of-
» frit quelques bagatelles que j'achetai.

„ Cependant, tout en choisissant, je lui
„ donnai le tems de m'examiner. Le len-
„ demain, je la revis au parc avec une
„ autre dame; déterminé à lui parler, et
„ convaincu qu'une ridicule retenue serait
„ ici hors de saison, je priai Allen d'en-
„ tretenir sa compagne tandis que je m'em-
„ parerais de ma belle marchande. La
„ conversation fut d'abord générale, peu à
„ peu nous nous séparames : j'en profitai
„ pour peindre à ma Roxane les sentimens
„ qu'elle m'inspirait : je vantai le pouvoir
„ de ses charmes et l'assurai que ma vie
„ dépendait de la manière dont elle re-
„ cevrait cette déclaration. On me repoussa,
„ je m'y attendais ; non, Lucrèce ne fut
„ pas si fière, jamais la présomption et l'au-
„ dace ne trouvèrent une résistance aussi
„ vive, aussi terrible; je tentai en vain d'ap-
„ paiser l'inhumaine, la colère enflammait
„ ses yeux, la rage était dans son cœur; je

„ la reconduisis jusqu'à la porte du parc;
„ là, je témoignai tendrement le desir de
„ la revoir le lendemain, et, prenant congé
„ de l'air le plus soumis, le plus respec-
„ tueux, je me retirai. Croiriez-vous que
„ la tigresse ne daigna ni me regarder, ni
„ me répondre! je n'en fus point décou-
„ ragé. L'importunité et l'occasion, voilà
„ des écueils contre lesquels la plus farou-
„ che beauté vient tôt ou tard échouer ou
„ se briser.

„ Pendant deux jours elle ne se montra
„ point au parc, mais tous les soirs je me
„ rendais sous ses fenêtres. Quoique la
„ foule, qui sans cesse passait et repassait,
„ dût m'empêcher d'être remarqué, je n'é-
„ chappai point pourtant aux regards de ma
„ Dulcinée. Le troisième jour, enfin, elle se
„ trouva au parc avec sa compagne. Allen
„ s'empara, à l'ordinaire, de la seconde
„ dame, tandis que je tentais l'attaque de ce

„ fort inaccessible; chaque nouvel assaut de
„ ma part était repoussé de la sienne par une
„ bordée de termes injurieux. Sa colère
„ ajoutait à ses charmes et à mes desirs.
„ Rebuté de mes fatigues inutiles, je levai
„ le siége et la conversation devint géné-
„ rale. Cette trêve parut lui faire plaisir;
„ elle tint ferme, chose prodigieuse, pen-
„ dant quelques semaines. Nous nous
„ voyions tous les jours, elle se familiari-
„ sait peu à peu; enfin elle accepta une
„ partie à quelques milles de Londres. Al-
„ len ainsi que son amie devaient en être
„ pour obvier à tout inconvénient: le jour
„ fut fixé et nous partîmes. Je voudrais de
„ bon cœur, pour mon honneur, plus que
„ pour le sien, vous cacher le reste de cette
„ aventure. Faiblement émue, cette créa-
„ ture, en m'accordant un rendez-vous,
„ n'avait que des vues mercenaires; au fond,
„ plein de mépris pour elle, je profitai de

„ sa Lassesse, je promis tout ce qu'elle vou
„ lut, elle se rendit. Ce commerce dura
„ jusqu'à ce qu'il se présenta un successeur
„ plus opulent. Nous nous étions liés sans
„ plaisir, nous nous quittâmes sans regret.
— Quoi ! vous avez osé adresser de pareils
„ vœux à une femme mariée ! — Sans doute
„ vous imaginez bien que son maintien
„ m'encourageait ; sans quoi je ne me serais
„ pas exposé à des poursuites infructueuses.
„ Au moment même où elle me repous-
„ sait le plus vivement, son cœur en secret
„ démentait sa bouche ; si elle n'eut pas mis
„ ses faveurs à prix, je l'aimerais encore.
— Juste Ciel ! une femme peut-elle à ce
„ point s'avilir ! et elle retourna, ainsi
„ souillée, dans les bras de l'époux qu'elle
„ déshonorait ? — Bien sûrement, elle lui
„ prodigua même les plus tendres cares-
„ ses. — Cela est affreux : mais il y a des
„ femmes vertueuses ; la Nature, autrement,

„ nous pousserait-elle par un attrait invin-
„ cible vers ce sexe enchanteur ? elle nous
„ inspire une secrète horreur pour le poi-
„ son ou l'insecte venimeux qui peut nous
„ nuire : est-il un monstre plus cruel et plus
„ dangereux qu'une femme qui oublie ses
„ devoirs, qui ne craint point de souiller
„ la couche nuptiale et qui empoisonne les
„ chastes embrassemens de son malheureux
„ époux ? — En vérité, voilà une conver-
„ sation de bon augure pour un homme
„ éperduement amoureux, et qui court
„ étourdiment présenter sa tête au joug du
„ mariage. Vas, mon ami, l'expérience et
„ la raison de concert, font le procès au
„ beau sexe. — Je ne crois pas cela. La me-
„ sure du bonheur est beaucoup plus grande
„ que celle de l'infortune : nous avons créé
„ nous-mêmes nos maux; nous sommes nés
„ pour le bien, c'est à nous de savoir en
„ jouir : mais les plaisirs faciles nous rebu-

„ tent, nous prenons beaucoup de peine
„ pour nous creuser une source de tour-
„ mens et de remords. Quant à moi, je vois
„ l'humanité telle qu'elle est en effet, heu-
„ reuse, et devant qui s'ouvre sans cesse
„ une nouvelle carrière de jouissances dans
„ les divers objets qui l'environnent : je ne
„ fascine point ma vue pour le barbare plai-
„ sir de me peindre tout en noir et de mau-
„ dire mon existence. La nature humaine
„ est soumise à des infirmités, avons-nous
„ besoin de nous faire une funeste illusion,
„ et de les multiplier encore par les égare-
„ mens d'une imagination flétrie et corrom-
„ pue? tirons de notre position le plus grand
„ avantage possible : jouissons de la prospé-
„ rité, et apprenons à supporter le malheur
„ avec fermeté. — Je ne suis point de votre
„ sentiment, Lawson : qu'il y ait de mé-
„ chantes femmes, que par leur constitution
„ physique même, elles soient inférieures

„ aux hommes, cela peut être, mais il y a „ des exceptions. Ceux qui ont écrit d'une „ et d'autre part, ont également fait briller „ leur cause aux dépens de la vérité. »

En s'entretenant ainsi, ils arrivèrent à l'auberge où ils devaient passer la nuit; elle n'était pas magnifique, mais elle était bien fournie et d'assez belle apparence. L'hôtesse, jeune, jolie, alerte et prevenante, prit d'eux un soin particulier, elle prépara, de ses belles mains, un petit souper délicieux, le linge le plus blanc, les meilleurs lits, elle pourvut à tout et ne s'en rapporta qu'à elle-même pour tout ce qui pouvait concourir à leur commodité. L'hôte était à leur table; selon sa louable coutume, il buvait force rasades d'une bierre brassée dans sa maison, chaque verre en amenait l'éloge : nous devons lui rendre justice, la bierre était bonne, partout ailleurs, il eut bu de même, mais le bon homme se faisait surtout un

devoir de hâter la consommation de sa liqueur. Nos jeunes gens voulurent aussi faire partager à la belle hôtesse un *Bowl de punch*, qu'on leur avait servi; le mari d'abord s'y opposa, mais il se rendit à la force des raisonnemens de l'ami Lawson, qui lui fit observer qu'il serait malhonnête de leur refuser cette faveur, dans une maison où il n'y avait pas d'autre compagnie. La servante fut donc députée, et l'aimable hôtesse obéit sans répugnance. C'était pousser la civilité un peu loin que de se charger tout à la fois de la femme et du mari; mais le cher Lawson s'était apperçu que les charmes de la jeune dame n'étaient pas défendus par une vertu trop farouche; ce n'était point une de ces héroïnes du vieux tems, qui, nourries dans les antres du Caucase, eussent vu un malheureux prêt à se pendre ou se noyer, sans faire le moindre pas pour le sauver. Brown, occupé d'un autre objet,

ne faisait pas toutes ces remarques, il était d'ailleurs follement convaincu qu'un honnête homme ne pouvait aimer la femme d'un autre. Son ami plus sensé, se réjouissait déjà de l'occasion offerte, quand il crut reconnaître, dans les gestes inquiets du mari, l'effet de la jalousie. C'était un véhicule de plus à ses desirs, qui, nous sommes mortifiés d'en convenir, tendaient très-sérieusement, à porter atteinte à la foi conjugale. De son côté, la déloyale épouse n'était occupée que du beau Brown, et s'épuisait à lui faire remarquer le feu de ses regards. Cette scène muette n'échappait point à la vigilance du mari. Quelques transgressions ne l'avaient que trop instruit de la constitution faible de sa complaisante moitié; aussi la veillait-il de près. Tout joli homme que fut Lawson, il ne pouvait pas être comparé à son ami; ainsi notre hôte, quoiqu'en garde contre l'un et l'autre, était

néanmoins beaucoup plus allarmé des attentions de sa femme en faveur de ce dernier. L'impitoyable Lawson se fit un jeu d'augmenter ses inquiétudes, persuadé que la femme était *maîtresse à la maison*, et qu'on n'oserait rien dire en sa présence, il se mit à lui débiter des fadeurs, et força Brown à se joindre à lui, en le prenant à témoin de la vérité de ses complimens. La belle dame, au comble de la joie, se pavanait, l'époux tremblait, en prévoyant les conséquences de tant de courtoisie. Cependant *le Bowl de punch* était vuidé, Lawson parut en désirer encore un, Brown ne s'en souciait pas : dans toute autre circonstance, l'hôte n'aurait pas hésité, mais cruellement partagé ici entre son honneur et son intérêt, il conseilla à nos voyageurs de prendre le repos dont ils devaient avoir besoin : un avis si désintéressé ne lui paraissait pas pouvoir être rejetté ; à cela, que dit la cha-

ritable épouse ? elle se rangea tranquillement du parti de Lawson, un verre de *punch chaud*, assurait-elle, ferait du bien à ces Messieurs et leur préparerait un bon sommeil. Lawson appuya, Brown consentit par complaisance. Eh bien ! dit la fine matoise à l'époux tout décontenancé, irez-vous faire le *punch* ? Ce n'était, certes, rien moins que son dessein : quelque sot qu'on soit, *on ne livre pas la brebis au loup et la poule au renard.* « Morbleu, dit-il brusquement, » puisque vous le demandez, faites-le vous » même ? — Je le veux bien, mon Petit, » dit en souriant la rusée commère ; et, tout en sautillant, elle sortit.

« Vous êtes un fortuné mari, notre hôte, » dit Brown. — Oui, Monsieur, répondit » le bon homme en balbutiant. — En vé- » rité, ajouta Lawson, vous avez-là une » jolie petite femme. — Ah ! ah ! Monsieur, » *nul ne sait mieux où le bât blesse, que*

» *la bête qui le porte!* — Comment donc! » vous paraissez vivre en bonne intelligence, » vous devez être heureux. — Hum ! heu- » reux, comme cela, nous avons souvent de » petits.....» Sa femme entra, portant le punch, il n'osa poursuivre. Lawson s'attendait que les plaintes indiscrètes du mari allaient lui faire faire d'importantes découvertes : il s'en vit ainsi frustré.

Le *Bowl* était à peine posé sur la table que l'hôte poussa un cri d'indignation. « Tonnerre ! vous appellez cela un *Bowl* » de dix-huit sols, je n'en fis de ma vie, » autant, à moins de trois *shillings*. — Fi » donc, mon cher, répliqua la tendre hô- » tesse, sûrement vous vous trompez, d'ail- » leurs, mon Petit, nous buvons avec ces » Messieurs. »

Dans ce différent, nous fumes contraints de nous ranger du parti de l'époux : la bonne dame avait en effet rempli le *Bowl* d'une

main libérale ; et ce qui aggrava son tort, elle n'y avait pas épargné les ingrédiens : nos voyageurs, aussi, se récrièrent sur l'excellence de la liqueur. L'hôte interrogé sur ce qu'il en pensait : « Oui, oui, dit-il, en » se grattant le front, oui elle est bonne, » hâtons-nous de la boire. »

Le *Bowl* fut en effet bientôt expédié, car il eut soin de précipiter les rasades l'une sur l'autre. Les jeunes gens enfin se retirèrent, et notre hôte se trouva bien soulagé.

Dans le dessein où ils étaient de partir de grand matin, nos voyageurs payèrent leur dépense dès le soir même. Lawson épia en vain l'occasion de parler à la dame, qui, de son côté, était indignée de l'indifférence de M. Brown ; ils se séparèrent dans ces dispositions. Un domestique les conduisit à leur chambre, où ils trouvèrent deux lits préparés pour eux ; la fatigue les invita au sommeil, ils s'y livrèrent. Le souvenir de

Julie

Julie céda aux efforts de Morphée; Brown s'endormit : d'heureux songes l'en dédommagèrent et vinrent lui retracer son image.

Tandis qu'ils reposent, il se passe ailleurs une scène toute différente. Notre hôtesse commença l'attaque : « Vous êtes encore un » plaisant ivrogne, un impudent escroc. » Quoi! vous boirez aux dépens de ces jeu» nes étrangers; et, non content de profiter » hardiment de leur courtoisie, vous trouve» rez mauvais qu'on augmente tant soit peu » la dose de la liqueur. Je m'étonne en vé» rité que de certaines gens ne rougissent » pas de leur conduite.—J'ai lieu d'être sur» pris moi-même : je connais certaine per» sonne qui, à chaque instant, se met bien » plutôt dans le cas de rougir. — De qui » parlez-vous? de grace. — Cela ne vous re» garde pas. — Oui, mort de ma vie, cela » me regarde; vous êtes, je le répète, bien » plaisant, de regarder à un peu de.....

— Pas si plaisant que ces messieurs : vous „ aimeriez assez, j'imagine, des hommes „ taillés de cette sorte. — Que veut donc dire „ cet extravagant ? Quel nouveau vertige lui „ prend ? ne se fourre-t-il pas encore quel- „ ques chimères dans la tête ? On ne pourra „ donc bientôt plus faire politesse à qui que „ ce soit. Allez au lit, allez, grand bénêt. — Je ne veux pas, moi, j'irai quand il me „ plaira. — Eh bien ! bien, à votre aise. »

Elle s'amusa encore à quelques bagatelles pendant près d'une heure, et enfin elle se disposa à se retirer, son mari la suivit. La jalousie est, nous en convenons, une passion fort déraisonnable : avouons-le cependant, notre hôte ne veillait pas sans raison sur les démarches de sa moitié ; en vérité, couché à côté d'elle, il ne se croyait pas encore en sûreté. Persuadé qu'elle saisirait l'instant d'aller trouver les deux étrangers, il avait résolu de ne dormir que d'un œil,

projet impraticable. Les fumées du *punch* et la fatigue appésantirent ses paupières. Le sommeil alors ne dissipa point les sombres terreurs de la jalousie. Un songe fatal vint lui offrir la scène de son déshonneur : il se lève tout endormi, il marche droit à la chambre de nos jeunes gens ; l'agitation le réveille, n'importe, il était frappé et croyait réellement poursuivre sa coupable épouse. Il entre, nos héros dormaient profondément : incertain d'abord lequel des deux lits est le théâtre du crime qu'il doit punir, il s'approche au hasard, il porte la main sur le visage imberbe et poli du pauvre Brown ; il tâte ses cheveux épars, à ce coup, il crut enfin avoir saisi l'indigne objet de sa vengeance. « Ah ! carogne, s'écria-t-il, je t'ai „ donc attrapée ! » et il tirait les cheveux qu'il avait empoignés. « Traîtresse, tu avais „ su me donner le change sur l'aventure du „ capitaine ; mais, à présent, oses le nier,

„ impudente, je te tiens. „ Brown, éveillé par la douleur, ne trouvant point le jeu plaisant, porta au jaloux un si furieux coup de poing, qu'il l'envoya, à quelques pas de là, roulant rudement sur une chaise, qu'il rencontra, et criant de toute sa force : au meurtre ! à l'assassin ! A ce bruit si effroyable, Lawson s'éveille, il demande en baillant, *qui va là ?* Brown l'assure qu'un voleur, le tirant par les cheveux, l'aurait infailliblement entraîné hors de son lit, s'il ne se fût éveillé « Je l'ai, je crois, assommé, „ ajouta-t-il, mais il peut y en avoir d'au- „ tres, voyons-y, Lawson. » Lawson se précipite ; et le premier pas qu'il fait, il écrase du poids de son corps le triste individu de notre hôte malencontreux; « j'en „ tiens un, s'écrie-t-il. — Bon, gardez qu'il „ n'échappe, dit Brown, je vais appeller de „ la lumière et du secours. » Lawson, pour s'assurer de son prisonnier, le presse de ses

genoux. A ce poids, l'hôte redouble ses cris : les valets et les servantes accourent pêle-mêle et demi nuds, mais point de lumière ; la confusion augmente : bientôt enfin l'hôtesse, armée d'une chandelle, vient éclairer la scène ; elle s'informe de la cause de tant de fracas : Brown dit qu'un voleur l'a attaqué pendant son sommeil, et que son ami venait de s'en saisir. Aussitôt on approche, on s'empresse, le fier Lawson tient sa victime, Brown prend la lumière, on regarde, on voit, un cri d'étonnement part à l'aspect de notre jaloux confus et humilié. Les domestiques rassurés se retirent, laissant les principaux acteurs terminer entr'eux le débat. Il se fit d'abord un profond silence ; Brown l'interrompit le premier pour demander à l'hôte où il avait appris une manière si nouvelle d'éveiller ses *chalans*. « Ah ! Monsieur, pre-» nez-vous en à cette *double chienne ;* tôt ou

„ tard elle me donnera la mort : persuadé
„ qu'elle était venue ici, je l'ai suivie. . . . . .
„ Vous êtes assez vengé, Monsieur, j'en suis
„ au moins pour cinq ou six côtes d'enfon-
„ cées.—Puisses-tu t'être cassé le col, vieux
„ hibou ; voilà une belle raison pour venir
„ troubler ces Messieurs, tu me ruineras,
„ misérable, tu me réduiras à la mendicité ;
„ on n'osera plus approcher de notre mai-
„ son. Oh ! mon cher Monsieur, ajouta-t-elle
„ en s'adressant à Brown, ne le croyez pas,
„ je suis aussi innocente que l'enfant qui est
„ à naître : ce n'est pas la première fois
„ qu'il me joue de ces tours. Eh bien ! mal-
„ heureux, te mettras-tu à genoux pour
„ demander pardon à Monsieur. — Non,
„ non, je ne le souffrirai pas, reprit Brown ;
„ je suis mortifié seulement que la méprise
„ lui ait été si fatale ; mais, je vous en prie,
„ madame, qu'on ne nous interrompe pas
„ davantage. »

L'hôtesse l'assura qu'elle y veillerait ; et, faisant passer devant elle le pauvre estropié, elle les laissa reposer. Faisons en autant, et laissons la bonne dame répéter, derrière le rideau, les injures dont elle avait fait grace à son cher mari, devant la compagnie.

CHAPITRE XXV.

Le lendemain matin, Brown et son ami se levèrent de bonne heure, ils trouvèrent la civile hôtesse debout et prête à les recevoir. Après leur avoir demandé pardon de l'aventure de la veille, elle les pria, au cas qu'ils dussent repasser, de préférer sa maison à toute autre; elle leur offrit ensuite du rum et du lait qu'elle venait de leur préparer. Brown refusa d'abord; mais enfin l'exemple de Lawson, et l'énumération que lui fit l'hôtesse des inconvéniens de la fraîcheur du matin, quand on s'y exposait à jeûn, le persuadèrent, et il en but quelques tasses. Ils voulurent payer, la dame s'y refusa opiniâtrement; ils se séparèrent enfin comblés des politesses de la charmante et charitable hôtesse.

Ils avaient fait quelques pas, Brown convint que, dans ses voyages avec son ami Brewer, quoiqu'il eût fréquenté beaucoup d'auberges, il n'avait jamais vu d'exemple d'autant d'égards et de désintéressement. « En vérité, continua-t-il, cette femme est „ d'un excellent caractère : l'accueil qu'elle „ fait à des hôtes aussi peu importans que „ nous, doit prévenir en sa faveur et ame- „ ner la foule dans sa maison. — Mais, „ dites-moi, mon cher Brown, croyez- „ vous, qu'en se montrant si polie, elle „ n'ait eu d'autre objet que celui de bien „ accueillir des chalans ? — Oui, en vérité, — Eh bien ! moi, je sais le contraire : si „ ses intentions se fussent montrées aussi „ favorables pour moi, qu'elles l'étaient „ pour vous, le mari aurait eu un peu plus „ que des soupçons pour venir nous trou- „ bler. Ah ! Frank, vous ne me persua- „ derez jamais que tant d'innocence et de

„ simplicité soient sans affectation ! Il se
„ peut que Miss Harcourt occupe toutes vos
„ pensées, mais l'eau calme n'est pas tou-
„ jours la moins dangereuse. Vous autres,
„ modestes et langoureux courtisans, faites
„ plus de chemin qu'un régiment d'étourdis
„ conteurs comme moi ; au surplus, ne
„ trouvez-vous pas l'hôtesse jolie ? — Je
„ vous crois ; mais en vérité, comme vous
„ l'avez fort bien deviné, j'étais entièrement
„ occupé de l'issue de notre voyage, quand,
„ d'ailleurs, j'eusse été libre de toutes au-
„ tres idée, cette femme ne m'aurait jamais
„ inspiré de desirs : loin même de me les
„ permettre, je les aurais étouffé, si j'en
„ avais senti les moindres étincelles.—Ainsi
„ donc, si la pauvre femme avait été frappée
„ du pouvoir de vos charmes, si elle avait
„ tenté de vous donner de l'amour, si même
„ elle vous avait fait un tendre aveu, vous au-
„ riez eu la cruauté de la désespérer par vos

„ refus.—N'en doutez pas. Quoi! une femme
„ impudique oublie ses devoirs, elle médite
„ le crime, et ce sera pour moi une raison
„ de le commettre ? après avoir percé le
„ cœur à un malheureux époux, je me croi-
„ rai à l'abri de ses reproches, en alléguant
„ le déréglement de son épouse ! moi-même
„ admettrais je, à sa place, une excuse aus-i
„ frivole ? Plaisantez tant qu'il vous plaira,
„ Lawson, ma façon de penser me paraît
„ juste, et je m'y tiens. — Soit, Brown, soit;
„ cependant, moi qui connais le cœur hu-
„ main et sa faiblesse, si jamais je prends
„ femme, malgré tous ces pieux propos,
„ je ne vous la confierai pas. — Ce serait un
„ ridicule de plus : le soupçon n'entre que
„ dans un cœur corrompu; quand on n'a
„ pas respecté l'honneur des autres, on n'a
„ pas droit d'en attendre plus d'égards. Il
„ est tout simple de craindre pour soi les
„ conséquences des principes qu'on n'a pas

„ rougi d'adopter. Tôt ou tard, mon cher,
„ vous reviendrez de votre erreur. — Et
„ vous aussi, peut être ; cependant j'en dé-
„ sespère. »

La journée se passa ainsi, en mutuelles confidences. L'ennui d'une route se dissipe dans la conversation d'un compagnon ; mais qu'il est doux de trouver dans ce compagnon l'ame d'un ami, dans laquelle on peut épancher la sienne ! Comme ils se sentaient encore disposés à marcher et qu'il n'était pas tard, ils traversèrent la ville dans laquelle ils avaient eu d'abord intention de s'arrêter. Au sortir de là, ils continuèrent leur chemin à travers une vaste et sauvage bruyère où la nuit les surprit ; ils firent ainsi cinq milles sans découvrir trace d'habitation humaine. Brown apperçut enfin une lumière dans le lointain ; ils tournèrent de ce côté : c'était un petit cabaret à l'extrémité de la bruyère, près d'une chapelle. Ils entendi-

rent en approchant le bruit de différentes voix, ils prêtèrent l'oreille : les premiers mots, qu'ils distinguèrent, partaient d'une femme. « Quoi ! John, disait-elle, tu ne veux „ donc pas m'épouser. — Si, de par tous les „ diables » interrompit une voix rauque et dure, « si, faut-il bien qu'il le fasse, ou il „ ira en prison ; il n'a qu'à choisir. — Bon, „ dit Brown, s'il ne s'agit que de mariage, „ nous n'avons rien à craindre, nous pou- „ vons entrer. » Ils heurtèrent donc. S'étant annoncés comme amis et étrangers surpris par la nuit, on leur ouvrit ; il n'est pas possible de décrire la scène qui s'offrit alors à leurs regards.

Près de la porte, un paysan faisait gémir, sous le poids de son énorme épaisseur, un vaste et large fauteuil qui pouvait à peine le contenir ; son ventre ressemblait assez aux tonneaux que si souvent il avait mis à sec. L'orbite immense de son corps était

entouré d'une grosse corde qui enchaînait à quelques pas de là un jeune homme de bonne mine, et revenait ensuite se replier au dos et à l'un des bras du fauteuil, à l'autre côté, une jeune fille debout et dans l'attitude de la douleur, essuyait des larmes qui coulaient par intervalle : au coin de la cheminée, un homme d'un certain âge, assis, paraissait caresser amoureusement une cruche de bierre, à laquelle il rendait de fréquens hommages. A l'entrée de nos voyageurs, il se fit un silence général. Ayant demandé très poliment un verre de bierre, une vieille femme, maîtresse de la maison, leur avança des chaises, et s'empressa de les servir. Le gros paysan témoigna beaucoup de regret de ne pouvoir leur céder son fauteuil; « mais en bonne foi, ajouta-t-il, je „ ne saurais me délier. » Enhardis par cette prévenance, ils lui demandèrent la raison d'une position si extraordinaire. « Je suis,

„ répondit-il, intendant des pauvres de la
„ paroisse; cette jeune innocente, que vous
„ voyez pleurer, là derrière moi, porte un
„ fruit des œuvres de ce jeune gaillard,
„ maréchal-ferrant dans une paroisse des
„ environs : en conséquence, pour assurer
„ la subsistance de l'enfant, ou pour le for-
„ cer à épouser et nous décharger de ce far-
„ deau, je l'ai attrapé et saisi, ce n'a pas été
„ sans peine, mais enfin je le tiens; comme
„ je suis boîteux, je craignais qu'il ne m'é-
„ chappât, je l'ai donc lié, comme vous
„ voyez; s'il m'emporte moi et ma chaise,
„ sur ma foi, je lui pardonne. —

» Vraiment, dit Lawson, je l'en défie, à
» moins que *Samson* ou *Topham* ne vien-
» nent à son secours. Mais, dites moi; que
» prétendez vous lui faire ? — Eh bien ! je
» passerai la nuit ici avec lui; demain le curé
» viendra les marier, car l'Eglise n'est qu'à
» une portée de fusil. — S'il a séduit cette

» fille sous promesse de mariage, je pense,
» dit Brown, qu'on peut avec justice le
» forcer à une réparation. — Oui-dà, Mon-
» sieur, il m'a gagné comme ça, dit la fille
» en sanglottant ; tu sais bien, John, tu sais
» bien que ça se fit ainsi quand tu me vola
» ma vartu ; parles donc, n'est-il pas vrai ?
» — C'est comme dit fort bien Monsieur,
» il doit une *répétation* ; il la fera, ou, en
» prison, aussi sûr que le diable est dans
» Londres. — J'irais à tous les diables, re-
» partit l'étranger dans son coin, plutôt
» que d'épouser par pure considération pour
» une paroisse ou pour un intendant. —
» Sac à tonne ! s'écria avec une voix de ton-
» nère le furieux intendant : Je voudrais
» être juge de paix ou seulement marguiller,
» je te ferais repentir de ton impudence :
» avoir l'audace de conseiller à cet honnête
» homme de délaisser cette pauvre fille !
» double chien ! tu mériterais bien d'être

» étrillé. — Doucement , l'ami , reprit l'é-
» tranger , je pourrais te faire sentir la pe-
» santeur de mon bras. — Oses t'y jouer ,
» s'écria la petite Lucrece , je t'arracherons
» les deux yeux ; de quoi te mêles-tu , grand
» Benet ? — Laisses-le faire , qu'il y vienne ,
» je mettrai demain quelqu'un à ses talons ;
» il cherche à faire échapper notre drôle.
» — Va , pauvre homme , ajouta l'étranger ,
» rassures-toi , je ne te toucherai pas. » Ici la dispute s'appaisa aux cris de la bonne hôtesse , qui demandait place pour apprêter à nos voyageurs une copieuse omelette au lard. Lawson cependant offrit de la bière aux disputans ; ils en burent tous à la ronde et cordialement , excepté l'étranger qui ne voulut tâter que de son pot , et toujours à la santé des deux amis.

Le souper prêt , ils invitèrent la compagnie à le partager ; on les remercia. Leur merveilleux appétit fit bientôt disparaître

l'omelette : leur inquiétude se tourna alors sur la manière dont ils passeraient la nuit. La vieille hôtesse les tira d'embarras ; elle offrit de céder son lit, et d'aller coucher chez une de ses voisines. Nos voyageurs, ainsi refaits et tranquilles, se livrèrent à la gaieté. On fit un cercle autour du feu de la cuisine ou de la salle à manger, comme il vous plaira de nommer cet appartement qui composait toute la maison. La tendre délaissée, le cœur toujours gros de soupirs, s'assit près de son cruel ami d'un côté ; de l'autre était le vaste intendant auquel tenait inséparablement le jeune homme : la vieille se plaça à la gauche de la petite Molly ; l'étranger garda son coin ; Brown et Lawson remplissaient les places vacantes. On se passait tour à tour le pot de bière ; une joie bruyante animait cette étrange société ; le jeune patient seul gardait un morne silence : sa maîtresse, l'œil humide de pleurs et lui

serrant les mains : — « Allons, John, di-
» sait-elle, tu ne veux donc pas m'épouser?
» dis maintenant, dis, mon cher, mon bon
» John, dis que tu le veux bien. — Je
» crois, ajouta l'intendant, que ce diable
» d'homme l'a rendu muet; pourquoi dian-
» tre aussi se fourrer où l'on n'a que faire?
» Eh bien! bien, nous verrons : demain je
» le remettrai entre les mains de gens qui
» le feront bien parler, quand Lucifer s'en
» mêlerait. — Morbleu, ajouta l'étranger,
» s'il suit mon avis, il n'y aura menaces, ni
» chatimens qui fassent, il ne l'épousera
» pas.... et s'il la plante là après la noce.
» — Qu'importe, répliqua le digne suppôt
» de paroisse, il l'aura rendue, honnête
» femme, et nous en serons déchargés; qu'il
» aille au diable s'il veut après la cérémo-
» nie. — Il en sera bien le maître, reprit
» l'étranger; et vous appellez cela exécuter
» la loi!.... dut-on l'étrangler.... oui

» j'aimerais mieux me laisser pendre que
» d'épouser aucune femme ; à plus forte
» raison celle que je n'aimerais pas. — Je
» vous en prie, Monsieur, dit Brown, d'où
» vous vient cette aversion pour le mariage?
» — Ma façon de penser est à moi. — Oh !
» pardon, Monsieur, je ne prétends point,
» par cette question, m'initier indiscrète-
» ment dans vos affaires ; mais il se peut
» que vous vous trompiez et que votre ima-
» gination n'envisage le tableau que du
» mauvais côté. S'adressant ensuite au ma-
» réchal : je suppose, jeune homme, con-
» tinua-t-il, que l'amour et l'inclination ont
» été les premiers motifs de votre empres-
» sement auprès de cette fille ; je suppose
» aussi que vous n'avez épargné aucun de
» ces petits stratagêmes dont les amans font
» usage, pour vous faire aimer d'elle : il
» n'est pas à présumer que votre dessein n'ait
» été que de la débaucher, et de lui ravir

» impunément son innocence : du moins
» quelle que puisse avoir été votre intention
» à son égard, vous ne la lui avez pas dé-
» clarée ouvertement ; il est certain qu'elle
» n'eut pas souffert que votre infâme passion
» se fut satisfaite : naturellement on ne peut
» pas imaginer que, sans égard, et même
» bannissant toute modestie, ce soit elle qui
» ait fait les avances. Vous avez donc eu re-
» cours à la fourberie pour la séduire ;
» tandis que vous l'abusiez par de vaines
» promesses de mariage et de fidélité, votre
» cœur préméditait sa perte et son déshon-
» neur. Non, je ne considère pas votre pro-
» cédé seulement comme une injustice,
» mais comme un vol manifeste. Qu'un de
» vos voisins, je suppose, de l'honnêteté
» de qui vous croiriez être certain ainsi que
» de la droiture de ses sentimens, vienne
» vous emprunter de l'argent, des effets ou
» un mouton ; qu'il vous promette d'être

» exact à vous rendre le tout dans un tems
» fixe ou de vous dédommager ; et qu'après
» avoir obtenu de vous ce qu'il voulait, il
» déserte, et vous laisse ainsi, sans aucun
» recours, vainement désabusé sur sa pré-
» tendue probité : ne lui prodigueriez-vous
» pas, à juste titre, les noms les plus odieux ?
» la perte pourtant ne serait pas irréparable ;
» ce serait un accident ; mais le bonheur de
» votre vie en dépendrait-il ? Jugez vous
» donc jeune homme. Combien n'êtes-vous
» pas plus coupable ! vous avez ruiné cette
» jeune fille, l'opprobre est désormais son
» partage. Le public impitoyable, cet in-
» juste censeur qui confond toujours le
» coupable et malheureux, lui reprochera
» une faute qui sera votre ouvrage ; et le
» remord vous éclairera envain sur vos torts ;
» il ne servira plus qu'à éterniser pour vous
» la douleur d'avoir commis une mauvaïse
» action. Vous ne vous défendez pas, ce me

» semble, d'avoir fait des promesses ; vous
» n'avez d'ailleurs rien à lui reprocher que
» la faiblesse dans laquelle vous-même l'a-
» vez entraînée : s'il vous reste donc quel-
» ques sentimens d'humanité et d'honneur,
» vous laverez, en lui donnant la main, la
» tache dont vous avez souillé cette malheu-
» reuse créature. La loi, appui de l'équité
» naturelle, la loi vous poursuit et vous
» enchaine actuellement; mais un tems, un
» juge, des châtimens plus terribles vous
» attendent; vous répondrez bientôt de vo-
» tre perfidie; vous rendrez compte au tri-
» bunal incorruptible de la divinité, non
» seulement de la séduction de la mère,
» mais, ce qui est pis encore, de l'état et
» du bonheur de l'enfant, victime innocente
» de vos refus dénaturés.

Brown s'arrêta : un silence respectueux régnait dans l'assemblée. Lawson n'était pas tout à fait convaincu, mais il eut la

prudence de ne rien opposer à la pieuse éloquence de son ami. Les deux femmes étaient tentées de se prosterner aux pieds du jeune prédicateur qu'elles prenaient pour un ange ; l'intendant, le gros intendant, l'œil fixe et stupéfait, ne concevait pas qu'un homme de cet âge, et qui n'était pas curé, put dire de si belles choses : l'étranger murmurait tout bas, et la tendre Molly, intéressée à ce discours, sanglottait et pleurait de très bonne grace : son amant vraiment ému, la tête penchée, paraissait méditer profondément. « Eh bien ! John, » dit la désolée Molly, eh bien ! tu entends » ce que dit ce jeune Monsieur ; c'est ce- » pendant la vérité ; allons donc, mon ami » John, consens à m'épouser. — Je le veux » bien, Molly, si tu n'es pas fâchée contre » moi — Tu le veux bien, s'écria l'inten- » dant étonné, tu le veux bien, ma foi, » voilà un brave garçon. — Oui, j'y consens, tu

» tu ne m'y aurais jamais forcé ; mais je me » croyais un honnête garçon, et ne voila-t-il » pas que ce brave Monsieur me fait voir tout » clairement que je suis pis qu'un voleur. » A ces mots il laissa un libre cours aux larmes qui depuis long-tems pressaient ses paupières. La fille se jettant aux genoux de Brown, le remercia avec une naïveté touchante ; celui-ci la releva et lui fit signe d'aller à son futur époux ; elle y vola, ils s'embrassèrent avec transport, et bientôt ils parurent tellement épris l'un de l'autre, qu'on n'aurait jamais pensé qu'ils venaient d'essuyer de si cruels débats.

» Parbleu, dit l'intendant, notre curé », » je gage, n'en aurait pas tant fait dans une » semaine. Mais, cela étant ainsi, je te fais » présent d'une guinée, John, et un demi » écu pour ton repas de noce. — Et moi, » j'en fais autant, dit Brown. A présent, » mon ami, travaillez : je ne doute pas que

» Molly ne soit une bonne femme ; et vous-
» même, quand vous serez bien convaincu
» que le bonheur consiste à bien remplir
» ses devoirs, vous serez un bon mari. » Il déposa la guinée entre les mains de l'intendant, et à sa requête, le jeune homme fut délié. Le premier usage que celui-ci fit de sa liberté fut de remercier son bienfaiteur ;
» jamais jusqu'ici, ajouta-t-il, je n'avais
» pensé qu'on fut coupable pour avoir sû faire céder une jeune fille à ses désirs. —
» Ni moi, parbleu, reprit l'intendant, sur-
» tout quand cela n'intéresse pas la paroisse ;
» j'ai été un vert-galant, mais je n'ai jamais
» touché à la femme des autres.

Brown sourit à ce trait de modération du gros villageois. Il fit encore apporter de la bière, et, la faisant passer à la ronde, ordonna qu'on célébrat, par de joyeuses libations, le retour heureux de la paix.

» Monsieur, dit l'etranger, vous venez

» de faire une belle action, parce que vous
» croyez, sans doute, avoir rendu le bon-
» heur à ces jeunes gens ; mais vous chan-
» geriez d'opinion si vous aviez mon expé-
» rience : au surplus ce n'est point ici le
» moment d'expliquer mes sentimens, je
» ne veux point détruire votre ouvrage. —
» Il faut, Monsieur, dit Lawson, dont ce
» discours excitait la curiosité, il faut que
» votre aversion pour le mariage ait de for-
» tes raisons. — Très fortes, Monsieur. —
» Vous voyagez sans doute ? ajouta Brown.
» — Oui, Monsieur. — De quel côté ? —
» du côté de Coventry. — C'est notre che-
» min, et nous serons charmés de jouir de
» votre compagnie.

L'étranger ayant agréé cette offre, ils réglèrent l'heure de leur départ.

Nos deux amis reposèrent sur un même lit ; et le lendemain s'étant levés de bonne heure, ils éveillèrent la compagnie endor-

mie autour du feu. Après avoir fait des vœux pour la prospérité du couple prêt à s'unir, après avoir reçu force complimens de la part de ces bonnes gens, ils partirent.

CHAPITRE XXVI.

L'AVENTURE du soir précédent fit d'abord le sujet de l'entretien de nos trois voyageurs. Lawson brûlait de connaître les raisons secrettes qui rendaient l'étranger ennemi irréconciliable du mariage ; il voulait amener sans affectation l'occasion de le mettre sur la voye : il reprocha donc à Brown l'imprudence de ses avis, dont le jeune homme ne pouvait dans la suite que se trouver fort mal, par l'engagement qu'il allait prendre : « Quant » à moi, ajouta-t-il, je ne donnerai jamais » la main à une femme qui, après avoir » été faible avec moi, me ferait craindre » sans cesse qu'un autre n'acquit sur elle, » avec autant de facilité, le même em- » pire. » L'étranger appuya cet avis,

Brown y opposa tous les raisonnemens applicables à cette matière. La dispute fut interrompue par la nécessité de se rafraîchir. Après s'être remis en route, ils continuèrent d'abord à marcher dans un profond silence. L'étranger s'adressant à Brown le rompit le premier. » Vous me paraissez, » Monsieur, agir par principes, vous ne » variez point : tel je vous vis hier, tel je » vous retrouve aujourd'hui ; je ne doute » pas, par conséquent, que vous ne désa- » prouviez mes sentimens sur le mariage, » et l'opposition que j'apportais hier à ce- » lui que vous avez conclu. Vous êtes jeune, » Monsieur, et je m'apperçois que vous » avez peu d'expérience. Je vais donc vous » faire le recit de mes infortunes ; les fautes » par lesquelles je me les suis attirées, se- » ront une bonne leçon pour vous ; c'est » une confidence que je n'ai encore faite à » personne ; je garderais même mon secret,

» si je n'allais me dérober au tourbillon du
» monde, et me rendre à mon ancienne
» obscurité. Je souffre à rapeller mes aven-
» tures : la honte d'une mauvaise conduite
» est un tourment que le tems ne détruit
» point, c'est un nuage qui se répand sur
» l'avenir et que rien ne peut dissiper. Je
» vous raconterai les faits tels qu'ils se sont
» passés, et dans l'ordre du tems, quoique
» la plus-part ne m'ayent été connus qu'après
» quelques années.

» Je me nomme Perkins : je suis né dans
» Warwickshire où je retourne à présent ;
» mon père, chargé d'une grosse famille,
» était un riche fermier ; il nous fit donner
» la meilleure éducation relativement à ses
» facultés : j'appris à lire, je fis quelques
» progrès dans les mathématiques. J'avais
» atteint ma quinzième année ; je fus en-
» voyé à Londres pour y apprendre une
» honnête profession. J'étais entraîné vers

» le plaisir par la plus violente inclination ;
» j'en fis bientôt le premier essai : je con-
» sacrais à mes vêtemens la petite pension
» que ma famille me faisait passer : quant à
» mes autres besoins, mon industrie y sup-
» pléait ; je n'étais en effet jamais au dé-
» pourvû. Le tems de mon apprentissage ne
» fut qu'une carrière continuelle de bonnes
» fortunes qui se succédaient, et dont je sus
» profiter. Tant de facilité et d'agrémens
» dans le commerce des femmes *honnêtes*,
» me garantirent de la cruelle nécessité de re-
» courir à ces filles auxquelles il est si dange-
» reux de s'abandonner. Je devins libre à l'ex-
» piration du terme de mon apprentissage.
» Une femme assez riche, et plus que je ne
» devais le prétendre, car je ne possédais rien,
» se prit de belle passion pour moi ; de
» mon côté, sincèrement attaché à son bien,
» je l'épousai ; nous vécumes assez heureux
» ensemble pendant quelques années : j'eus

» d'elle plusieurs enfans qui moururent » tous dès leur naissance : elle était plus » âgée que moi ; mais la sagesse de sa con- » duite m'en dédommageait, si, toutefois, » je ne me suis pas laissé tromper à l'ap- » parence.

» A deux pas de ma maison, un certain » Garton exerçait la même profession que » moi : quoique nous fussions également bien » achalandés l'un et l'autre, nous ne lais- » sions pas d'éprouver les sentimens qu'ins- » pire d'ordinaire la rivalité.

» Garton avait deux filles, l'ainée était » avec lui, la cadette avait été mise en pen- » sion : il avait de plus chez lui une nièce » chargée du soin du ménage. Quoique lui » et moi ne vecussions pas en parfaite intel- » ligence, les deux demoiselles rendaient » néanmoins quelques visites à ma femme, » et faisaient société avec elle. Quelques ta- » lens agréables et ma gaieté les amenaient

» souvent à ma boutique ; nous devinmes
» bientôt familiers. J'avais de l'expérience,
» je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elles
» ne demandaient que l'occasion ; elle s'of-
» frit d'abord pour la nièce qui s'avisa de
» me rendre visite dans un moment où ma
» femme était absente. Il ne m'en couta pas
» beaucoup d'efforts pour la soumettre ;
» peu de tems après même, elle en porta
» des marques peu équivoques. Betty Gar-
» ton ; la jolie Betty qui n'était rien moins
» que tigresse, fut la seconde victime que
» je résolus d'immoler. Quelques anecdotes
» sur son compte ajoutèrent beaucoup à mes
» espérances. Un officier, disait-on, logé
» chez son père, lui avait donné les pre-
» mières leçons, celui-ci s'en était apperçu
» et l'avait congédié. Un jeune Bonnetier
» avait succédé à l'officier ; je m'efforçai
» donc de prendre à mon tour la place du
» Bonnetier : je n'étais pas loin d'y réussir,

» quand la nièce, que la jalousie éclairait
» sur mes démarches, fit confidence de son
» état à sa cousine et l'avertit de se tenir sur
» ses gardes : loin de me nuire, cette dé-
» couverte hâta mes progrès sur le cœur de
» Betty ; elle se rendit enfin. Nous nous con-
» duisimes pendant quelques mois assez pru-
» demment pour n'être pas découverts : je
» passais presque toutes les nuits avec la
» jeune fille dans la maison de son père. Un
» garde de nuit, dont la cabane était près
» de là, témoin de l'assiduité de mes visi-
» tes, en soupçonna les intentions. Un soir
» que le vieux Garton rentrait chez lui, il
» l'informa de tout, et notamment que j'étais
» dans ce moment même à la maison. Le
» vieillard furieux ferme la porte, monte,
» se précipite, il entre dans la chambre ;
» j'étais dans les bras de sa fille, le bruit me
» réveille. J'apperçus ce père irrité armé
» d'un pistolet ; je voulus me lever, mais,

» me présentant son arme terrible, vous êtes
» mort, dit il, si vous résistez; je suis ins-
» truit, ajouta t-il, de l'infâme commerce
» par lequel vous me déshonorez; je pré-
» tends me venger : comme vous êtes marié,
» il n'y a que votre sang qui puisse laver
» ma honte. Je connaissais la dureté et l'in-
» flexibilité de son caractère; je ne doutais
» pas qu'il n'assouvit sa vengeance; l'effroi
» me suggéra un stratagème. Je suis prêt,
» lui dis je, à rendre autant qu'il est en moi
» l'honneur à votre fille, je l'épouserai. —
» N'êtes-vous pas déjà marié ? Je lui pro-
» testai que non; qu'à la vérité je vivais
» avec une femme, mais sans engagemens :
» il ne se donna pas la peine d'approfondir
» la vérité; heureux d'ailleurs de se débar-
» rasser de sa fille, il me prit au mot : re-
» mettant ensuite l'effet de ma promesse au
» lendemain matin, il nous quitta, après
» avoir pris toutefois de bonnes précautions

» contre ma fuite. Dès la pointe du jour tout » se trouva prêt, et Betty Garton devint » Madame Perkins.

» J'étais assez bien, et je possédais une » maison à quelques distances de celle où » je logeais : j'y plaçai ma nouvelle épouse. « La difficulté était d'adoucir la première : » je la connaissais pourtant assez modérée » pour être persuadé que je n'avais point à » craindre des poursuites de sa part. Les pre- » miers instans passés, j'allai la voir ; je » souffris d'abord ses plaintes très patiem- » ment ; nous nous arrangeâmes enfin, et » nous vécumes depuis aussi bien que le » pouvait permettre notre situation. Peu de » tems après ma seconde femme sentit les » premiers simptômes de sa fécondité : mes » affaires étaient alors très multipliées ; une » de ses parentes, mais à un dégré fort éloi- » gné, nommée Diane, vint passer avec » elle le tems de sa grossesse pour lui allé

» ger le poids du travail. Ma première fem-
» me était chargée du soin de l'autre maison,
» et s'en acquittait bien : j'allais la voir fré-
» quemment ; elle me recevait toujours avec
» plaisir : en un mot je vécus assez tran-
» quille pendant quelque tems.

Nos voyageurs approchaient du lieu où ils avaient résolu de dîner : Perkins remit donc la fin de son histoire à un autre moment. Pendant qu'ils prennent du repos, nous prions nos lecteurs d'en faire autant, et nous terminons ce chapitre.

CHAPITRE XXVII.

Après dîner Perkins reprit son histoire. « Cette parente de ma femme avait en» viron dix-neuf ans ; elle était belle, » vive et tendre. L'habitude de la voir » excita en moi de nouveaux desirs ; elle » s'en apperçut sans colère, et j'en au» gurai sa défaite et ma victoire. Cepen» dant ma femme m'avait donné un fils » que je crus fermement mon ouvrage. » Dans ce même tems ma première femme » mourut, et je me vis ainsi débarrassé » de la crainte d'être poursuivi comme » bigame. Pendant que les suites de sa » couche retenaient Betty au lit, je fis » quelques tentatives sur sa belle cousine, » que je trouvai aussi bien disposée en » ma faveur, que le goût qu'elle m'ins-

» pirait pouvait me le faire desirer. Elle
» ne me laissa pas long-tems desirer ; je
» fus heureux, elle partagea sincèrement
» mes plaisirs. Elle m'apprit que, long-
» tems avant notre mariage, Betty avait
» été l'objet de la passion d'un de ses
» cousins, et qu'il y avait à gager qu'elle
» ne lui avait pas été cruelle ; je fus
» frappé de cette nouvelle : je remarquai
» en effet qu'il lui rendait de fréquentes
» visites ; je les épiai, et je ne me con-
» vainquis malheureusement que trop de
» la vérité. Ma seconde moitié devint en-
» core enceinte : et précisément dans le
» même tems, à mon grand chagrin, ma
» maîtresse me confia qu'elle était dans le
» même cas : elle me conjura en pleurs
» de lui sauver la honte de voir le public
» instruit d'une faiblesse qui, indubita-
» blement, la déshonorerait. Il ne me
» restait qu'un parti, c'était la fuite ; je

» ramassai deux cents livres, et je partis
» sécrètement avec elle : dans la crainte
» des poursuites de son père et de ma
» femme, nous quittâmes le royaume,
» et je changeai de nom. Je ne confiai
» mon secret qu'à un ami qui m'instruisait
» de leurs démarches. On avait publié dans
» les gazettes une récompense pour celui
» qui ramènerait la fille que j'enlevais, ou
» me découvrirait. J'étais à l'abri de toutes
» les recherches, car j'habitais un lieu où
» jamais les papiers anglais n'avaient abor-
» dé. J'avais laissé ma femme maîtresse
» d'une assez grosse fortune ; j'appris ce-
» pendant qu'après avoir tout vendu elle
» s'était retirée chez son père, où elle
» consommait ma ruine, en contractant
» autant de dettes qu'elle trouvait de cré-
» dit. Cette nouvelle me détermina à
» profiter d'une amnistie pour retourner
» en Angleterre, et nous y établir. Ma

» maîtresse faisait assez heureusement un
» petit commerce ; ce qui, joint à mon
» travail, nous mettait dans l'aisance.

» Peu de tems après le vieux Garton
» mourut, et laissa le partage de ses
» biens à ses enfans. La mort de mon ami
» me privait des instructions qu'il aurait
» pu me donner sur l'héritage. Je m'en
» consolai par le plaisir d'avoir une maî-
» tresse fidèle, de qui il me restait un
» fils vivant. Nous vécûmes ainsi pendant
» plusieurs années. Diane mourut, et avec
» elle je perdis mon bonheur. J'eus alors
» la curiosité de revoir ma femme. Quel-
» ques amis de la famille m'apprirent que
» son oncle, mort depuis peu, lui avait
» légué une somme considérable, au pro-
» fit de l'enfant qu'elle avait eu après ma
» fuite avec sa sœur, et qu'il était par
» conséquent probable qu'il en était le
» père ; qu'au reste, bientôt après, elle

» s'était éprise pour un certain Monsieur
» O'Kelly, Irlandais, de la lie du peuple,
» avec qui elle vivait ; qu'ils avaient levé
» une auberge dès fonds de ma femme,
» et que quoiqu'elle en fut maltraitée,
» elle ne lui en restait pas moins attachée.
» J'appris en même tems la mort de l'ainé
» de mes garçons : Je regardai comme
» un bonheur que la providence l'eut
» soustrait à la misère qui le menaçait,
» et à l'opprobre dont ses parens s'étaient
» couverts. Cependant je plaignais mon
» épouse : toute coupable qu'elle était,
» j'étais déterminé à la reprendre, si elle
» y consentait ; je fis part de ce dessein à
» quelques amis communs : ils m'avaient
» long-tems cru mort ; jugez de leur
» étonnement à ma vue ; je leur racontai
» ce qui m'était arrivé depuis mon éva-
» sion, et les circonstances de la mort de
» Diane. Ils m'instruisirent à leur tour des

» indignes prodédés d'O'Kelly envers ma
» femme ; des plaintes qu'elle-même leur
» en avait faites, il n'y avait pas plus de
» trois ou quatre jours ; des regrets qu'elle
» témoignait de ma perte, et des éloges,
» en un mot, qu'elle faisait de ma dou-
» ceur à son égard. J'avouai que je serais
» charmé de la voir et d'oublier mutuel-
» lement ce qui s'était passé ; ils ne dou-
» taient pas qu'elle n'y consentit ; je
» promis de revenir. A mon retour, je
» trouvai ma femme préparée à me rece-
» voir : après nos premiers embrassemens,
» je l'assurai que je la revoyais avec plai-
» sir. — Ma chère Betty, ajoutai-je, nous
» avons tous deux été coupables ; il ne
» faut nous le rappeler que pour pleurer
» sur nos fautes passées, et en mériter
» le pardon par notre repentir. Elle
» répondit, dans les termes les plus tou-
» chans, que son affection et l'horreur

» qu'elle concevait de sa conduite devaient
» me garantir la sincérité de son retour :
» je la crus ; elle quitta O'Kelly, et nous
» réunis. Ce repentir me paraissait
» sincère ; néanmoins je craignais les pour-
» suites d'O'Kelly ; un homme qu'on aime
» est bien dangereux : il pouvait la sé-
» duire et me l'enlever une seconde fois.
» Les femmes, par une bizarerie incon-
» cevable, s'attachent précisément à ceux
» dont elles ont le plus à se plaindre : je
» semblais prévoir qu'elle n'était pas en-
» core entièrement détachée de son amant :
» pour la dérober à ses recherches, je
» la conduisis dans un quartier éloigné de
» ma demeure ordinaire. J'y passai quatre
» jours avec elle assez tranquillement : le
» cinquième, quelques affaires m'appe-
» laient à la campagne ; je revenais le
» soir dans l'intention, après l'avoir éprou-
» vée pendant quinze jours, de l'emme-

» ner avec moi dans la province où j'étais » établi.

» On m'apprit qu'elle était sortie peu de » tems après moi, et qu'elle n'était point » rentrée : je jugeai qu'il y avait quelque » chose d'extraordinaire. J'avais reçu de- » puis peu soixante-dix guinées ; elles » étaient dans mon bureau ; je voulus » l'ouvrir ; la serrure était forcée, et » l'argent enlevé. Je ne me laissai point » aller à de vains emportemens ; je me » félicitai au contraire d'être désabusé à » ce prix, et d'éviter ainsi ma ruine en- » tière. Il ne me restait d'autre parti que » de l'abandonner à son penchant, car je » sus bientôt qu'elle était retournée à son » amant chargée de mes dépouilles.

» Cependant j'ai converti en argent tout » ce que je possédais, et je vais terminer, » dans le lieu de ma naissance, ma vie » coupable et malheureuse. J'ignore s'il me

» reste encore des parens, ou même s'ils » daingeront me reconnaître : sans appui, » sans enfans, sans compagne, sans amis » en un mot ; livré aux remords, dans » un vuide affreux, je traînerai une péni- » ble existence jusqu'au moment où le » ciel, appaisé par mes larmes, m'ouvrira » la tombe, et mettra enfin un terme à » ma douleur. Sachez, jeunes gens, qu'une » vie criminelle finit toujours par une vieil- » lesse infirme et misérable. »

Il cessa de parler, Brown frémit à ce récit, Lawson lui-même en était affecté. Il se fit un profond silence : d'un côté les doux amis étaient tristement occupés de leurs réflexions, de l'autre Perkins, humilié au souvenir de ses déréglemens, paraissait accablé. Ils demeurèrent longtems dans cette morne situation. Arrivés enfin à un chemin de traverse ; « c'est ici, » Messieurs, que je vous quitte, dit Per-

» kins : voici la route qui conduit à l'hum-
» ble toît où j'ai reçu le jour ; j'arriverai
» demain.. Je vous fais un éternel adieu.
» Puisse mon exemple vous garantir de la
» séduction du vice ! c'est une pente cou-
» verte de fleurs dont le terme est un
» abime. » Ils se saluèrent, se firent réci-
proquement des souhaits, et se séparè-
rent.

« Dieu juste ! mais indulgent, s'écria
» Brown, jette sur ce malheureux un re-
» gard de bonté, rends le calme à son ame
» agitée, et qu'il perde, au sein de la
» vertu et de la paix, l'horreur des remords
» qui le poursuivent ! » Après avoir uni
ses vœux à ceux de son ami, Lawson
observa, que les femmes jouaient le rôle
le plus odieux dans toute cette histoire, et
que Perkins avait trop bien appris à les con-
naître pour n'être pas autorisé à déclamer
contre le mariage. Brown, moins extrême,

et

et trop ami de l'humanité, pour souffrir qu'on la diffamat, répondit que tout était pour le mieux; que nos passions, nos préjugés et l'imagination grossissaient les maux de la nature humaine : qu'en un mot, l'homme était né pour le bien, et qu'il ne fallait pas lui supposer tant de corruption, sur la foi de quelques furieux atrabilaires. Ils s'entretinrent ainsi pendant les deux jours suivans, au bout desquels ils arrivèrent très-fatigués à Nantwich. Brown ne se possédait pas de joie, en réfléchissant qu'il était près de sa chère Julie; Lawson n'était pas moins content d'avoir terminé un voyage entrepris d'une manière si incommode.

CHAPITRE XXVIII.

Après un long repos, nos jeunes gens se levèrent fort tard le lendemain matin; nous avouerons même que, de la part de Lawson, il y avait beaucoup de paresse. En déjeûnant ils questionnèrent l'hôte sur les gentils-hommes du pays; on y mêla sans affectation le nom de M. Harcourt. » Oh! celui-là, s'écria le bon-homme, » est un heureux mortel; il n'y avait » l'autre jour pas moins de trois personnes » qui devaient avant lui prétendre à la » fortune, et au titre de la famille; le » dernier vient de mourir; il est maître » de tout. — Cet évènement est en effet » bien fortuné; mais, l'ami, où demeure-» t-il? — A six milles d'ici environ, par » le chemin à droite, en sortant de la

» ville ; c'est une belle maison, au milieu » d'un parc immense ; vous rencontrez un » hameau presqu'à la porte du parc. »

Brown ne voulut pas faire d'autres questions, crainte de donner des soupçons ; il en savait assez. Ils avaient, dans la simplicité de leurs vêtemens, plus l'air de deux fils de fermiers parés, que de ce qu'ils étaient réellement. Portés sur les aîles de l'amour et du desir, notre amant volait déja du côté qu'on venait de lui indiquer ; Lawson le suivait à perte d'haleine, et s'efforçait en vain de l'arrêter par ses cris. « En vérité, dit-il, quand il l'eut rejoint, » à la façon dont vous y allez, on croirait » que votre maîtresse doit être le prix de » celui de nous deux qui, à la course, » arrivera à elle le premier. — Oui certes, » je me hâtais. — Il y a apparence que » vous allez d'un saut voir son père, la » demander et l'obtenir. — Quelle extra-

» vagance ! plut au ciel que cela fut possi-
» ble ! — Bon ! cette addition de fortune
» et de titres le rendra sûrement traitable ;
» il donnera volontiers sa fille, devenue
» une puissante héritière, au premier joli
» homme qui se présentera. — Je ne crois
» pas cela : l'orgueil et les prétentions sont
» presque toujours le partage de l'homme
» opulent et qualifié. — C'est bien mon
» sentiment ; mais, à votre empressement,
» je vous croyais d'une opinion contraire.
» Les plus grands généraux, avant d'éta-
» blir l'ordre de bataille, ont toujours
» examiné le terrein pour s'assurer l'avan-
» tage ; faisons donc également nos dis-
» positions avant de commencer l'attaque.
» — Quel langage est-ce là ? expliquez-
» vous. — J'y consens. Il me paraît qu'un
» jeune homme est fou d'aller, avec
» cinquante chétives livres de revenu, de-
» mander une héritière d'une fortune cent

» fois plus considérable, peut-être, sans
» s'assurer que cette héritière lui est au
» moins favorable, et sans connaître le
» caractère et l'humeur du père. Mon avis
» est donc de sonder les sentimens de Ju-
» lie avant d'ouvrir la tranchée. Si nous
» pouvons corrompre, par *doux regards*,
» *soupirs ardens*, ou autres menus dons
» d'amour, quelques uns des gardiens du
» fort ; si nous pouvons y pratiquer quel-
» qu'intelligence, nous l'amènerons bien-
» tôt à composition. — Tu parles comme
» un oracle, Tom ; mais ne serons-nous
» pas coupables d'inspirer à la fille des
» sentimens qui pourraient être désavoués
» par le père. — Je te conseille, mon
» honnête et ridicule ami, de demander
» humblement l'aveu du père, d'être re-
» fusé, et de la perdre ; au surplus, nous
» sommes encore dans les ténèbres ; atten-
» dons la lumière et nous raisonnerons. »

En ce moment ils découvrirent le hameau que l'hôte leur avait indiqué. A peu de distance, sur le penchant d'une coline, s'élevait, au milieu d'un parc, le magnifique toît, temple auguste où reposait la divinité de Brown. Sur l'un des côtés, à travers l'ombre d'une épaisse forêt, sous le feuillage touffu d'arbres antiques et pressés, perçait l'humble clocher d'une vieille chapelle. A ce coup-d'œil charmant et délicieux, Brown s'arrêta : Lawson lui-même convint que la perspective était admirable. Le hameau occupait un petit valon entre deux colines ; une pente douce y conduisait. Ils y descendirent donc ; chaque pas ajoutait à l'émotion de notre héros. Au pied de la coline, à l'autre côté d'un pont sous lequel coulait un ruisseau, était une auberge de mince apparence, à l'enseigne du cerf blanc. Comme elle était la seule du village, il fallut y

entrer, malgré la répugnance de Lawson. Un vieillard, à cheveux blancs, un tablier devant lui, vint les recevoir ; c'était le maître de la maison. Une jeune et jolie fille les conduisit dans une petite chambre très-propre où tout retraçait l'économie. Le vieillard les servait avec empressement ; ils l'invitèrent à boire avec eux ; ils reconnurent bientôt, par quelques questions peu intéressantes, que le bon-homme était un vrai *Narrator temporis acti*, bien propre à les seconder dans leur projet. Lawson, qui prenait sur lui le soin des informations, lui demanda d'abord si la jeune fille n'était pas sa femme. « Non, » Monsieur, dit le vieillard en souriant, » elle est ma fille ; je n'ai qu'elle et un » garçon : il a été un peu libertin, mais » actuellement il est sage ; je l'espère du » moins. J'ai perdu mon épouse il y a » sept ans ; c'était une bien bonne femme :

» si elle eut vécu, je n'aurais pas quitté la
» maison du Chevalier Lionel Harcourt.
» — Où demeure-t-il ? dit Lawson. Brown
» ne pouvait que prêter toute son atten-
» tion. — Mon dieu ! Monsieur, vous ne
» connaissez pas le chevalier Lionel ? —
» Non, nous sommes étrangers. — En
» vérité, il faut que vous soyez en effet
» bien nouveaux ; vous voyez cette grande
» maison sur la montagne ; c'est la sienne.
» Je la croyais à M. Harcourt. — Ah !
» voilà la méprise. Je n'en suis pas surpris,
» car il n'y a qu'une semaine que son
» frère aîné est mort, et qu'il est devenu
» le chevalier Lionel. Le défunt avait à la
» vérité deux garçons, les plus aimables
» enfans du monde ; ils sont morts de la
» petite vérole il y a un mois : le médecin
» prétend que c'est la faute du père qui
» n'a pas voulu les faire inoculer. Le
» pauvre Gentilhomme a eu tant de cha-

» grin de leur perte, qu'il n'a pu leur
» survivre : c'était bien un brave et digne
» seigneur. — Et le nouveau chevalier
» a-t-il des enfans ? — Il a deux filles :
» l'aînée est mariée, depuis environ trois
» ans, à un seigneur du voisinage, qu'elle
» n'aime pas beaucoup : c'est vraiment
» dommage ; elle est une brave et char-
» mante dame ; mais pour sa sœur, Miss
» Julie, c'est un ange ; tous les habitans
» l'adorent ; si bonne, si affable et si jolie !
» bon dieu ! elle vient ici très-souvent
» voir ma pauvre fille qui a été élevée avec
» elle ; ma Nanny pourtant est plus âgée
» d'une année, car elle a eu vingt ans à
» Pâques dernier. »

Qu'on juge du trouble qu'éprouva Brown à ces mots : il croyait à chaque instant la voir venir ; au moindre bruit ses yeux se tournaient du côté de la porte ; tout lui paraissait Miss Harcourt ; il brû-

lait et tremblait également de la voir. Lawson s'apperçut de ses agitations ; il n'en continua pas moins à entretenir le vieillard qui, à force de questions, lui apprit ce qui suit du chevalier Lionel.

« Il était le cadet d'une bonne famille » dont la branche aînée possédait le titre » duquel il vient d'hériter. La médiocrité » de sa fortune lui causait beaucoup d'ir- » résolution sur l'état qu'il prendrait. Son » caractère impérieux, sa dureté, ses hau- » teurs le faisaient généralement haïr ; » quoique d'ordinaire les habitans préfè- » rent les cadets, parce que le malheur » les rend plus honnêtes : pour lui, ce » fut tout le contraire. Il y a environ » vingt-cinq ans que Lady Betty Clinton, » dont quinze ans auparavant il avait géré » les affaires, vint dans cette province pour » y recueillir un héritage : elle était jeune, » veuve et passablement belle ; mais très-

» bonne et très-affable ; elle revit M.
» Harcourt, qui réellement est bel homme ;
» sa phisionomie lui plut ; il ne fut pas
» long-tems à s'en appercevoir. Autant il
» était insolent et dur envers ses inférieurs,
» autant il était rampant et flatteur auprès
» des grands. Lady Betty se laissa séduire
» à l'apparence ; elle l'épousa : sa fortune
» était de neuf cents livres de rente, et
» vingt mille livres argent comptant : ce-
» pendant, elle avait placé, sur la tête de
» ses deux filles, une somme de cinq
» mille livres, hors de la disposition du
» père : elle avait aussi pourvu aux enfans
» à venir ; mais elle n'en eut pas d'autres
» pendant cinq ans qu'elle vécut avec lui.
» La pauvre lady connut trop tard qu'une
» belle physionomie n'est pas toujours la
» preuve d'un bon caractère. Naturelle-
» ment dur et brutal, ses vices augmen-
» tèrent encore parce qu'elle ne lui donnait

» pas un héritier : elle mourut, et ce fu-
» rent sans doute ses mauvais procédés
» qui la conduisirent au tombeau. Il ne
» s'est point remarié ; il ne songe qu'à
» augmenter sa fortune qui, par cette
» nouvelle succession est devenue très-
» considérable. Si l'on en croit ses do-
» mestiques, ce dernier évènement a
» beaucoup ajouté à son orgueil et à ses
» autres défauts. Il a forcé sa fille aînée,
» qui portait comme sa mère le nom de
» Betty, à donner la main à un seigneur
» du voisinage aussi méchant que lui.
» Quant à Miss Julie, il faillit la perdre
» dernièrement, comme elle revenait de
» Londres : il y avait eu une inondation,
» et elle se serait infailliblement noyée,
» sans un jeune homme qui se jetta dans
» l'eau pour la sauver. Si son courageux
» libérateur était connu ici, nous ferions
» des fêtes en son honneur, tant nous

» aimons Miss Julie. On parle depuis peu » dans la famille d'un certain milord, » dont la femme est morte dernièrement, » qui se propose, et doit lui rendre bientôt » visite. »

Brown pâlit à ces derniers mots ; heureusement pour lui, le bon vieillard, charmé de débiter ce qu'il savait, continua à se prêter aux questions de Lawson, et ne fit point attention à l'état du pauvre amant. Lawson donc, pour le distraire plus sûrement, lui demanda pourquoi, et depuis quel tems il avait quitté la maison du chevalier Lionel ?

« Après la mort de ma femme, con- » tinua l'hôte, je me trouvai moins disposé » à souffrir plus long-tems les durs pro- » cédés du chevalier. Comme j'avais épar- » gné quelqu'argent à son service, je le » quittai, et demandai au juge de paix » permission de former ici ce petit éta-

» établissement ; M. Lionel s'y opposa » d'abord ; mais sur la réputation de » probité que je m'étais faite, je l'obtins » à la fin, et je tâche, comme on dit, » *de joindre les deux bouts.* Le peu que je » possède, mes enfans le partageront après » ma mort. »

Tels furent les éclaircissemens qu'ils en purent tirer. Cette conversation les avait menés jusqu'à l'heure du dîner ; ils se mirent à table avec le vieillard et sa fille : cette jeune enfant aimait déja beaucoup ses hôtes ; Brown sur-tout était l'objet de son admiration : une politesse aisée, la douceur de son caractère, la noblesse de ses manières, tout lui faisait croire que l'aimable jeune homme était beaucoup au-dessus de la condition qu'il affichait. Elle se joignit à son père dans l'éloge de Julie : chaque mot attisait les feux dont Brown était consumé. Après dîner, ils payèrent,

sans affecter une générosité qui les aurait décelés, et prirent, comme sans dessein, le chemin de la maison de M. Harcourt. Ils se promenèrent long-tems sous les murs du parc ; il ne parut aucune femme. Brown avait beaucoup devancé son ami ; Lawson, en ce moment, voulut lui faire remarquer quelque chose : hola ! Brown, s'écria-t-il. A ces mots un jeune homme de bonne mine, proprement vêtu, et monté sur un très-beau cheval, s'arrêta tout court, considéra notre amoureux, et sous prétexte que sa montre était dérangée, lui demanda quelle heure il était ? — Trois heures et un quart. — Je vous suis obligé, reprit le cavalier, et tournant la bride, ce doit être lui, dit-il assez haut pour être entendu ; il s'éloigna ensuite au grand galop.

Nos voyageurs demeurèrent stupéfaits.

C'était évidemment de Brown dont parlait l'étranger : il assurait pourtant ne l'avoir jamais vu de sa vie. — « Cela est extraordinaire, dit Lawson, car certainement il vous connaît. Ce sera peut être » le conducteur de la chaise dans laquelle » nous vîmes pour la première fois Miss » Harcourt. — Point du tout, dit Brown, » je me rappelle très-bien sa figure. — » N'importe, ajouta Lawson, il faut » absolument savoir qui il est : s'il nous » connaît, nous serons découverts, notre » dessein percera, et qui sait à quelles » extrêmités se portera le chevalier Lio- » nel ? nous devrions même quitter la » place, et consulter ailleurs sur le parti » que nous avons à prendre. »

Brown, à qui ce lieu était trop cher pour s'en éloigner si facilement, rassura son ami, et le pria de continuer la pro-

menade ; Lawson y consentit. L'endroit était solitaire , et peu fréquenté , ainsi ils ne rencontrèrent personne , jusqu'au moment où ils retournèrent au cerf blanc.

CHAPITRE XXIX.

Ils firent, en passant, leurs complimens au vieillard, et retournèrent à Nantwich. Lawson voyait bien des difficultés dans l'exécution de leur projet, que son ami cherchait à se déguiser : Quoiqu'il en soit, il ne voulut point le flatter, et, au risque de le fâcher, il n'hésita point à lui communiquer ses craintes. Il lui représenta que les propositions d'un lord flatteraient trop la vanité du chevalier Lionel, pour qu'il les rejettat ; que, du caractère dont on le peignait, la répugnance de sa fille n'influerait point dans cette affaire. Il soutenait donc que le plus sûr était de gagner le cœur de Julie, surtout puisqu'elle avait une fortune indépendante de son père, quelque médiocre

qu'elle fut à la vérité, en comparaison de celle qu'elle perdrait en lui désobéissant. Brown n'approuvait point ce conseil; il craignait d'entraîner Julie dans une rebellion funeste à sa fortune et à sa réputation ; ce procédé n'était point généreux; il eut bien voulu prendre une autre voie: cependant persuadé de la supériorité que donnait à Lawson l'expérience, il se laissa conduire et consentit à chercher les moyens de voir Miss Harcourt. « Ce sera au moins » le cas, dit Lawson, si elle vous aime, » de l'affermir contre la volonté de son » père, dans le mariage proposé ; ce qui » n'arriverait pas si elle vous croyait perdu » pour elle. » Brown sentit la justesse de cette observation ; elle le détermina à se rendre à l'église le dimanche suivant, persuadé qu'elle y serait. Ils étaient au vendredi soir, il fallait donc encore passer un jour entier; il s'écoula assez tristement.

Jamais Brown n'avait si fort regretté d'avoir perdu l'espoir des biens de sa tante, que depuis que cette privation mettait tant de distance entre sa maîtresse et lui. Il était abattu, Lawson s'efforçait vainement de lui rendre le courage. Enfin le dimanche arriva ; le cœur palpitant de crainte et d'impatience, il prit la route de Pin-hill. Lawson qui se plaisait à conduire des intrigues, à courir des aventures, bâtissait des châteaux en l'air ; faisait un enlèvement ; escaladait une fenêtre ; il s'amusait en un mot à jetter son ami dans de grands embarras, pour avoir ensuite la gloire de l'en retirer : il avait en vérité formé le plan le plus bizarre, et le plus extraordinaire dont, à son avis, l'amour ne pouvait manquer d'amener les évènemens. Une fille, pour peu qu'elle ait des yeux, devait évidemment adorer son ami. D'ailleurs, ne connaissait-il pas tout le

pouvoir d'un joli homme, qui sur-tout a rendu un service important à sa maîtresse. Ainsi, tous deux diversement occupés de leurs pensées, ils arrivèrent sans avoir dit un mot, à l'endroit d'où, pour la première fois, ils avaient admiré la perspective du château et de la chapelle. Brown s'arrêta. « C'est donc ici que je vais connaître mon » sort ; ici, je vais juger des effets que » fera ma présence sur le cœur de Julie; » et, si l'indiscret, quel qu'il soit, qui » m'a si mal à propos reconnu, allait me » décéler ; ah ! sans doute je ne la verrais » pas, son père cruel la déroberait à mes » regards. — Allons, poltron, que crains- » tu ? on ne te mangera pas : vois-la seu- » lement, je te réponds du succès. »

La confiance de Lawson rendit le courage à son ami. Ils arrivèrent à la porte de l'Eglise au moment où le service allait commencer : ils la traversèrent entre deux

rangs de villageois, qui leur firent subir un rigoureux examen : le Lecteur les conduisit très-poliment à l'une des places d'honneur, où Brown s'assit en tremblant. Le son de la cloche ayant cessé, la foule entra : le premier objet qui frappa les regards de notre amoureux, ce fut sa divinité, plus belle, plus charmante que jamais ; elle était suivie de son père. Ils prirent place à quelques pas de Brown ; ses yeux restèrent fixés sur elle ; aucun mouvement, aucun regard ne lui échappait. L'élégance de sa taille, la dignité de son maintien, mille autres charmes nouveaux qu'il eut alors tout le loisir d'admirer, donnèrent une nouvelle force à sa passion. Julie n'avait pas encore levé ses beaux yeux, jusque-là attachés sur son livre : un mouvement naturel les tourna du côté de nos étrangers ; une rougeur subite à laquelle succéda la pâ-

leur de la mort, décela sa surprise et son agitation ; elle fut contrainte de s'asseoir. Brown souffrait doublement de ses propres inquiétudes et de l'agitation de Miss Harcourt ; ce fut bien pis lorsque, regardant autour de lui, il apperçut ce même jeune homme, qui l'avait reconnu deux jours auparavant, occupé à l'examiner : il prit la situation la plus propre à se dérober à cet importun, et demeura ainsi jusqu'à la fin de l'office dans un état vraiment digne de compassion.

N'eut-il pas mieux fait de ne point se montrer si subitement à sa maîtresse ? et cet homme qui le connaissait, quelles suites devait avoir son affectation à le considérer ? que devait-il augurer sur-tout du trouble qu'avait éprouvé Julie à sa vue ? toutes ces réflexions se réunissaient pour le tourmenter. Pour Lawson, il tirait de tout d'heureuses conséquences ; cette scène

était précisément l'un des plus beaux endroits du roman qu'il avait bâti dans sa tête. Cependant Julie demeura les yeux baissés durant tout le reste du service : il finit enfin. Le Chevalier et sa fille sortirent les premiers : arrivés à la porte, Miss Harcourt laissa tomber sur son libérateur un regard dans lequel il ne lut, sans doute, ni ressentiment ni colère : ce fut un nouveau présage de succès pour l'ami Lawson. L'importun cependant ne quittait point Brown ; celui-ci s'arrêtait-il à examiner l'église, l'autre en faisait autant ; se promenait-il sur le cimetière, comme pour en voir les tombeaux, il avait toujours cette ombre à son côté ; voyant donc l'impossibilité de lui échapper, il tourna brusquement du côté du *cerf blanc*, où ils avaient résolu de dîner. Le vieillard les accueillit avec de nouveaux témoignages d'affection et les pria de partager un

morceau

morceau de bœuf bouilli qu'il venait de servir ; ils se mirent à table. Lawson, charmé de la carrière d'aventures qui s'ouvrait devant lui, mangeait de très-bon appétit ; Brown, à qui l'idée de sa maîtresse suffisait, était bien loin d'en faire autant : en vain la jeune Nanny le pressait ; en vain offrait-elle de lui préparer quelque chose qui serait de son goût ; la pauvre fille était toute affligée de l'inutilité de ses instances. Ils finissaient de dîner, quand le jeune homme, perturbateur du repos de notre amoureux, entra subitement : Brown, à sa vue, tressaillit et changea de couleur : son imagination était tellement préoccupée du danger que courait sa Julie, s'il était reconnu, qu'il s'était levé par un mouvement involontaire d'indignation. « Asseyez-» vous, Monsieur, asseyez-vous ; c'est » mon fils, dit le vieillard, c'est Robert

» dont je vous ai parlé. » Se tournant ensuite vers le jeune homme, il le vit pâle, défiguré, et dans une terrible émotion : Nanny fit un cri, et courut à son frère : il reprit ses esprits, feignit un étourdissement, et s'assit. L'attention de Brown à le regarder semblait augmenter encore sa confusion ; il se détermina enfin à lui demander un entretien particulier ; Brown y consentit ; ils passèrent dans le jardin. « Daignez, Monsieur, excuser ma hardiesse, dit Johnson, permettez-moi seulement une question : me connaissez-vous ? — Non, en vérité, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu : mais j'ai la même question à vous faire. — Ah ! Monsieur, comment ne reconnaîtrais-je pas mon plus cher bienfaiteur ! — Moi ? je ne vous vis qu'un instant l'autre jour, et ne vous rendis certainement aucun service. — Monsieur,

„ reprit Robert, regardant autour de lui,
„ et baissant la voix, vous rappellez-vous
„ d'avoir sauvé un gentilhomme des mains
„ de quelques voleurs ; de l'offre que
„ vous leur fîtes d'une guinée et de leur
„ refus ? — Oui, ce refus même m'é-
„ tonna. — Eh bien ! Monsieur, j'étais
„ l'un de ces malheureux, et c'est moi
„ qui portai la parole. Votre nom me
„ frappa l'autre jour ; sûr de vous recon-
„ naître à la voix, je vous fis une ques-
„ tion. Actuellement, Monsieur, que je
„ vous ai avoué les circonstances dans les-
„ quelles je vous ai connu, je vous conjure
„ d'aider au desir que j'ai de reconnaître
„ vos bienfaits. — J'exige d'abord que vous
„ taisiez mon nom, et que vous agissiez
„ comme si vous ne me connaissiez pas.
„ — Cela suffit ; comptez sur ma discré-
„ tion. — Je serais charmé aussi de savoir
„ par quelles circonstances vous futes en-

„ traîné dans l'état humiliant où je vous
„ trouvai alors.

„ Je ne puis ni ne dois vous rien cé-
„ ler : en quatre mots, voici mon histoire.
„ Des liaisons criminelles avec une fille
„ de ce canton, qui certainement n'avait
„ pas fait avec moi l'essai du libertinage,
„ ont failli causer ma perte. Je travaillais
„ ici sous l'intendant du Chevalier Lionel,
„ dont on m'avait promis la survivance,
„ comme une récompense des services de
„ mes parens. Bientôt après on connut le
„ honteux attachement que j'avais formé ;
„ l'intendant me le reprocha parce qu'il
„ m'exposait à manquer à mes devoirs ;
„ d'un autre côté mes parens ne cessaient
„ de me représenter les suites qu'il pou-
„ vait avoir. Rien ne fit impression sur
„ moi : fatigué même de tant de remon-
„ trances réitérées, je proposai à ma maî-
„ tresse de me suivre à Londres ; elle ne

„ se fit point presser : dans ce même tems,
„ elle me déclara qu'elle était enceinte ;
„ cette circonstance acheva de me déter-
„ miner à la fuite. Je pris tout l'argent que
„ je trouvai, et nous partîmes. J'étais
„ étranger dans la capitale ; mais ma maî-
„ tresse était au fait : elle y connaissait
„ plusieurs créatures de son espèce, à qui
„ elle me présenta, ainsi qu'à leurs pré-
„ tendus époux. Mon argent fut bientôt
„ dissipé dans les débauches ; je demeurai
„ sans ressources : plusieurs, d'entre ceux
„ que je fréquentais, faisaient métier de
„ détrousser les passans sur les grands
„ chemins : ces messieurs vivaient dans
„ l'abondance. On me proposa de recou-
„ rir à ces honnêtes moyens ; je reçus
„ ces premières ouvertures avec horreur.
„ Cependant ma maitresse ne craignait rien
„ tant que l'indigence ; elle me reprocha
„ ma faiblesse, et l'humiliante pauvreté à

„ laquelle je l'exposais. Egaré par mon
„ indigne passion ; déterminé à tout tenter
„ pour m'en conserver le détestable objet,
„ je cédai. La première nuit, notre expé-
„ dition ne fut pas heureuse. Hélas ! Mon-
„ sieur, comme le chemin du crime est
„ ouvert et facile ! un pas entraine l'autre ;
„ on se trouve au milieu de la carrière sans
„ y avoir réfléchi ; et souvent il n'est plus
„ tems de retourner sur ses traces. Je me
„ sentis moins de répugnance à notre
„ seconde course ; elle réussit. Ma part
„ des dépouilles montait à cinq livres. A
„ mon retour, ma compagne s'applaudit
„ de m'avoir engagé dans une profession
„ aussi lucrative. La troisième nuit fut
„ celle où je vous rencontrai. Nous avions
„ pris trois guinées à un passant ; je m'en
„ étais saisi : ce fut alors que nous fûmes
„ terrassés moi et mon compagnon : le
„ troisième nous avait abandonné. J'étais

„ loin de m'attendre à tant d'indulgence
„ de votre part. Vos reproches firent sur
„ moi une vive impression : l'habitude du
„ crime ne m'avait pas encore endurci ; je
„ fus touché de votre bienfaisance , et
„ convaincu par l'évidence de vos raisons.
„ A peine vous avions-nous quitté , que
„ je résolus d'abandonner mes complices
„ et la ville. Je proposai donc à mon
„ compagnon de nous séparer , sous pré-
„ texte qu'on pourrait nous soupçonner si
„ on nous voyait rentrer ensemble ; et
„ que nous nous rejoindrions au ren-
„ dez - vous. Il prit en conséquence un
„ autre chemin , et moi je tournai du
„ côté qui conduisait à la maison de mon
„ père. Je marchai toute la nuit. A la
„ pointe du jour je profitai d'une chaise
„ de renvoi ; j'avançai à grandes journées.
„ Oh ! qu'elle joie j'éprouvai quand je me
„ vis échappé au crime et à ses suites !

„ Oh ! combien je détestai alors l'odieuse
„ furie qui avait égaré ma raison ! hélas !
„ peut-être si je n'eusse pris le parti de la
„ fuite, me serais-je encore laissé séduire
„ par ses perfides caresses et ses ruses abo-
„ minables. Je me reposai pendant la se-
„ conde nuit ; mais mon sommeil fut
„ troublé par les songes les plus affreux.
„ Je me remis en route dès le matin, et
„ je sentis la tranquillité renaître dans mon
„ cœur à mesure que je m'éloignais du
„ théâtre de mes égaremens. J'arrivai en-
„ fin à la maison paternelle ; j'y fus reçu
„ avec bonté : l'intendant était mort ; j'eus
„ son emploi, que je remplis à présent.
„ Puissent les hommes et la divinité ou-
„ blier et me pardonner mes erreurs !
„ puissè-je les oublier moi-même.

„ N'en doutez pas, reprit Brown, si
„ votre repentir est sincère ; je suis char-
„ mé d'avoir contribué à rendre la paix

„ et le bonheur à votre ame. — Je vous „ dois tout, Monsieur ; c'est vous qui „ m'avez rendu au devoir et à ma famille. „ Mais, pardon, de grace, quelles affaires „ vous amènent ici ? et dans un habil- „ lement qui sûrement n'est pas fait pour „ vous. — Je ne puis répondre à cette „ question. — Je pourrais vous servir, „ Monsieur. Permettez au moins que je „ devine : n'êtes-vous pas le libérateur de „ Miss Harcourt ? — D'où présumez-vous „ cela ? reprit Brown avec un peu d'em- „ portement. — De grace, ne vous of- „ fensez point : je juge que c'est vous, „ à la description que Miss Julie a souvent „ faite à ma sœur de votre personne ; „ j'ajouterai, si vous le permettez, que „ vos regards, ce matin, dans l'église, „ annonçaient assez que vous étiez ici pour „ elle. — Ami, cessez vos conjectures. — „ J'y consens, mais, Monsieur, ma vie

» vous est dévouée, croyez-moi. — Eh
» bien ! Johnson, vous ne devinez que
» trop juste, dit Brown en soupirant ; je
» crois que vous n'abuserez pas de ma
» confiance : j'aime Julie ; ma vie dépend
» d'elle absolument ; je mourrai cependant
» plutôt que de lui causer le moindre
» chagrin par rapport à moi. Parlez-moi
» sincèrement ; savez-vous si son cœur est
» libre ? — Je le crois ; mais j'ai entendu
» parler d'un certain Lord, qui fait des
» propositions, et qui doit lui rendre vi-
» site. Si vous voulez lui faire parvenir
» une lettre, je m'en chargerai : nous
» avons été presqu'élevés ensemble ; elle
» est d'ailleurs si affable, si bonne, qu'elle
» est l'idole de tous les habitans. — Mais,
» si le chevalier son père apprenait notre
» intelligence, ne vous priverait-il pas de
» votre emploi ? — Ne craignez rien pour
» moi ; il ne le saura pas : il me sera

» doux de courir quelques risques pour » votre service : au reste si votre délica- » tesse s'y oppose, je me contenterai de » parler à Miss Julie. — Eh bien ! je pro- » fiterai de vos offres ; retournons auprès » de la compagnie ; je ferai ma lettre. »

Cependant, tout en marchant, Johnson lui apprit que le chevalier possédait plus de quatre mille livres de rente ; que Julie, son enfant chéri, en aurait la plus grande partie ; il ajouta que les qualités de cette fille adorable étaient bien supérieures à sa fortune. Brown n'avait certainement pas besoin de ces éloges pour aimer ; il n'était plus possible que sa passion s'accrut. Avant d'entrer, il recommanda au jeune Robert de cacher à ses parens l'origine de leur connaissance ; celui-ci n'y consentit que sous condition, qu'avant le départ de son bienfaiteur, il serait libre de faire cette confidence ; et, qu'en attendant, il

le recommanderait comme son meilleur ami, avec la précaution toutefois de leur imposer silence sur ce qui le regardait.

Ils trouvèrent en rentrant Lawson et le vieillard occupés encore à s'entrenir de Miss Harcourt, et l'on fit part à Brown d'une visite qu'elle avait faite la veille à Nanny : ils lui apprirent aussi que sa tante et sa cousine étaient retournées à Londres, et que ces dames n'étaient venues à Nantwich que pour l'accompagner. Lawson avait fait au vieillard une fable d'une prétendue ferme qu'il disait vouloir acheter, sur quoi le bonhomme lui avait recommandé son fils comme un connaisseur ; mais dès que Brown et son nouvel ami avaient reparu, la conversation sur ce point avait été interrompue. Robert saisit l'instant pour dire à son père que Brown était un gentilhomme à qui il avait de grandes obligations, le prier d'avoir de lui un soin particulier, et

sur-tout de garder le secret ; le bon vieillard promit un profond silence : de son côté, Brown prévint Lawson qu'il avait trouvé un ami dans Robert Johnson : enfin tout étant prêt pour écrire, notre amoureux se mit à composer sa lettre ; mais ce n'était pas chose aisée. Laissons-le donc suer et se mordre les doigts pour expliquer ses sentimens au bel objet de sa flamme ; suivons Robert et Lawson qui, en discrètes personnes, lui abandonnèrent le champ libre ; et passons à un autre chapitre.

CHAPITRE XXX.

Lawson étant sorti avec Robert, ne songea pas même à lui demander l'époque de sa connaissance avec Brown ; au fond la chose lui était assez indifférente ; il suffisait que son ami en put tirer quelque utilité. Il aimait en effet sincèrement son amoureux compagnon ; tout ridicule qu'il le trouvait dans de certaines circonstances, il ne pouvait s'empêcher de convenir qu'il se montrait souvent au-dessus des mortels ordinaires. Il fit d'abord plusieurs questions au sujet de Julie ; Johnson, persuadé de l'intime liaison qui l'unissait à Brown, n'hésita point à y répondre ; il se rappella les discours de Miss Harcourt dans le récit qu'elle avait fait de l'aventure où elle avait connu son libérateur. On ne pouvait

rien desirer de plus favorable ; c'était un encouragement pour l'ami Lawson : ils convinrent cependant de n'en point faire part à notre amoureux, dans la crainte que, en cas de mauvais succès, Brown ne soupçonnat Johnson d'avoir bassement recherché son amitié. Ils rentrèrent ; la lettre était finie : Johnson promit d'en rapporter la réponse le lendemain au soir. Ils se séparèrent ; les deux amis du côté de Nantwich, et le messager de Brown du côté de Pine hill.

« Juste ciel s'écria Brown, arrivé au » sommet de la montagne. Juste ciel ! c'est » vous que j'atteste. Oui, je voudrais passer » ici ma vie à contempler les lieux qu'ha- » bite ma Julie ; à toutes les heures du » jour, dans toutes ses occupations, elle » serait présente à mon imagination. Sem- » blable à un génie tutélaire, je veillerais » sur elle, j'écarterais tout ce qui pourrait

» altérer son bonheur. — Sur ma parole, » dit Lawson, vous autres amans à grands » sentimens, vous êtes des êtres très-rai- » sonnables, et d'agréable compagnie ; je » ne sais si vous avez du plaisir, mais il » ne se communique pas. — On éprouve- » rait ce plaisir comme nous si l'on ne » s'accoutumait pas à l'insensibilité. — Cela » serait au moins possible pour les radieux » objets de vos tendres feux. — Pour tous » les hommes, je vous le répète, s'ils ne » s'étaient pas fait un jeu d'étouffer en » eux tout sentiment. — Je gagerais, par » exemple, que l'auteur de *l'homme à* » *sentiment*, dont je préférerais l'amitié à » celle du premier Pair d'Angleterre ; je » gagerais qu'il connut les plaisirs et les » peines qui sont les suites d'une véritable » passion ; appellez-la *sentimentale*, si vous » voulez. S'il n'eut pas été vraiment af- » fecté lui-même, aurait-il touché ses lec-

» teurs ? quant à moi, du moins, j'éprouve,
» en le lisant, que son ame, répandue
» dans son ouvrage, est à l'unisson de la
» mienne ; et que leurs émotions forment
» une espèce d'harmonie : ma sensibilité
» est donc pour moi une source de plai-
» sirs ; malheur à l'automate qui n'en
» sent pas la privation. Si mon cher Brewer
» vivait encore, sans doute il admirerait
» avec moi les préceptes de bienfaisance
» et d'humanité répandus dans cet ouvrage.
» Je suis sûr que l'auteur était amoureux
» lorsqu'il le composa, et même qu'il
» était amoureux sans espoir : tel sera peut-
» être bientôt mon sort. »

Lawson, toujours persuadé que son ami avait plu à Miss Harcourt, s'efforça d'interrompre ces tristes réflexions.

Cependant nous les laisserons, pour suivre Johnson à Pine-hill. Il est d'abord nécessaire d'informer nos lecteurs des sen-

timens secrets de Julie. A ce qui se passa entre elle et Brown pendant qu'il la reconduisait à sa voiture, on imagine aisément que ce jeune homme ne lui était pas indifférent. Les éloges que sa tante et sa cousine lui prodiguèrent ajoutèrent encore à l'opinion qu'elle en avait. En un mot, elle desirait qu'il lui tint parole et vint la voir, quoiqu'elle désesperat de la réception que lui ferait son père. Celui-ci, au récit de cette aventure, avait beaucoup vanté le courage du jeune homme ; peut-être même, qu'attaché comme il l'était à sa fille, il eut reconnu ce service dans le premier moment ; mais le tems en eut bientôt effacé l'impression. Julie était loin d'un pareil oubli ; elle était réellement pénétrée de la générosité et de la noblesse de son libérateur : Nanny était sa confidente ; elle répandait dans son sein ses sentimens et sa reconnaissance. Cependant

lorsqu'elle en avait parlé à son père, l'orgueilleux gentilhomme lui avait fait entendre que le jeune homme avait tout l'air d'être né dans une classe obscure de citoyens, et d'affecter les discours et les procédés d'un homme de naissance ; incertaine sur ce qu'elle en devait croire, les soupçons de son père n'eurent d'autre effet que de chagriner la pauvre Julie : elle avait néanmoins peine à concevoir qu'un homme sans nom se fut hasardé à lui promettre une visite dans la maison de son père. Elle était sans cesse occupée de ces réflexions et du généreux étranger qui y avait tant d'intérêt. Combien Brown en eût été flatté s'il avait pu le savoir ! Le jour de l'arrivée de nos amis à Pine-hill, la tante et la cousine étaient reparties pour Londres. Le lendemain Julie avait rendu une visite à Nanny ; celle-ci, encore toute remplie de l'aimable jeune homme qu'elle

avait vu la veille, ne put se refuser au plaisir d'en faire l'éloge : elle était loin d'imaginer que Brown, vêtu si simplement, fut le même que celui dont Julie lui avait fait une si pompeuse description : quant à son amie, qui savait combien de formes l'amour sait prendre, elle écouta avec attention la description de Nanny ; elle eût quelques pressentimens que ce pouvait être son libérateur, et son jeune cœur en tressaillit de joie. A ce premier mouvement succédèrent des réflexions moins favorables à Brown ; elle commença à craindre que les soupçons de son père ne fussent trop bien fondés : elle se reprocha en conséquence l'opinion qu'elle en avait prise ; et sur-tout trembla de s'en être trop occupée. Ainsi dans les plus cruelles incertitudes, elle ne laissait pas de desirer sa présence : nous avons déja vu quel effet elle

fit sur ses sens lorsqu'elle l'apperçut à l'église.

De retour à la maison, elle s'abandona à ses réflexions. Nous remarquerons que M. Lionel était trop occupé de l'importance de son individu, pour abaisser ses regards sur ceux qui l'environnaient ou pour tourmenter sa fille par des soupçons. Plusieurs gentils-hommes, qui venaient faire leurs complimens au nouveau Chevalier, dînaient ce jour-là au château. Julie, retirée dans sa chambre après dîner, avait donc tout le tems de rêver à la visite de son amant, car elle ne pouvait douter qu'elle ne fut l'objet de son voyage. Nous ne dissimulerons pas que, secouant pour un moment le joug de la raison, elle se livra au plaisir de le sentir si près d'elle. Telles étaient ses dispositions lorsque sa femme de chambre lui annonça la visite de M. Johnson; très-inquiette d'en savoir le sujet, elle ordonna qu'il fut in-

troduit, Johnson parut; la femme de chambre se retira, ils restèrent seuls.

« Eh bien ! qu'y a-t-il, Monsieur John-
„ son ? — Je viens, Miss, m'acquitter d'une
„ commission assez extraordinaire ; mais ne
„ vous irritez pas contre moi. — Vous êtes
„ incapable de rien faire qui puisse me dé-
„ plaire ; mais quelle est cette commission ?
— C'est une lettre, Miss, que je dois vous
„ remettre. — De la part de qui ? je vous
„ prie. — Vous le saurez en la lisant. — Je
„ ne la lirai pas, en vérité, que je ne sache
„ de qui elle vient — Eh bien ! Madame,
„ c'est M. Brown qui m'en a chargé. — Je
„ ne connais personne de ce nom, n'im-
„ porte, je la lirai, il s'agit peut-être d'af-
„ faires. »

Elle s'approcha d'une embrâsure de fenêtre, rompit le cachet d'une main tremblante, et lut :

« MADAME,

„ Je vous vis un instant, et ce instant a
„ décidé de mon sort; depuis, vous n'êtes
„ plus sortie de mon cœur, et votre image
„ me suit partout: il m'était impossible de
„ supporter, éloigné de vous, le fardeau de
„ la vie : j'ai hasardé une démarche, oserai-
„ je vous en dire le motif! ne porterai-je
„ pas la peine de ma témérité ? étranger, in-
„ connu, sans appui, je viens solliciter une
„ faveur, dont le premier des mortels se
„ reconnaîtrait indigne. Il fut un tems où
„ mon rang et l'espoir d'une grande fortune
„ m'auraient autorisé à me présenter au
„ Chevalier Lionnel, peut-être même avec
„ quelques succès, dans le cas où vous-
„ même n'auriez pas dédaigné mon cœur
„ et ma main : ce tems heureux n'est plus.
„ Les événemens ont répandu un nuage sur
„ mon sort; il est incertain : je n'ai plus

„ à vous offrir que la tendresse la plus vive
„ et la plus pure. Si je n'avais craint un
„ rival riche et puissant, (oh ! j'en mour-
„ rais), j'aurais étouffé dans mon cœur le
„ secret de mon amour, j'aurais attendu au
„ moins des révolutions qui m'eussent rendu
„ moins indigne de la plus belle et de la
„ plus respectable des femmes : c'est votre
„ compassion que j'implore ; épouvanté et
„ déchiré par la crainte de vous perdre,
„ j'attends, hélas ! que vous prononciez.
„ Vous pouvez me bannir de votre pré-
„ sence, le désespoir et l'horreur seront
„ mon partage ; mais je ne profanerai point
„ le nom de celle que j'adore, par d'in-
„ justes murmures. Permettez que je vous
„ voue à jamais les sentimens les plus ten-
„ dres et les plus respectueux.

Madame,

« Votre très-dévoué serviteur

THOMAS BROWN.

Elle

Elle finit ; et, se tournant du côté de Johnson : « Savez-vous, lui dit elle, ce que „ contient cette lettre ? — Je le soupçonne, „ Madame. — Qui vous a donc enhardi à „ me la présenter, et de la part de qui, „ encore ? d'un étranger que vous ne con- „ naissez pas vous-même ; doutez-vous que „ mon père, s'il apprenait ce procédé, ne „ vous en punît ? — Je n'en doute pas, Ma- „ dame ; mais il n'est point de dangers aux- „ quels je ne m'expose pour servir celui qui „ m'a chargé de cette commission. — Vous „ m'étonnez, envérité : répondez-lui, je vous „ prie, qu'il ne se donne plus la peine de „ m'écrire ; je ne recevrai rien de sa part. — „ Oh ! Miss Julie, voulez-vous que je lui „ déchire le cœur ! si vous saviez combien „ il est bon, noble et généreux ; vous ne „ pourriez vous refuser à quelque pitié. — „ D'où le connaissez-vous, pour avoir une

„ si haute idée de ses qualités ? — D'où je
„ le connais ? ah ! Madame, je lui dois l'hon-
„ neur et la vie. — N'importe, il ne me
„ convient pas d'entretenir une pareille cor-
„ respondance ; voilà mon dernier mot. —
„ Oh, non ! » s'écria Johnson prosterné à
ses genoux, « non, jamais. . . . . ne me
„ rendez pas, Miss, l'instrument du déses-
„ poir et peut-être de la mort de mon bien-
„ faiteur : votre réponse cruelle va perdre,
„ pour jamais, l'homme le plus aimable et
„ le plus généreux de l'Angleterre. »

Julie émue, et surprise de l'agitation de Johnson, pénétrée du violent intérêt qu'il paraissait prendre au sort de Brown, lui ordonna de se lever, et le pressa de lui apprendre l'origine d'un si fort attachement.

Tout honteux que ce récit pouvait être pour lui, Johnson, dans l'espoir d'en profiter à l'avantage de son ami, n'hésita point

à lui faire le sacrifice de sa répugnance. Après avoir insisté sur le secret, il raconta son histoire : il appuya particulièrement sur la conduite généreuse de son bienfaiteur, sur la manière dont il l'avait reconnu et sur la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble. Il est impossible de rendre ce qui se passait dans l'ame de Julie. Au mouvement d'horreur qu'elle fit en apprenant le danger auquel s'était exposé le compagnon chéri de son enfance, succéda rapidement le doux frémissement d'une joie pure, en entendant ce malheureux et coupable jeune-homme vanter la générosité et la délicatesse de son libérateur. Julie avait la plus belle ame ; à la tendre sensibilité de son sexe, elle unissait la sagacité et le bon sens du nôtre ; l'éducation avait encore ajouté à ses lumières naturelles ; elle sut donc apprécier dans son amant des sentimens aussi nobles que

justes et si conformes aux siens. « En vérité, „ Monsieur Johnson, » dit-elle, après un long silence, « je ne puis blâmer votre zèle „ pour votre jeune bienfaiteur: sa compassion „ et son honnêteté vous ont arraché à un „ état affreux. Que voulez-vous que je ré- „ ponde ? » Johnson crut entrevoir l'instant de renouveller ses efforts avec succès : il fit l'éloge de son ami avec tant d'éloquence, il peignit si bien son abattement, et le désespoir auquel l'exposerait un refus, qu'il obtint une réponse favorable : S'étant informée du jour où il reviendrait, « Eh bien, „ dit Julie, je m'y trouverai, s'il est possi- „ ble, je saurai ce qu'il veut. » Elle rougit ; et, pour cacher sa confusion, elle passa dans un autre appartement. Johnson sortit transporté de joie.

La charmante Julie, retirée dans sa chambre, relut la lettre de son amant ; et, se

rappellant ce qu'elle venait d'entendre de ses vertus et de ses principes, elle sentit l'amour prêt à emporter la balance, cependant elle se rendit aux règles de la prudence; et, quoique résolue à ne point manquer à son père, l'exemple de sa sœur la détermina à résister à des lois qu'elle respectait, mais qu'une trop facile condescendance pouvait lui rendre fatales.

Johnson, fier de ses succès, partit le lendemain, dès le matin, pour en porter la nouvelle à nos deux amis. Après avoir prévenu d'abord son père sur la scène qui devait se passer le soir, il lui recommanda de nouveau un profond silence. Brown et Lawson furent également surpris à sa vue, mais ils en furent différemment affectés. Au récit qu'il leur fit de ce qui s'était passé, on eut aisément cru que Lawson était l'amant heureux intéressé à cette nouvelle : il

embrassait Johnson, il sautait, il était comme dans les convulsions d'un tendre délire, tandis que son ami immobile demeurait muet et pensif. Cependant, reprenant ses sens, Brown remercia affectueusement Johnson, ils dînèrent tous trois de bon appétit et partirent ensuite pour se rendre au cerf blanc.

CHAPITRE XXXI.

BROWN n'était pas en état de faire société avec ses deux compagnons : occupé à préparer ce qu'il dirait à sa Julie; il éprouvait un trouble et des agitations violentes; jamais il n'avait paru dans un état si cruel. Lawson et Johnson, qui voyaient et sentaient tout différemment, marchaient gaiement; celui-ci avait fait de grands progrès dans l'estime du premier, par le service qu'il venait de rendre à l'ami Brown. Ils arrivèrent enfin au Cerf blanc, où ils trouvèrent la belle, la charmante Julie : tous deux rougirent en se voyant, mais Brown surtout était dans un embarras et dans une confusion vraiment dignes de pitié. Miss Harcourt, prenant la parole, l'assura qu'elle n'avait point oublié le service important qu'il lui avait rendu,

et qu'elle en conserverait une vive et éternelle reconnaissance. Brown, les yeux baissés, d'une voix tremblante, balbutia de manière à se faire à peine entendre, que l'instant où il avait pu se rendre utile à ce que le Ciel avait fait de plus beau, était le plus heureux de sa vie. « Je crois, reprit „ Miss Harcourt, en se tournant du côté „ de Lawson, que Monsieur contribua aussi „ à nous sauver; il a, par la même raison, „ de justes droits à ma reconnaissance. — „ Nous sommes trop payés de ce service, „ Madame, répondit Lawson.

— Oh ! s'écria le vieux Johnson, si les „ habitans savaient que ces deux Messieurs, „ qui vous ont tiré de l'eau, sont ici, ils „ feraient, morguié, un feu d'artifice en leur „ honneur et gloire. » Sur cela il sortit; son fils et Lawson le suivirent un instant après; Nanny fut appellée pour quelques affaires de ménage : ainsi l'aimable couple resta seul·

Pour tout au monde, on n'aurait pas arraché une syllabe au pauvre Brown, ses facultés étaient anéanties. Miss Harcourt le tira enfin de sa rêverie. « Un homme, à qui j'ai „ tant d'obligations, ne sera point étonné „ que je transgresse ici pour lui les lois de „ la décence : vous m'avez honorée d'une „ lettre, je suis trop franche pour affecter „ ici que j'ignore vos sentimens : mais, Mon- „ sieur. . . . . — Il est vrai, Madame, „ j'ai osé vous parler de l'amour que vous „ m'inspirâtes au moment où j'eus le bon- „ heur de sauver une vie qui m'est infi- „ niment plus chère que la mienne; mais, „ Madame, vous ne pourrez jamais, non, „ jamais connaître la sincérité du cœur que „ je vous ai offert : je suis étranger et mal- „ heureux; vos bontés seules peuvent m'é- „ lever jusqu'à vous, et je n'en suis digne „ que par la pureté de mes sentimens. » Ses yeux, en parlant, brillaient de tous les feux

de l'amour, la modestie colorait ses joues, sa voix était tremblante; ses mouvemens étaient convulsifs. — Je ne puis, Monsieur, rece-
„ voir cette déclaration qu'avec l'agrément
„ de mon père. — Daignez m'écouter, Ma-
„ dame, interrompit Brown : ma bouche ne
„ connut jamais le mensonge ; mon cœur
„ est l'asile sacré de la vérité, je n'en im-
„ poserai point à celle que j'adore ; si vous
„ devez être le prix de celui qui vous offrira
„ la plus grande fortune, hélas ! je dois re-
„ noncer au bonheur. » Ici, il lui fit connaître son état, sa famille et ses espérances, le malheur qu'il avait eu de perdre les bonnes graces de sa tante, il en cacha seulement les raisons ; il lui apprit ensuite quelle était sa situation actuelle, il l'assura que, du moment où elle lui avait déclaré qu'elle était libre, il s'était flatté que son amour l'attendrirait en sa faveur, et qu'il pourrait un jour lui consacrer sa vie ; mais que, depuis qu'il

avait appris le rang et la fortune du Chevalier Lionnel et les recherches d'un Lord, approuvées par son père, le désespoir avait succédé aux illusions qui jusques là l'avaient déçu. « Maintenant, adorable Miss, ajouta-„ t-il, je vous ai ouvert mon cœur, je sens, „ hélas ! combien je suis loin de mériter le „ bonheur auquel j'avais l'audace de pré-„ tendre ; mais j'ai voulu goûter au moins „ la douce satisfaction de vous peindre mes „ sentimens, avant de succomber à ma dou-„ leur et au désespoir. » Il s'arrêta : Julie levant les yeux, vit une larme timide prête à s'échapper de ceux de son amant. Vivement émue de l'altération qui paraissait dans tous ses traits, « je ne puis douter, lui dit-„ elle, de vos sentimens, mais mon père „ est si entêté de l'éclat auquel je puis pré-„ tendre dans le monde, que ses idées de „ grandeur, fatales à mon repos, peut-être, „ lui feront sûrement rejetter vos proposi-

„ tions. — Je le sais, et voilà ce qui ajoute
„ à mon malheur. Je le vois, Miss Har-
„ court, je le vois, jamais je n'aurai l'aveu
„ du Chevalier Lionel, mais jamais je ne
„ tenterai de séduire ou de lui enlever sa
„ fille; je puis supporter le malheur, mais
„ je mourrais sous le poids des remords,
„ si j'étais criminel : j'aurai du moins une
„ consolation, ce sera de vous garder toute
„ ma vie un cœur digne de vous. — Des sen-
„ timens aussi nobles, sont bien du caractère
„ de Monsieur Brown.

„ De mon caractère, Madame, hélas ! il
„ vous est inconnu.—Non, en vérité, Mon-
„ sieur, Johnson, le zélé Johnson m'a peint
„ votre générosité et vos grandes qualités;
„ je ne suis point assez injuste pour vous
„ refuser les éloges que vous méritez à tant
„ de titres. Hélas! plut au Ciel, que je pusse
„ moi-même quelque chose pour le bonheur
, d'un cœur aussi estimable ! — Oh, Miss !

„ le bonheur, le vrai bonheur dépend de „ vous; les flatteuses espérances, dont je me „ suis bercé si long-tems, ajoutent encore „ à mon désespoir; ayez pitié d'un amour „ vrai et sincère ! non, la mort seule bri- „ sera les liens qui m'enchaînent à vous; „ me sera-t-il au moins permis d'offrir ma „ main, si le tems amène quelques révo- „ lutions qui nous rapprochent? mais non, „ je ne dois point, hélas ! troubler le repos „ et le bonheur d'un être si parfait; non, „ je ne mettrai point d'obstacle à la fortune „ et au rang qu'on vous destine. C'en est „ fait, adorable Julie, j'abandonne de folles „ prétentions conçues sous de si funestes „ augures. Eloigné de vous, je vais consa- „ crer ma vie à former des vœux pour votre „ constante félicité. »

A peine pouvait-on l'entendre prononcer ces dernières paroles; il demeura la

tête penchée sur son sein dans un accablement muet et terrible.

« Je ne crois pas, M. Brown, reprit Julie „ émue, je ne crois pas qu'une grande for- „ tune soit toujours la voie du bonheur: „ nous avons dans notre famille un triste „ exemple du contraire. Je vous assure „ qu'on ne me contraindra jamais à donner „ ma main à qui n'aura pas su mériter mon „ cœur. — Me permettrez-vous donc, ô „ femme adorable ! de concevoir quelques „ espérances ? Mais, hélas ! fantômes de „ bonheur, enfans d'une imagination trou- „ blée, disparaissez; vaines illusions, songes „ trompeurs, vous m'avez long-tems déçu, „ il est tems que je renonce à vos flatteuses, „ mais chimériques faveurs. Un sort si beau, „ des plaisirs si purs, ne sont pas faits pour „ moi : mes transports ont égaré ma raison, „ le voile tombe, il ne me reste que le dé- „ sespoir. »

Julie commençait à craindre les suites de son égarement; sa voix était élevée, sa respiration courte et forcée, ses yeux fixés peignaient le désespoir : elle en fut alarmée. « Ne souffrez pas, dit-elle, que votre raison „ cède et succombe, il n'est rien, de ce qui „ dépendra de moi, que je ne fasse pour.... — Ne m'ôtez donc pas l'espoir, interrompit „ Brown, avec force, dites-moi que, si le „ sort me rend la fortune et l'amitié de ma „ tante, vous me permettrez de venir de- „ mander à vos pieds le prix d'un amour „ que rien ne pourra jamais altérer. Parlez, „ trop aimable Julie, parlez, décidez de „ mon sort.

—Puissè-je vous en faire un propice et „ heureux! Monsieur Brown; mais quelle „ opinion vous formerez-vous de moi, „ après une démarche hasardée avec tant de „ légèreté. Oh! en vérité, je n'y pense qu'en „ rougissant.

„ Quelle opinion ! Miss Harcourt : vous
„ êtes à mes yeux comme ces intelligences
„ célestes qui veillent sur l'humanité faible
„ et malheureuse et la consolent, je vois en
„ vous un être pur, beau et sublime, que
„ le Créateur semble avoir pris plaisir à for-
„ mer pour nos adorations. Mon amour est
„ vrai : je suis inviolablement attaché aux
„ lois de l'honneur. Un amant respectueux,
„ honnête, un véritable amant enfin, ne
„ doit point être soumis aux lois de pré-
„ tendue décence, que les vices des hommes
„ seuls ont rendues nécessaires. Ma passion
„ et mes maux sont extrêmes ; vous me de-
„ viez un grand sacrifice, si c'en est un d'im-
„ moler des préjugés nés de notre corrup-
„ tion : dites-moi que vous ne me haïssez
„ pas, laissez-moi l'espoir, je suis heureux.

— Je vous dois trop, pour pouvoir vous
„ haïr, je ne craindrai pas même de vous
„ avouer, qu'avec le consentement de mon

„ père, il n'est point au monde d'homme „ avec qui j'aimasse mieux passer ma vie. »

Brown, transporté, tombant à ses genoux, pressait tendrement une de ses mains qu'elle lui abandonnait, sa joie était tumultueuse, son émotion inexprimable, ses discours sans suite, sa reconnaissance s'exprimait par des sons inarticulés; mais combien ce désordre était éloquent! combien il avait de prix aux yeux de Miss Harcourt! Enfin il parvint à se composer. Julie, voyant approcher le moment de se séparer, lui dit que le lendemain elle devait être chez sa sœur Madame Mannington, qu'ils pourraient s'y voir avec moins de contrainte et plus de décence que dans une auberge; qu'il s'y rendît sans crainte, parce que sa sœur et elle, étroitement unies, avaient toujours eu l'une pour l'autre une confiance sans réserve, et que d'ailleurs, Monsieur Mannington était trop occupé de ses plaisirs pour les gêner. Brown

promit de s'y trouver à l'heure marquée, et, portant sa bouche tremblante sur une main qu'on n'avait pas la force de lui disputer, il s'arracha avec peine de sa présence.

Lawson, quoique persuadé du succès, attendait avec impatience le résultat de l'entrevue pour acquérir une certitude sur le bonheur de son ami; sa curiosité cependant ne fut pas d'abord satisfaite : Brown était tout occupé du soin de témoigner au jeune Robert sa reconnaissance pour le service qu'il venait de lui rendre. « Je vous proteste, Mon-„ sieur, lui dit Johnson, que la vie que je „ vous dois vous est entièrement dévouée. — N'y pensez plus, répliqua Brown; » et, rejoignant Lawson, ils prirent ensemble la route de Nantwich.

Il ne put refuser à son ami le récit de ce qui s'était passé; celui-ci s'y était attendu, et lorsque Brown lui peignit, dans les transports de sa joie, en termes pompeux et

magnifiques, la bonté et l'ingénuité de la belle Julie : «Ne vous l'avais-je pas prédit, dit „ Lawson, apprenez une autre fois à croire „ et à respecter mes oracles. Cependant le bonheur de son ami le mettait au comble de ses vœux.

Le sur-lendemain ils se firent indiquer le chemin qui conduisait au château de Mannington et s'y rendirent. Le seigneur et maître de madame Mannington célébrait une orgie en l'honneur de Bacchus, avec quelques chasseurs de ses amis. Les deux intimes ayant demandé Miss Harcourt, ils furent introduits auprès des dames. On présume aisément que la sœur était prévenue sur tout. Celle-ci, convaincue par son expérience que l'éclat d'une grande fortune n'adoucit point la triste situation à laquelle on s'expose par des nœuds mal assortis, encouragea Julie à persister irrévocablement dans son dessein, quelque médiocre que fut l'état de l'homme

qu'elle estimait. « Mais, ajouta-t-elle, faites-
„ moi connaître celui pour qui votre cœur
„ est si favorablement prévenue, le malheur,
„ chère sœur, nous rend pénétrantes ; je
„ vous dirai franchement quelle sera ma fa-
„ çon de penser à son égard. »

A peine Brown et Lawson parurent dans l'appartement, madame Mannington distingua d'abord celui des deux qui avait fixé le le choix de Julie : dès ce premier moment, elle en conçut une opinion favorable. Après avoir pris le thé, ils passèrent au jardin ; Lawson entretint Miss Harcourt, la sœur s'empara de Brown. Il est des gens, dont la physionomie ouverte prévient au premier abord ; mais ils entraînent bientôt tous les suffrages par la douceur de leur langage, suite naturelle de la candeur et de la droiture de leur conscience : tel parut Brown aux yeux de madame Mannington, dont il devint

bientôt l'ami : elle lui procura elle-même l'occasion d'assurer sa chère Julie d'une éternelle fidélité. L'approbation d'une femme aussi estimable ajoutait au bonheur et aux espérances de notre amant.

Madame Mannington fit entendre à notre amoureux qu'elle serait charmée qu'il vint seul le lendemain matin, elle lui indiqua l'heure à laquelle son digne époux serait occupé de ses chiens. Il s'y rendit, et trouva les deux sœurs qui l'attendaient. Madame Mannington, persuadée du mérite et des qualités de Brown, prit sans crainte et sans scrupule son parti auprès de Miss Julie : elle lui représenta qu'elle ne devait point hésiter, si elle comptait sur la sincérité de son amant, à lui déclarer à son tour ses sentimens ; qu'il y aurait de l'imprudence à lui cacher son triomphe, et que la première et la plus sûre des lois, celle de son bonheur, lui défendait

de songer à d'autres engagemens que ceux avoués et consacrés par un amour mutuel et légitime. « En vous communiquant, „ ajouta-t-elle, sans réserve et sans affecta- „ tion vos tendres sentimens, vous en pas- „ serez plus heureusement le tems des „ épreuves ; » et, quittant la chambre, elle dit en souriant : « Je me porte caution pour „ Monsieur Brown. » Celui-ci, encouragé par une déclaration aussi peu équivoque, osa presser Julie de s'expliquer : l'aimable Miss eut la générosité de lui faire l'aveu entier de son estime et de son affection. Ainsi ils passèrent, sans s'en appercevoir, deux heures dans les tendres épanchemens de leur cœur. Brown était content, empressé, reconnaissant et tendre, mais respectueux et délicat. Sa maîtresse ne déguisait ni le plaisir ni l'amour qu'elle éprouvait, mais elle ne sortait point des bornes que lui prescrivaient

la décence et la modestie : il eut la témérité cependant, et il en obtint aisément le pardon, d'approcher ses lèvres brûlantes de celles de son amante et d'y imprimer un baiser.

Madame Mannington rentra enfin, persuadée qu'elle leur avait donné tout le tems de s'expliquer. « Vous ne vous êtes point „ querellés, ce me semble, leur dit-elle, „ et vous me paraissez en assez bonne in- „ telligence. » Ils la remercièrent l'un et l'autre de l'intérêt qu'elle prenait à leur bonheur, et se jurèrent encore devant elle une constance à l'épreuve de tous les événemens ; la complaisante sœur les assura que par la conformité de leur caractère et de leurs dispositions, ils étaient certainement formés l'un pour l'autre, et qu'elle leur présageait une constante félicité ; elle dit ensuite à Brown que, ce jour-là étant invitées sa sœur et elle à passer la journée

dehors, elles ne pouvaient avoir le plaisir de lui faire compagnie plus long-tems; mais qu'elles l'attendraient lui et son ami pour prendre le thé le lendemain; il promit de s'y trouver, prit congé et retourna auprès de Lawson.

CHAPITRE XXXII.

Brown se rendit l'après-dîner chez madame Mannington, persuadé qu'il y retrouverait sa chère Julie : son espoir ne fut point déçu ; la bonne sœur les laissa promener ensemble, et fit compagnie à Lawson, dont la vivacité lui plaisait infiniment. Julie s'appuya tendrement sur le bras de son amant ; celui-ci lui tenait les discours les plus passionnés, dans lesquels brillaient également et son amour et ses lumières. Méprisant ces fades adulations qu'on prodigue si aisément aux femmes, il louait avec tant de noblesse et si naturellement, que ses éloges paraissaient plutôt un épanchement de son cœur, que les expressions affectées d'un homme qui cherche à séduire. Charmés l'un de l'autre, ils regardaient leur bonheur parfait

comme prochain ; Brown même parlait déjà de retourner à Londres et de tenter tous les moyens possibles de réconciliation avec sa tante. Dans ces douces effusions, ils oubliaient le monde entier, quand madame Mannington vint les avertir qu'on allait servir le thé : ils retournèrent à la maison, où la conversation devint générale. Monsieur Mannington était en partie de chasse pour quelques jours, et nos amans se promettaient bien de les employer heureusement. Lawson défiait la mauvaise fortune ; les sentimens de Julie étaient selon lui le point important, et ces sentimens n'étaient plus douteux. Cette douce sécurité les rendait tous joyeux, les saillies de Lawson augmentaient encore la bonne humeur générale. On en était à la seconde tasse de thé, quand un domestique annonça l'arrivée d'un seigneur dans une chaise à quatre chevaux, et qu'il disait avoir une lettre du Chevalier

Lionel à remettre à Miss Harcourt. Il ajouta que la voiture était chargée de magnifiques armoiries. Brown pâlit et prévit que ce ne pouvait être qu'un rival; Julie, quoique dans les mêmes appréhensions, le rassura par un regard : mais quel fut l'étonnement du pauvre amant, quand il vit madame Mannington, qui était allée recevoir l'illustre visite, rentrer, suivie de ce même Lord Cotswold, dont nous avons déja vanté la politesse, les mœurs, la douceur et l'équité. Il approcha Julie d'un air aisé et respectueux et se disant très-honoré de porter les ordres de son père, il lui remit la lettre. Miss tremblante demanda permission de la lire : elle contenait un ordre de retourner à Pine-Hill avec Milord, qui, brulant du desir de la voir, aurait bien voulu se charger de la commission et prendre la peine de la ramener lui-même en sûreté. Brown, les yeux attachés sur elle, tandis qu'elle

lisait, la vit changer de couleur, et d'abord il imagina les plus cruels événemens : pour le Lord, occupé à contempler, pour la première fois, les charmes de Julie, il ne faisait aucune attention au reste de la compagnie. Quand Miss Harcourt eut achevé, elle remercia milord de la peine qu'il avait prise, et lui dit qu'elle était prête à l'accompagner ! ensuite elle expliqua à sa sœur de quoi il s'agissait. Brown, en perdant l'espoir, sentait sa raison s'égarer ; il commençait à consulter s'il demanderait, à l'impudent Milord, raison du traitement qu'il en avait reçu ; dans ce même moment, le Lord le reconnut : surpris de le voir dans cette maison, sous ce déguisement, cherchant à en deviner la cause, il épia ses regards, et crut y appercevoir des marques d'intelligence avec Julie. Toute désagréable que fut cette découverte, il n'en soutint pas moins la conversation avec les dames d'un ton aisé

et familier. Brown gardait un profond silence : et Lawson, frappé du changement qu'il remarquait en son ami ; avait perdu toute sa gaieté. Après le thé, Julie dit à Milord qu'elle était prête à l'accompagner : celui ci ayant répondu qu'il était à ses ordres, elle monta dans sa chambre pour se préparer, et pendant ce tems, on ordonna de préparer la voiture. Madame Mannington fit ses excuses à Milord de ce que l'absence de son mari la mettait dans l'impuissance de le recevoir comme il le méritait ; il l'interrompit par quelques complimens d'usage qui se terminèrent par le retour de miss Harcourt en habit de voyage. Milord salua très-froidement les deux amis ; mais Julie saisit encore l'instant de jetter à la dérobée un coup d'œil sur son amant ; ensuite, donnant la main au Lord, ils sortirent accompagnés de madame Mannington. Brown les suivait des yeux, et

l'instant après, entendant la voiture s'ébranler et partir, il demeura dans un état impossible à décrire.

« Connaissez-vous Milord Cotswold ? dit „ Lawson. — Je ne le connais que trop, et „ si je n'eusse été retenu par la présence de „ Julie, que je ne voudrais pas, pour le „ monde entier, exposer au moindre désa- „ grément, il ne m'eut à son tour que trop „ connu. — Bon Dieu ! jamais vous ne m'en „ avez dit un seul mot. — Cela se peut : nous „ allons sortir, je vous expliquerai..... » Madame Mannington rentra; Brown se promenait à grands pas d'un air consterné et abattu. « Ah, Madame ! s'écria-t-il, l'aima- „ ble, l'excellente Julie m'est enlevée pour jamais. — Ce n'est pas lui rendre justice, „ Monsieur, que de la croire capable de „ vous oublier si promptement. — Hélas! „ le rang de mon rival, les ordres d'un

„ père ! n'ai-je pas tout à craindre ? » Madame Mannington s'efforça de le rassurer : elle lui rappella avec beaucoup de bonté combien il devait compter sur la tendre estime de Julie. « Mais, dit-elle, ne connais- „ sez-vous pas Milord ? il m'a paru vous „ regarder avec beaucoup d'attention » Brown avoua qu'il l'avait légèrement connu avant la mort de sa femme. Madame Mannington le pressa envain, il n'en dit pas davantage. Après l'avoir tendrement remercié, après l'avoir assurée d'un souvenir éternel, il sortit ; et, le cœur déchiré, il prit avec son ami le chemin de l'auberge.

Brown marcha long-tems dant un morne silence ; mais Lawson, autant pour l'arracher à cet état d'abattement que par curiosité, le somma de sa parole. Brown lui apprit toutes les particularités de cette affaire que, par délicatesse, il lui avait tû dans son pre-

mier récit. « J'hésitais, continua-t-il, à lui „ demander raison de l'insulte qu'il m'a „ faite ; mais, considérant qu'il serait ridi- „ cule d'engager une querelle sous les yeux „ d'une femme respectable et chérie, je me „ suis déterminé à attendre l'occasion, qui „ sûrement ne tardera pas à s'offrir. — Par- „ bleu, répliqua Lawson, je me serais „ expliqué sur le champ ; c'eut été pour „ moi une sorte de plaisir de faire connaître à „ miss Harcourt le caractère et les mœurs „ de son nouvel adorateur.—Cette conduite „ me paraît indigne d'un galant homme. „ C'est une bassesse que d'élever sa répu- „ tation sur les débris de celle d'un autre. „ D'ailleurs on aurait pu me soupçonner, „ avec justice, de sacrifier la vérité à mon „ intérêt. Comme, surtout, il ne m'a point „ adressé la parole, je me suis aisément „ déterminé a remettre ma vengeance à un „ autre tems : croyez, Lawson, que je suis

„ incapable d'oublier une insulte. — Eh „ bien ! pensez-en ce qu'il vous plaira ; pour „ moi, j'aurais dévoilé son caractère aux „ yeux de tout le monde, ou du moins je „ l'aurais fait connaître à madame Man- „ nington qui paraît vous vouloir du bien. — C'eut été peut-être un moyen de réussir, „ Lawson ; mais nous pensons différemment et j'avoue que mes idées sont singulières. »

Ainsi agités de tristes réflexions, ils arrivèrent à Nantwich.

Cependant Lord Cotswold, l'aimable Julie à ses côtés, courait à toute bride du côté de Pine-hill. Miss Harcourt, quoique de mauvaise humeur, répondait néanmoins avec politesse à toutes ses questions : elle se contenta de garder le silence quand il la mettait sur le chapitre de son amour et de ses prétentions ; en conséquence, attribuant généreusement cette réserve à la décence et

à la modestie, Milord changea de conversation. Quoique d'une figure agréable, ce dernier sentait la supériorité de Brown; et, réellement épris des charmes de Julie, il craignait un rival aussi redoutable; il demanda donc à Miss Harcourt depuis quel tems elle le connaissait. « Cela est tout nou-
» veau, répondit-elle. — L'avez-vous vu à
» Londres, madame?—Non, c'est une con-
» naissance de ma sœur. — C'est un aimable
» jeune homme, ajouta le rusé Lord, avec
» un soupir, c'est dommage qu'il ait été si
» léger et si inconséquent. — Vous le con-
» naissez donc? s'écria malgré elle Julie,
» allarmée. — J'ai eu occasion de le voir et
» de lui parler à Londres, au sujet d'un
» vieux fripon qui m'enlevait une somme
» considérable et pour qui ce jeune homme
» était venu m'implorer. Je suppose que
» l'objet de tant d'empressement était moins
» le vieillard que sa fille; et j'ai lieu d'être

» persuadé, au portrait que m'a fait mon
» procureur, que c'est M. Brown qui, de
» ses deniers, a retiré de prison ce misé-
» rable, je crois même que cette folle dé-
» pense a fort altéré sa fortune et l'a réduit
» au triste état où je viens de le voir. Je le
» plains; il est fâcheux d'être la victime d'une
» femme indigne et artificieuse; elle était sé-
» duisante, je l'avoue, et moi même, je n'ai
» que difficilement échappé à ses filets. »
A ce récit, Julie demeura interdite, et secrè-
tement pénétrée d'en avoir cru trop facile-
ment un inconnu, elle rougissait de son
imprudence. Ce qu'elle venait d'entendre
d'ailleurs avait quelque conformité avec
l'histoire de Brown. Julie crut y découvrir
la raison de la désunion entre la tante et
le neveu. Etait-il croyable, en effet, qu'un
Lord fut assez lâche pour trahir la vérité,
et le silence, que Brown affectait sur les

motifs de la mauvaise humeur de sa tante, ne formait-il pas contre lui une espèce de conviction. Néanmoins, elle l'aimait encore, et brûlait d'entendre sa justification. Pour acquérir une nouvelle et funeste certitude, elle demanda l'époque de ces événemens; la réponse ne se trouva malheureusement que trop relative à ce qu'elle avait appris de Brown lui-même. Milord ajouta quelques circonstances que lui suggérait son imagination fertile, et que la trop crédule Julie recevait avidement comme autant de cruelles vérités. Lord Cotswold satisfaisait à la fois deux passions, la vengeance et l'amour; il se croyait donc suffisamment justifié. Il voyait dans Brown un rival, et un rival qui l'avait insulté. Julie, par sa fortune et ses charmes était un parti considérable; l'aveu du père lui donnait de justes espérances. Il avait remarqué l'embarras de sa maîtresse pendant son récit, embarras qu'augmentaient

encore ses efforts pour le cacher : cependant il feignit de ne l'avoir point apperçu, et continua, de l'air le plus dégagé, à l'entretenir de son respect et de son admiration.

CHAPITRE XXXIII.

Le Chevalier Lionel les reçut à leur arrivée avec de grandes démonstrations de joie ; il présenta Lord Cotswold à sa fille comme son futur époux. « Milord, ajouta-t il, quand » les parties sont d'accord, de longs délais » sont inutiles. »

Julie, après avoir passé une soirée fort désagréable dans la compagnie du Lord et de son père, retirée enfin dans sa chambre, s'abandonna à ses réflexions. Il y avait, dans le récit du Lord, qu'elle croyait désintéressé, tant de vraisemblance, que cette découverte lui parut le plus heureux événement de sa vie. Comment cependant concilier tant de fourberie et de déréglement avec un extérieur aussi simple et aussi honnête ? elle n'y concevait rien. Ainsi, le cœur brisé de dou-

leur, envisageant toute l'étendue de son malheur, si Brown était réellement tel qu'on l'avait dépeint, elle ne put de toute la nuit fermer la paupière.

Le pauvre Brown n'était pas plus tranquille : le lendemain il écrivit une longue épitre, où il peignait, avec beaucoup de chaleur à sa maîtresse, son malheur, ses craintes, et les sentimens inviolables, tendres et éternels, qu'il lui consacrait pour la vie. Sur le soir, il se rendit au cerf blanc, il y trouva le jeune Johnson qui se chargea de sa lettre; une heure après environ il lui rapporta la réponse suivante :

« Quel cas dois-je faire de vos protes-
» tations, Monsieur ? vous m'en avez déjà
» imposé. J'avais la faiblesse de croire à
» votre honneur et à votre probité : vous
» avez trahi l'un et l'autre; sur quoi donc
» établirai-je désormais ma confiance ? John-
» son vous conduira demain ici. Je serai

» charmée d'entendre ce que vous avez à » alléguer pour votre défense, et par quel » motif vous avez trompé la trop crédule

JULIE. »

Brown, à la lecture de cet étrange billet, devint furieux; mais, contenant pour un moment son emportement, « Que vous a dit » miss Harcourt? Johnson. — Qu'elle dési- » rait vous voir, Monsieur; je dois vous » conduire dans le parc par une porte se- » crète; vous pourrez vous y entretenir en » toute sûreté : elle m'a commandé le si- » lence et l'exactitude. » Brown promit de s'y trouver, et, étant retourné à son auberge, il communiqua à son ami le fatal billet et s'abandonna à toute l'amertume de son sort. Lawson, aussi désespéré que lui, conjectura que Lord Cotswold avait parlé. « Il ne l'aura pas osé, j'ai des titres si con- » vaincans contre lui, il m'est si possible de

» dévoiler sa scélératesse, que certainement » il se gardera bien de m'offenser. S'il avait » l'audace de m'attaquer sur un point aussi » délicat, rien ne m'arrêterait, je ne garde- » rais plus aucun ménagement. »

Brown, dans l'attente du moment, brûlait d'impatience; Julie, aussi accablée, tremblait d'être découverte : enfin notre héros, le cœur palpitant, se laissa conduire par Johnson, et Lawson resta au village. Quand ils furent entrés dans le parc, le jeune Robert plaça Brown dans l'endroit désigné, et s'en fut avertir Miss Harcourt, il la rencontra, la conduisit auprès de son amant, et s'éloigna pour leur laisser la liberté de s'entretenir.

Se plaignant d'abord du cruel billet qu'il avait reçu, Brown jura à Miss Harcourt, qu'il ne lui avait caché aucune circonstance de sa vie, et la conjura de lui apprendre en quoi elle pensait avoir été trompée. Julie lui

rendit, sans hésiter, le discours de lord Cots-
« wold. Bon Dieu ! s'écria Brown, et la terre
» porte encore un monstre aussi abominable!
» Mon aimable, mon adorable Julie, j'ai
» connu à la vérité cet homme détestable,
» j'ai même eu avec lui un entretien ; mais,
» croyez-moi, c'est un lâche, un vil calom-
» niateur : je le lui soutiendrai, et je ferai
» rentrer, dans son ame souillée de crimes,
» ce mensonge odieux. — Modérez-vous,
» Monsieur Brown, considérez que vos fu-
» reurs vont me déceler. Mais, ne pouvez-
» vous m'éclaircir ce mystère ? — Pardon,
» miss Harcourt, je ne le puis ; c'est de sa
» bouche infâme que je veux arracher l'aveu
» de son imposture. — Je suis mortifiée,
» Monsieur, que vous ne me jugiez pas digne
» de votre confiance.— Oh ! de grace, ne me
» condamnez pas avec tant de légèreté ; tu
» m'es plus chère que le sang qui s'agite
» dans ce cœur malheureux et désespéré. Je

» Je te jure, par tout ce qu'il y de plus
» sacré, qu'il n'est rien au monde de ce qui
» me concerne que je veuille te cacher ; mais
» ici, ce n'est point mon secret, c'est celui
» d'une jeune personne respectable, son
» honneur en dépend, et je n'ai point la
» liberté de disposer de ses confidences ;
» mais croyez, oui, croyez que Lord Cots-
» wold vous a trompée. — De votre aveu
» même, une partie de son récit est véri-
» ble, pourquoi m'en refusez-vous l'en-
» tière explication ? — Je ne le ferai pas, ma
» chère Julie, que je n'aie des preuves et
» que je puisse appuyer ma justification de
» l'aveu même de Lord Cotswold ; alors
» vous saurez tout, mais jusques-là mille
» raisons me défendent de parler. — En
» vérité, Monsieur Brown, ce mystère est
» affreux, vous me rendez bien malheu-
» reuse par vos refus : n'importe, plus gé-
» néreuse que vous, je vous croirai, sans

» preuve. — Oh ! Julie, dans quel état vous » me plongez ! » Sa délicatesse et ses égards pour Sophie Belton et son père enchaînaient sa langue ; mais le desir de se justifier et d'épargner à la tendre Julie de cruels soupçons, allait lui arracher son secret, quand miss Harcourt, l'œil alerte, vit de la lumière à quelque distance, et s'entendit appeller. « Fuyez, dit-elle, fuyez, pour l'amour de » Dieu, je suis perdue, si l'on vous voit ; » allez tout droit devant vous. » Elle n'eut pas le tems d'en dire davantage ; et, prenant du côté où elle avait vu la lumière, Brown lui tourna le dos et se mit à courir à toutes jambes.

Comme il ne connaissait point la situation du parc, et qu'il s'était éloigné avec Julie de la porte par laquelle il était entré, il lui fut impossible de la retrouver. Retourner sur ses pas, ou appeller Johnson, c'était s'exposer à être vu ; il se hâta donc

de gagner le mur qu'il était sûr de franchir. Il avait à peine fait quelques pas qu'il crut entendre marcher derrière lui; il s'arrêta, et vit en effet deux hommes, dont l'un disait : *le voilà, c'est lui;* Brown imagina d'abord que Lord Cotswold, ayant découvert qu'il était dans le parc, envoyait ces deux misérables pour l'assassiner, car il le jugeait capable de tout. Cependant il doubla le pas, et les laissa loin derrière lui. Ceux-ci, désespérant de le suivre, firent retentir d'un coup de sifflet les forêts et les montagnes. Notre amant était sans armes, s'arrêter, c'était tenter un combat inégal; surtout si le parc était rempli d'autres émissaires, comme cela était probable. Se sentant pressé, et le bruit augmentant à chaque instant, il fit tant de diligence qu'il arriva sous les murs du parc, et se crut enfin échappé à la fureur de ceux qui le poursuivaient; une petite éminence l'aida à grimper : mais quel

frémissement n'éprouva-t-il pas quand, en sautant, il se trouva entre les bras de quatre hommes qui le saisirent. « Ah ! ah ! maître » fripon, nous vous tenons enfin : vous ai- » mez donc le gibier ? Eh bien ! bien, on » vous donnera des cerfs, mais on se charge » de vous en préparer la sauce. » Brown comprit d'abord qu'on se trompait ; mais il prévit les suites de cette méprise pour la malheureuse Julie. Cette réflexion le frappa tellement, qu'il s'écria, dans un transport, dont il ne fut pas le maître, infortuné que je suis ! que deviendrai je ?—Bon ! » dit l'un d'eux, rassurez-vous, vous ne se- » rez que pendu. — Et où allez-vous me » conduire ? — Nous vous mettrons en sû- » reté pour cette nuit, et demain vous répon- » drez au juge de paix. » Ils prirent donc la route qui conduisait à la maison de Johnson.

CHAPITRE XXXIV.

Le lecteur attend sans doute l'explication de cet étrange évènement ; la voici. On avait volé, depuis peu, plusieurs cerfs dans le parc du chevalier ; celui-ci furieux avait offert une recompense à ceux qui attraperaient les coupables. Depuis, nouveaux cerfs tués et volés ; la récompense fut doublée, et il arma ses propres domestiques. Malheureusement le pauvre Brown, se voyant poursuivi, avait dirigé sa course du côté où l'on avait remarqué la trace des voleurs. On y veillait en dehors, et au premier signal, les gardes l'avaient vu monter sur le mur, et l'avaient saisi.

Tandis qu'on le conduisait en triomphe à la maison du vieux Johnson, il était

tristement occupé de ses cruelles réflexions. La joie de ses gardes, leurs débats sur le partage de la récompense, les insultes de la populace, l'appareil des formalités humiliantes auxquelles il serait exposé pour sa justification, tout cela disparaissait devant les inquiétudes dont il était bourrelé en pensant à Julie. La procédure allait amener de cruelles découvertes : il était accablé en voyant sa maitresse prête à devenir la proie des fureurs de son père et des malignes conjectures de l'envie.

Arrivé à peu de distance du village, un des gardes prit les devants, et se rendit à la maison de Johnson. « Eh bien ! Maitre, » nous en avons pris un, enfin. — Le » tenez-vous ? dit le vieux bonhomme ; » c'est une bonne nouvelle. — Oh ! par- » bleu, oui, nous le tenons ; nous l'avons » pris sur le fait ; on l'amène ici.

Quelle

Quelle fut la surprise du vieillard à la vue de Brown escorté et garoté comme un criminel ! « Oh Dieu ! s'écria Johnson, » vous vous êtes trompés ; ce gentilhomme » n'est point un voleur. — Gentilhomme » ou non, que nous importe ? nous l'a- » vons pris au saut, et précisément à » l'endroit par où l'on a volé les cerfs. »

En ce moment, Lawson, allarmé par le bruit, accourut et vit, en frémissant, la situation de son ami. Quand on lui eut appris de quoi il s'agissait, il forma d'abord le projet de le délivrer à force ouverte : il lui communiqua son idée en français. Brown s'y opposa dans la crainte des suites de cette violence. Les gardes, craignant les conséquences d'une conversation qu'ils n'entendaient pas, proposèrent de s'assurer de Lawson, qui certainement était un des voleurs ; cela fut d'abord exécuté ; ils étaient maîtres des

portes et de la maison ; il n'y avait pas moyen de résister. Lawson demanda la raison d'un procédé aussi injuste. — « Vous » nous êtes suspect, Monsieur, demain » vous direz qui vous êtes. » En vain le vieux Johnson protesta contre la violence qu'on faisait à deux gentilshommes ; l'espoir du gain les rendit sourds à toute espèce de remontrance. Le jeune Robert arriva : cette scène le confondit. Les gardes, voyant que les prisonniers lui étaient connus, lui permirent d'entrer avec eux dans une chambre, sur la parole qu'il leur donna de les représenter. Johnson se chargeait de la faute de cet évènement, pour ne s'être pas mis à portée de retrouver Brown et de le reconduire : celui-ci le rassura. Mais que résoudre ? « Demain » ces gens, dit Robert, vous conduiront » chez le juge M. Woodward : mon maître » et milord s'y trouveront ; tout se dé-

» couvrira ; nous sommes perdus. — Non ,
» je périrai plutôt que de déclarer par
» quelle voie je suis entré dans le parc.
» L'honneur de ma Julie m'est plus cher
» que la vie. — Il est certain , répliqua
» Johnson , qu'on peut prouver votre in-
» nocence ; mais cette preuve ne peut
» qu'avoir des suites très-fâcheuses. — Ma
» résolution est prise , dit Brown. »

La pauvre Nanny , qui se trouvait par hasard alors chez un voisin , rentra au récit de cet évènement chez son père , où apprenant que Brown et son ami étaient les coupables , et persuadée par le bruit public qu'ils seraient pendus ; car c'est ainsi que de bouche en bouche on avait décidé la chose , elle vola toute éplorée à la chambre des prisonniers. Brown lui demanda la cause de ses larmes ; l'ingénue Nanny confessa naïvement ce qu'elle avait entendu : notre héros la rassura , et ,

frappé de cette marque d'affection, lui promit de ne l'oublier jamais. Après s'être un peu remis de leur trouble, ils ordonnèrent un petit souper où Lawson s'efforça en vain d'égayer son ami.

La scène passa de la maison du vieux Johnson à celle de Pine-hill ; les gardes ne voulaient annoncer leur capture au chevalier que le lendemain matin ; mais le bruit en était déja venu au château, et comme on était à table le sommelier informa son maitre que deux des voleurs étaient arrêtés, et qu'ils devaient être conduits le lendemain chez M. Woodward. « Eh bien ! je m'y trouverai, dit M. » Lionel, nous les entendrons. » Julie ne pensait pas avoir tant de part à cet évènement ; mais retirée dans sa chambre, elle n'en apprit que trop de la bouche de sa suivante. « Savez-vous, Madame, dit Betty, » on a pris deux des voleurs, à ce que

» dit John Whittle ; l'un d'eux est un joli
» jeune homme , bien habillé, et tel qu'on
» ne peut de ses yeux en voir un plus
» beau ; il a tout l'air d'un seigneur :
» pour celui - là , on l'a pris comme il
» sautait par dessus le mur , et l'autre chez
» le compère Johnson , au cerf blanc.
» C'en était assez pour Julie. Pauvres mal-
» heureux ! s'écria t-elle , en cachant son
» trouble sous l'apparence d'une compas-
» sion générale , pauvre malheureux !
» qu'allez-vous devenir ? — Vraiment , on
» dit qu'ils seront pendus , et nous avons
» fait la partie de les aller voir. — Cela
» est inhumain , Betty , mais comment
» étaient-ils vêtus ? — Oh ! Madame , ils
» sont très - bien habillés. Le joli jeune
» homme a un habit d'un bleu clair , et
» ses cheveux blonds flottent en boucles
» sur son col ; cela m'étonne : est-ce que
» les voleurs sont faits comme les autres

» hommes ? — Je n'en sais rien ; mais re-
» tirez-vous, je me déshabillerai seule. »

Il était tems que l'indiscrette suivante sortit ; le cœur de Julie était tellement oppressé, que les larmes qui pressaient sa paupière allaient s'échapper. Dès qu'elle se vit seule, elle s'abandonna aux plus affreuses réflexions. « Voilà donc où je l'ai » conduit, se disait-elle : c'est moi qui, » en l'attirant dans ce fatal parc, l'expose » à l'infamie et peut-être à la mort ; et je » ne le sauverais pas ? oui, je le sauverai, » dussé-je me perdre. » Sa résolution fut bientôt prise.

Elle se mit au lit, baignée des pleurs que lui arrachait la triste alternative où le sort cruel l'avait réduite. Agitée, flottant entre la honte, l'amour, l'orgueil et le devoir, elle ne fit que sanglotter toute la nuit ; et si la nature fatiguée cédait un instant au sommeil, des songes lugubres

la rendaient bientôt à son désespoir : elle fut contrainte de se lever pour se délivrer des fantômes qui assiégeaient son imagination.

Lawson dormit profondément ; pour notre héros, il n'était pas moins agité que sa Julie ; il ne pouvait supporter l'idée de paraître en criminel devant son perfide et détestable rival : c'était une dure nécessité, il fallut s'y résoudre.

Environ sur les huit heures du matin, ils partirent, escortés de leurs gardes, pour la maison du juge de paix : le bruit de cette expédition avait assemblé tous les habitans : ils passèrent au milieu d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfans : les femmes sur-tout se promettaient bien de voir pendre le joli jeune homme, quoiqu'il leur inspirat quelque pitié. C'est ainsi qu'ils arrivèrent chez M. Woodward.

Le Chevalier et Milord se préparaient à sortir pour assister à l'interrogatoire des deux coupables, quand Julie les pria de la mettre de la partie : son père, à l'intercession du Lord, y consentit.

On n'attendait plus pour juger les prétendus coupables que l'arrivée du chevalier Lionel. Il parut enfin : le juge alla au devant de lui ; on fit entrer Miss Julie dans une chambre, son père et lord Cotswold se rendirent au redoutable tribunal ; celui-ci, dès qu'il apperçut Brown, devina aisément qu'il ne s'était pas trouvé dans le parc pour tuer des cerfs ; mais, après tout s'il était prédestiné à être pendu pour ce crime supposé, pouvait-il l'empêcher ? Le pauvre Johnson avait suivi ses amis, le cœur navré de tristesse. Miss Harcourt lui ordonna, comme il allait assister à l'interrogatoire, de l'avertir dès que les deux amis passeraient pour se rendre

en prison. Le chevalier Lionel déclara d'abord qu'il avait perdu plusieurs cerfs ; mais qu'il ne pouvait assurer que les deux personnes ici présentes fussent les voleurs. Ceux qui avaient saisi Brown, lorsqu'il était sauté par dessus le mur, firent ensuite leurs dépositions, et le juge procéda en sommant l'accusé de répondre ; sur quoi celui-ci répliqua. « J'ignore entière-» ment ce dont on m'accuse ; on n'allègue » autre chose contre moi, sinon que j'ai » franchi un mur ; je ne le nie pas ; mais » m'accuse-t-on d'un crime positif. — Non! » mais, mon ami, vous êtes violemment » soupçonné. — Qui êtes-vous ? — Gen-» tilhomme. — Comment vivez-vous ? — » De mes revenus. — A combien mon-» tent-ils ? — A cinquante livres sterling. » — Il faut le prouver. — Je le puis. — » Où demeurez-vous ? — A Londres. — » Qui vous a amené ici ? — Le plaisir.

» — Comment êtes-vous venu ? — A
» pied. — Depuis quel temps y êtes-
» vous ? — Depuis peu de jours. — Mais,
» mon ami, qu'aviez-vous à faire dans le
» parc du chevalier Lionel ? — Je ne
» répondrai point à cette question. — Vous
» refusez donc de répondre ? — J'y suis
» résolu. — Eh bien ! vous irez en pri-
» son ? — Je suis tout prêt à me soumettre
» aux lois de ma patrie. — Vous me pa-
» raissez un drôle bien endurci ; la prison
» ne vous effraye pas. — Souvenez-vous,
» Monsieur, qu'un Magistrat doit de la
» douceur et des égards aux criminels
» même les plus reconnus ; prenez donc
» garde à la manière dont vous me traiterez,
» il y a des lois pour vous comme pour
» moi. — J'ai intention de vous traiter hon-
» nêtement ; vous ferez bien par conséquent
» de me dire ce qui vous attirait dans le
» parc. — Vous perdez le tems, Monsieur,

» j'ai déjà répondu à cette question. —
» Cela étant, Greffier ; expédiez son *mitti-*
» *mus.* »

En ce moment, un domestique annonça au juge qu'une jeune dame accompagnée d'un seigneur, descendant d'une voiture à quatre chevaux, demandaient à lui parler. Il ordonna qu'on suspendît la procédure, et sortit pour recevoir la visite. C'étaient deux personnes de ses amis : il les pria d'entrer dans un appartement, jusqu'à ce qu'il eut expédié une petite affaire dont il était occupé.

Ces deux personnes étaient Sophie Belton et son père ; ils venaient d'hériter d'un parent auprès de qui, comme nous l'avons déja dit, ils avaient été appellés ; comme ils avaient quelques affaires à terminer avec M. Woodward, ils s'étaient rendus chez lui. Touché de leurs malheurs

et de leurs vertus, leur parent les avait laissés, à sa mort, maître de tous ses biens ; Sophie était donc devenue un parti très-considérable.

CHAPITRE XXXV.

La porte de la salle d'audience était ouverte quand Belton et sa fille passèrent ; Sophie apperçut M. Brown, et dès qu'ils furent introduits dans l'appartement, elle le dit à son père. — « Surement vous » vous trompez, ma chère, répondit M. » Belton. — Point du tout, répliqua le » juge, il y a ici un jeune homme qui » se nomme Brown, et qu'on accuse de- » vant moi d'un crime capital. — Juste » ciel ! s'écria Belton, mon ami, mon » protecteur, mon libérateur ! oh ! laissez- » moi aller, que je le serre dans mes bras. » — Ah ! Monsieur, ajouta Sophie, bai- » gnée de pleurs, c'est bien le meilleur, » le plus digne, le plus respectable des » hommes. Volons, mon père, volons. —

» Non, dit le juge, je vais vous l'amener ; » ceci renferme quelque chose d'extraor- » dinaire. » Il alla en conséquence prier M. Brown de le suivre, et lui dit qu'une personne demandait à lui parler — « A » moi, Monsieur ! dit Brown, je vous suis. » A peine parut-il à la porte de l'apparte- ment, Belton et sa fille étaient déjà dans ses bras et l'accablaient de caresses et d'éloges. Il les embrassa avec la plus grande joie ; comme ils voulaient le retenir, il leur dit qu'il ne pouvait pas leur donner ce moment. « Mais, ajouta-t il, en se re- » mettant, vous arrivez ici heureusement ; » la providence vous a sans doute envoyés » pour attester mon intégrité. Restez ici, » je vous prie, et ne paraissez point que » je ne vous envoie chercher. Actuelle- » ment, Monsieur, en s'adressant au juge, » daignez me reconduire où vous m'ayez » pris. »

M. Woodward, devenu plus complaisant, le rassura sur son affaire. En rentrant dans la salle, ils entendirent des cris, Brown se retourne, il voit son adorable Julie évanouie dans les bras de Johnson. Son sang se glace, mais bientôt perdant à cette vue tout ménagement, il vole, il la prend dans ses bras, et la rappelle à la vie par le doux langage de l'amour. Cependant toute la compagnie était accourue, le chevalier Lionel, et Milord Cotswold, demeurèrent pétrifiés à ce spectacle. Dès que Julie apperçut son père, elle se leva : ayant fait sortir tout le monde, excepté le juge, son père, Milord, Johnson, Brown et Lawson, elle se jetta aux genoux de M. Lionel, et lui dit : « Je vais vous dévoiler le mystère de » cette affaire, et quoique persuadée que » je vais m'exposer à toute votre colère, » je dois au soin de sauver l'innocence

» l'aveu que je vais faire. » Remontant alors à l'époque de sa connaissance avec M. Brown, et continuant par degrés, elle en vint enfin à avouer le motif pour lequel elle l'avait fait venir dans le parc ; elle ajouta qu'étant seule coupable, seule elle en devait courir le blâme.

« Ma chère enfant, dit M. Lionel, » pourquoi ne m'as tu pas confié tout cela. » Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à » Brown, je vous dois beaucoup ; vous » avez sauvé ma fille d'un danger inévita- » ble. Daignez me pardonner le chagrin » qu'à dû vous causer cette méprise ; il » n'est rien que je ne fasse pour vous en » dédommager vous et votre ami. »

« Monsieur, répliqua Brown, tout est » oublié, tout est pardonné. Mais il me » reste encore une affaire à régler, et

» c'est avec vous, Milord : vous avez en-
» tendu tout ce que vient de rapporter
» Mis Harcourt, des discours que vous
» avez tenu sur mon compte ; eh bien !
» Milord, je puis me venger enfin, je
» puis faire retomber sur vous vos lâches
» artifices : osez me répondre, avez-vous
» tenu ces discours ? — Je ne les désavoue
» point, Monsieur, et je les soutiendrai.
» — Homme infâme ! ta punition s'appro-
» che, et la honte t'attend. M. Wood-
» ward, il est tems d'introduire les deux
» étrangers qui sont dans votre apparte-
» ment. — Le juge sortit. — Monsieur,
» dit Milord, j'aurai occasion de punir
» votre insolence. — Je saurai vous la
» présenter, Milord. » La porte s'ouvrit. Sophie Belton s'avançant la première, suivie de son père, n'eut pas plutôt entrevue lord Cotswold, qu'elle jetta un cri d'effroi et s'évanouit. Son père la laissa

dans les bras de M. Woodward, Julie la secourut, elle eut bientôt repris ses esprits. Rien ne pouvait adoucir l'indignation de l'honnête Belton ; avançant d'un pas ferme, il aborde le lord confondu de surprise et de honte. « Me connaissez-vous » Milord ? oserez-vous envisager un homme » qui fut votre victime pour n'avoir pas » voulu partager votre bassesse ; vous » m'avez sacrifié pour me réduire à racheter ma liberté au prix de mon honneur » et celui de ma fille. Nous périssions » quand ce vertueux jeune homme, semblable à un génie tutélaire, vint se jeter » entre nous et la destruction : il a sauvé » mes jours, il a respecté ma fille : loin » d'avoir mis un prix à sa générosité, » cet homme divin me fuyait, et je le » cherche en vain depuis long-tems pour » lui rendre cet or qu'il a employé à briser les fers sous lesquels votre détestable

» vengeance brulait de me voir succom-
» ber. »

Il s'arrêta, et Brown, présentant Miss Belton à Miss Harcourt. « Voici la jeune „ personne, Madame, dont lord Cotswold „ vous a parlé ; je lui laisse le soin de „ répondre aux éloges que ce digne sei- „ gneur a fait d'elle. » Milord était pétrifié. Belton ne pouvait s'arracher des bras de son bienfaiteur. « Ne nous séparons plus, „ lui disait-il ; mon ami, mon fils, de- „ meurez avec moi, ma fortune suffira à „ tous deux, partagez-la, je vous en con- „ jure. »

Cette scène commençait à devenir trop attendrissante ; la reconnaissance du vieillard lui arrachait des pleurs, il était étouffé par ses sanglots. « Ce jeune homme, dit „ le chevalier Lionel, doit avoir bien des „ vertus ; sans doute il est doux de se voir

„ si tendrement chéri. » Johnson ne pouvait plus supporter un spectacle si touchant, il se retira pour pleurer en liberté : avec quel plaisir il voyait sortir du malheur même de son bienfaiteur le triomphe de son excellent caractère. Il se promenait sur la grande route : un cavalier s'arrêtant, lui demanda s'il n'était pas sur le chemin de Pine-hill. « A qui avez-vous affaire, dit » Johnson ? — Je cherche un gentil- » homme nommé M. Brown, qui doit y » être, et à qui il faut que je parle abso- » lument. — Il est ici, entrez. » L'exprès descendit de cheval et, suivant Johnson dans la chambre, il remit à Brown un paquet. Celui-ci après en avoir demandé la permission, l'ouvrit : c'était une lettre de M. Jefferson, dont le lecteur se ressouvient sans doute ; Brown y trouva un billet de sa tante, conçu en ces mots.

Mon cher Enfant,

« Si vous voulez me voir encore, hâ-
» tez-vous ; je touche à mon dernier mo-
» ment. Venez donc ; je desire avant de
» mourir, pouvoir vous demander pardon. »

Votre affectionnée tante

Prisçille Kingley.

« Me demander pardon ! Grand Dieu !
„ s'écria Brown. Que je parte, que je vole
„ rendre mes devoirs à ma bienfaitrice, à
„ mère, à mon tout. »

Ayant prié Johnson d'ordonner une chaise de poste, il informa la compagnie de ce dont il s'agissait : il accepta quelques rafraîchissemens que le juge lui offrit, il demanda ensuite et obtint la permission de

rendre, à son retour, une visite au chevalier Lionel. La chaise fut d'abord prête; mais Lawson refusa d'accompagner son ami par des raisons que nous expliquerons. Brown prit congé de la compagnie et tourna en diligence du côté de Londres.

Le juge invita à diner ceux qui restaient; le seul lord Cotswold refusa, et, demandant sa voiture, il partit chargé de haine et d'opprobre.

Après le dîner, le chevalier desira savoir la vérité de l'histoire si faussement rapportée à Julie : je ne rougirai point, Monsieur, lui dit Belton de faire l'aveu de ma misère, si cet aveu sur-tout peut être utile à mon bienfaiteur.

Je vous prie, Sophie, chargez-vous de ce récit. Elle obéit, et exposa naïvement

ce qui s'était passé. Lawson termina l'histoire en peignant la générosité de son ami, la conduite de lord Cotswold à son égard, ses querelles avec sa tante, et enfin sa disgrace, suite fatale de ses libéralités : mais, ajouta-t-il, j'espère que ces derniers momens vont apporter quelque révolution dans l'état de ses affaires, et qu'à sa mort, la tante réparera ses injustices. Il rapporta ensuite les diverses aventures de leur voyage, et tout contribuait à élever le caractère de notre héros.

Chacun des convives donna, selon son inclination, son sentiment sur les différens évènemens de cette histoire, mais sur les éloges de Brown tous se réunissaient. Belton, voyant dans Lawson un ami de son bienfaiteur, l'invita à venir chez lui : il y consentit. M. Lionel le

pria à son tour de lui rendre quelques visites à Pine-hill. Lawson l'assura qu'il se ferait un devoir de lui présenter ses respects, ainsi qu'à l'aimable Julie.

CHAP.

CHAPITRE XXXVI.

TANDIS que Brown se hâte de gagner Londres, il est nécessaire que nous instruisions nos lecteurs des heureuses révolutions qui y font desirer sa présence.

Aussitôt que Mac-Grégoire eut si heureusement réussi à faire chasser Brown de la maison de sa tante, il employa ses efforts à s'y établir en sa place. On ne peut nier qu'il ne fut très agréable à Miss Kingley ; sa prudence, son économie, sa frugalité, ou plutôt son avarice, le lui rendaient très-cher ; elle écoutait avec plaisir ses protestations de tendresse ; mais quelque fut sa prévention en faveur du capitaine, son manque de fortune était un obstacle qui l'éloignait prodigieusement de l'objet de ses desirs. Miss Kingley, comme

si elle n'avait eu que quinze ans, temporisait de jour en jour ; en vain le capitaine s'épuisait à lui témoigner son ardeur ; il ne put la déterminer à combler ses vœux; autant il avait de raison pour desirer que l'affaire se terminât promptement, autant elle en faisait valoir pour la différer. Cet état d'incertitude ne laissa pas que de durer fort long-tems, quoique les voisins dans leur pénétrante sagacité eussent déja décidé, conclu, et presque consommé le mariage.

M. Jefferson avait toujours conservé de tendres sentimens pour notre héros ; souvent il s'était efforcé d'apprendre par des questions adroites les motifs de sa disgrace ; mais la tante gardait inviolablement le secret ; elle se contentait de répondre que son neveu, devenu libertin et incorrigible, s'était malgré elle éloigné de la maison. Mac-Grégoire ordinairement pré-

sent à ces conversations, ne manquait pas d'appuyer, de preuves et d'exemples, sur les suites funestes d'une jeunesse déréglée : Jefferson remarquait fort bien que le zèle fervent du capitaine ne servait qu'à nourrir la division entre la tante et le neveu ; il concluait donc que cet homme intéressé à écarter le pauvre Brown, avait fait jouer, pour le perdre, quelques machines secrettes : mais il n'était pas aisé de désabuser Miss Kingley, entièrement dévouée au capitaine.

Le hasard, ou plutôt une sage et infaillible providence conduisit, et dénoua enfin cette intrigue. On fit appeller un jour Jefferson pour assister au lit de mort une pauvre malheureuse : il s'y rendit d'abord : il vit, étendue sur un grabat, une femme qui, malgré l'âge, et les ravages de la maladie, conservait encore quelques restes de beauté, et malgré le désordre de ses

vêtemens, un air de noblesse dans ses manières. Il lui demanda avec bonté si elle avait quelques affaires particulières à lui commuiquer. « Hélas ! Monsieur, dit-„ elle, je suis une malheureuse : ma folie, „ ma crédulité et les artifices du plus scé-„ lérat des hommes, m'ont plongée dans „ l'état affreux où vous me voyez. — Votre „ nom, Madame. — Mon nom est Tul-„ ford ; et je l'ai changé, pour ma perte, „ en celui de Mac-Grégoire. — C'est, je „ pense, Madame, le nom de votre mari ? „ — Oui, Monsieur. Eh ! pourquoi l'ai-„ je vu. ». Jefferson après quelques autres questions fut convaincu que cet époux cruel n'était autre que l'individu Mac-Grégoire, courtisan assidu de Miss Kingley. Pour ajouter encore à sa conviction, il se fit raconter l'histoire de la dame. A ce récit, le bon curé se sentit ému d'indignation ; mais prévoyant que cette dé-

couverte serait avantageuse à son jeune ami, il n'épargna rien pour ranimer le courage de la malade : il lui laissa quelqu'argent pour ses besoins, et promit de lui amener quelques bonnes dames du voisinage pour l'aider et la consoler. Il vola ensuite à sa maison où il fit part à sa femme de ce qu'il venait d'entendre. Comme elle avait quelque pouvoir sur l'esprit de Miss Kingley, elle s'engagea à aller l'informer de cette aventure, et la déterminer à les accompagner le soir même chez madame Mac-Grégoire. Madame Jefferson n'avait pas perdu le goût des récits ; c'était pour elle une agréable commission, elle s'en acquitta si bien qu'elle persuada sans peine la bonne tante à faire avec eux la partie ; celle-ci fit donc venir une voiture, prit en passant M. Jefferson, et tous ensemble se rendirent chez la malade : elle était un peu mieux;

Miss Kingley lui offrit de fort bonne grace quelques cordiaux qu'elle avait apporté : ensuite Jefferson lui ayant témoigné que les dames seraient charmées de lui entendre répéter son histoire, elle commença ainsi.

« Il y a environ quatre ans que je vis pour „ la première fois le capitaine Mac-Grégoire : „ je ne connus, hélas ! que trop tard, son „ caractère. Il n'est pas besoin de vous nom- „ mer le lieu de sa naissance ; on le recon- „ naît aux maximes de frugalité qu'il débite „ et qui sont les principaux axiômes du „ peuple de ce royaume. Il obtint, par la „ protection d'un ami, un drapeau dans „ un régiment de nouvelle levée : dans cet „ état, où les autres trouvent à peine de „ quoi subsister de leur paie, il eut le secret „ d'épargner ; il s'était rendu nécessaire à „ tous ses camarades par son attention à „ découvrir et à flatter leurs faiblesses ; ceux

„ qui donnaient dans le libertinage, il les
„ y plongeait encore davantage, en procu-
„ rant des objets à leurs déréglemens: aux
„ prodigues, il fournissait des secours rui-
„ neux et paraissait les obliger en les dé-
„ pouillant. Il était joueur; son sang-froid
„ lui donnait un grand avantage sur les
„ jeunes gens bouillans et impétueux; il
„ savait en profiter. Il avait eu deux affaires,
„ l'une pour la femme d'un sergent, qui lui
„ coûta une partie de cet argent acquis par
„ des bassesses : l'autre avec un jeune sei-
„ gneur, vis-à-vis duquel il s'était comporté
„ lâchement, ce qui parut d'abord éloigner
„ de lui les autres officiers; mais comme son
„ procédé était équivoque, et qu'il eut l'art
„ de le colorer, on n'était pas encore bien
„ convaincu de la noirceur et de la lâcheté
„ de son ame. Honteux, cependant, de se
„ voir partout rejetté, il vint à Londres, il
„ espérait à l'aide de quelques expressions

„ d'honnêteté, dont il s'était fait un réper-
„ toire, séduire les hommes et se faire des
„ amis : il ne se trompait pas. Les ames fran-
„ ches et généreuses ne sont pas les plus
„ recherchées ; bientôt il se vit accueilli.
„ Néanmoins ses artifices n'avaient encore
„ rien produit pour sa fortune, lorsqu'il fit
„ connaissance avec moi. J'étais veuve et déjà
„ d'un certain âge ; un jeune officier, nommé
„ Davis, me recherchait ; je vous avouerai
„ même que je l'aimais et que j'avais consenti
„ à l'épouser. J'en rougis : quelle folie en
„ effet d'espérer à mon âge de fixer un jeune
„ homme qui épousait plus ma fortune que
„ moi-même. J'avais à peu près cinq mille
„ livres. Je dois au reste rendre justice au
„ jeune Davis, quoiqu'un peu léger, il était
„ honnête, et s'il eut profité de mes biens
„ pour rétablir ses affaires, au moins m'en
„ aurait-il dédommagé par ses complaisan-
„ ces. Le jour de notre mariage était fixé;

„ je demeurais alors dans le comté d'Es-
„ sex à quelque distance de Londres, il avait
„ lui-même proposé d'avance le tems le plus
„ commode pour lui afin de régler nos con-
„ ventions. La plus grande partie du jour
„ était déja écoulée, sans que j'entendisse
„ parler de lui; enfin, sur le soir, Mac-
„ Grégoire vint de la part de son ami me
„ faire des excuses; je le reçus comme quel-
„ qu'un que je croyais en effet l'ami de mon
„ futur époux : il me parla avec un air si
„ mystérieux, que j'en conçus quelques in-
„ quiétudes : je le pressai de me déclarer la
„ cause de cette absence, il m'allégua des
„ affaires survenues; glissant sans affectation
„ quelques propos sur l'imprudente et folle
„ prodigalité des jeunes gens, il sut me don-
„ ner des soupçons que je voulus absolu-
„ ment éclaircir. Il feignit d'abord d'hésiter,
„ mais enfin, paraissant vaincu par mes sol-
„ licitations, et, ne voulant pas, disait-il,

„ que je devinsse la victime d'un homme
„ aussi perfide, il me le peignit comme un
„ vil débauché, qu'un premier mariage n'a-
„ vait pu corriger, et qui était noyé de dettes:
„ il s'offrit ensuite, par un excès de ten-
„ dresse pour moi, à me prouver qu'au
„ moment même Davis venait d'être arrêté ;
„ il ajouta que, si je prenais des engage-
„ mens avec lui, mon bien serait inévita-
„ blement la proie de ses créanciers. Ces
„ faits, artificieusement présentés, me mirent
„ dans une fureur difficile à décrire. Le len-
„ demain était le jour fixé pour nos nôces.
„ Mac-Grégoire me fit convenir que si Davis
„ manquait au tems prescrit, ce serait une
„ preuve contre lui, à laquelle je ne pour-
„ rais me refuser. Il revint donc dès le matin ;
„ Davis ne parut point. Que vous dirai-je
„ enfin ? irritée contre la prétendue perfidie
„ de mon amant, séduite par l'honnêteté
„ apparente de Mac-Grégoire, dans cet ins-

„ tant fatal, et à l'autel préparé pour son
„ ami, je lui donnai la main. Bientôt il ne
„ garda plus aucun ménagement, je fus
„ reléguée dans un lieu éloigné de la ca-
„ pitale et de mes amis. Ayant eu la faiblesse
„ de le laisser maître de mon bien, il me
„ dépouilla et m'abandonna dans la plus
„ affreuse misère. J'aurais dû prévoir, par
„ ses procédés cruels envers moi, les suites
„ funestes d'une union si malheureuse. J'a-
„ vais déja appris tout ce que je viens de
„ vous dire de son caractère, je savais mê-
„ me que Davis avait été arrêté à sa requête,
„ et qu'il avait lui-même ruiné ce jeune
„ infortuné pour se procurer les moyens
„ de me séduire : il n'y a, hélas ! que trop
„ réussi ; après avoir enduré tout ce que
„ la pauvreté et le besoin ont de plus af-
„ freux, j'ai fait un dernier effort pour me
„ transporter ici, et obtenir quelques se-
„ cours. Mes parens et mes amis, que ce

„ mariage ridicule a privés de mes biens,
„ m'abandonnent. Voilà ma déplorable his-
„ toire. J'ai commis une imprudence; mais,
„ mesdames, j'en suis cruellement punie. »

Miss Kingley contenait à peine toute son indignation pendant le récit. Elle s'informa du lieu où ils avaient été mariés; prenant alors congé de madame Mac-Grégoire, elle lui promit de revenir le lendemain. Elle pria M. Jefferson de se rendre en poste dans l'endroit qu'avait indiqué l'épouse du capitaine, pour s'assurer de la vérité; car comme elle attendait son fourbe le jour suivant, elle voulait que cete affaire fut d'abord terminée. On envoya un apothicaire pour prendre soin de la malade. Jefferson, qui voyait combien cet éclaircissement pouvait influer sur le sort du neveu, partit dès le soir même, il revint le lendemain matin muni d'un certificat authentique du mariage d'Alexandre Mac-Grégoire avec Elisabeth Tulford. Miss

Kingley pâlit à la vue de ce titre. « Oh ! M. „ Jefferson ! s'écria-t elle, à quel abîme je „ viens d'échapper ! l'infâme ! combien de „ maux j'ai fait souffrir à mon pauvre Frank ! „ mais, je vois arriver cet insigne fourbe ; „ je déguiserai mon ressentiment. Il ne me „ reste, pour l'accabler, que le moyen qu'il „ a employé pour me tromper, l'hypocri- „ sie. Je le prierai de nous accompagner chez „ la malade, et nous y mènerons aussi ma- „ dame Jefferson. »

Mac-Grégoire, loin de prévoir l'orage qui s'accumulait sur sa tête, entra d'un air riant, et, présentant la main à son *bon ami* Jefferson, car c'est ainsi qu'il l'appellait, il lui demanda où était la maîtresse de la maison ? celui ci répondit qu'elle s'habillait. Miss Kingley parut, et, saluant le capitaine, elle témoigna être fort contente qu'il fut venu si à propos pour l'accompagner. Il s'inclina en signe d'approbation, on entendit

la voiture s'arrêter à la porte, la compagnie y monta, et l'on prit, chemin faisant, madame Jefferson. Arrivés à la maison de la malade, Miss Kingley prit les devants pour préparer madame Mac-Grégoire à voir son mari; elle la pria ensuite de se tenir dans un petit cabinet voisin jusqu'à ce qu'on la fit appeller, ces dispositions étant faites, elle introduisit la compagnie. Jefferson, qui entra le dernier, se tint debout à la porte; dès que le capitaine fut assis, miss Kingley demanda à M. Jefferson comment se trouvait alors madame Mac-Grégoire. — Elle est „ mieux, madame. Entrez, notre malade, „ entrez. » La porte du cabinet s'ouvrit, et la femme du capitaine parut.

Ce fut pour l'Ecossais un coup de foudre contre lequel il n'était pas en garde; il prit cependant son parti, et résolut de soutenir le choc en homme aguerri; ainsi, quoiqu'à demi déconcerté, il parut n'avoir

aucun intérêt à ce qui se passait. Il se fit un silence de quelques momens. Enfin la malade s'adressant à son mari : « Je crois, „ Monsieur Mac-Grégoire, que vous êtes „ fort surpris de me trouver ici. — D'où „ naîtrait ma surprise, Madame, je n'ai pas „ l'honneur de vous connaître. — Vous ne „ me connaissez pas, Monsieur, doutez-vous „ que je puisse prouver les malheureux „ engagemens que j'ai contractés avec vous. — C'est une chose impossible, » dit l'intrépide capitaine. « J'ai cependant ici de quoi „ vous confondre, » répliqua miss Kingley tirant alors le certificat de sa poche. « Re- „ connaissez-vous ce traité ? — J'avoue avoir „ signé quelque chose d'à-peu-près sem- „ blable autrefois, mais la femme est „ morte. — Non, Monsieur, interrompit Jef- „ ferson, voilà la dame dont il est parlé dans „ l'acte, et nous trouverons bien moyen „ de prouver son identité. — C'est une

„ fourbe, » s'écria Mac-Grégoire grinçant les dents de rage. « Eh bien, Monsieur, „ reprit miss Kingley, nous la ferons punir. „ Sans doute il vous est facile de prouver „ où et quand votre femme est morte : je „ m'assurerai de celle-ci; et dès que la „ fourbe sera attestée, je vous donnerai la „ main, mon digne capitaine. Préparez-vous, „ Madame, à venir avec moi; cet honnête „ homme nous accompagnera. Au reste, „ mon cher Monsieur, vous comprenez que „ je vous verrai toujours avec plaisir. »

Le ton ironique dont elle prononça ces paroles, déconcerta entièrement l'écossais; il tempêta, jura et menaça envain; ce fut contre lui un nouveau titre de conviction. Ils sortirent tous ensemble. Miss Kingley fit monter madame Mac-Grégoire dans la voiture, et invita son digne époux à la suivre. « Non, que le diable vous emporte tous! „ le sort de cette vieille coquine vous fait

„ connaître assez quel eut été le vôtre ! mais, „ damnation ! vous m'êtes échappée. » A ces mots, étouffés par la rage, il prit, à course, le chemin de Londres, et depuis on ne l'a plus revu en Angleterre.

Miss Kingley ne pouvait trop en effet remercier la Providence qui l'arrachait aux piéges de ce vil scélérat. Elle consola madame Mac-Grégoire et lui offrit une retraite dans sa maison, que celle-ci accepta avec reconnaissance. « Actuellement, dit-elle, il „ me restera un souvenir bien humiliant de „ ma folie; mais combien coûte-t-elle peut- „ être de larmes à mon pauvre Frank ! Mon „ cher Jefferson, excusez, si je vous donne „ encore de l'embarras ; il faut me trouver „ mon neveu ; je veux le voir, je veux lui „ faire oublier tous les maux que je lui ai „ faits. — Je n'ai jamais reçu de commission „ plus agréable, Madame ; le pauvre enfant ! „ on vous l'a peint avec des couleurs bien

„ noires ; je ne me reposerai point que je „ ne l'aie trouvé. » Toutes ses recherches furent vaines. Miss Kingley n'avait point étouffé le germe de ses sentimens pour son neveu. La main de l'avarice, les insinuations de Mac-Grégoire, en avaient altéré dans son cœur la pureté ; ils se réveillèrent avec une nouvelle ardeur, et parurent embrâser toutes les facultés de son ame. Elle se frappa de l'idée que son neveu avait quitté le royaume ; qu'il errait dans la misère, et que peut-être ses procédés injustes l'avaient réduit au désespoir. Cette idée l'affecta tellement, qu'elle en tomba malade. Jefferson renouvella alors ses recherches. Il découvrit les personnes chez lesquelles Brown logeait et quelques-unes de ses sociétés de café, il leur fit comprendre combien il était intéressant pour le jeune homme de paraître en ce moment : sur ces raisons, on se détermina à lui indiquer l'endroit où il était. Cet ami

zélé fit partir d'abord l'exprès que nous avons vu arriver chez M. Voodward ; il retourna ensuite apprendre à miss Kingley le succès de ses recherches.

Sa maladie empirait tous les jours; l'image des maux qu'endurait son neveu, la honte de son égarement affectèrent son esprit et la réduisirent aux dernières extrémités. Dans la crainte de mourir, avant de pouvoir réparer son injustice, elle fit appeller un notaire, et institua son neveu son légataire universel et exécuteur testamentaire. Elle devint plus mal. Les médecins déclarèrent qu'elle avait tout au plus un jour à vivre. M. Jefferson ne la quittait pas ; elle lui témoignait tout ce que la privation de son cher Frank lui faisait souffrir. Il arrive, il ne s'était pas arrêté un instant. La nouvelle du danger de sa tante, avait fait disparaître le souvenir de sa disgrace ; il ne voyait plus que la tendresse et la générosité dont elle l'avait comblé

pendant son enfance. Miss Kingley, au nom de son neveu, tressaillit. Il approcha de son lit le cœur brisé de douleur. « O mon enfant! „ dit la tante expirante; je t'ai vu, je meurs „ satisfaite; mais, me pardonneras-tu ? oh ! „ en vérité, tu le dois.—Ciel ! s'écria Brown tombant à genoux auprès de son lit et inondant de ses larmes la main qu'il pressait dans les siennes, « Que me parlez-vous de par- „ don ! c'est moi qui implore votre indul- „ gence : dites, dites que vous me pardonnez. —Oui, mon ami! oui mon cher Frank, je „ te pardonne de tout mon cœur. J'ai ré- „ paré autant que je pouvais le mal que je „ t'avais fait. Ah ! mon cher enfant, ce sou- „ venir cruel vit encore; oui, il est gravé „ dans mon cœur.

—Oubliez-le, oubliez-le, ma chère, ma „ toujours respectable tante, dit le tendre „ Brown pénétré de douleur, jamais vous „ ne me fites que du bien; je suis comblé

„ de vos bienfaits. — Laissons cela, Frank,
„ vous êtes maître de mon bien : il s'est aug-
„ menté dans mes mains. Je n'ai rien à vous
„ recommander, sinon de faire à madame
„ Mac-Grégoire une rente viagère de cin-
„ quante livres. M. Jefferson vous en dira
„ la raison. Cet homme respectable est votre
„ ami, ayez en soin. »

Ici, la parole expira sur ses lèvres : Brown la crut morte ; cependant ayant appellé du secours, son ame, prête à s'envoler., fit encore un effort ; il était assis à son côté, il pressait sa main ; elle parut ne reprendre la parole que pour lui faire un dernier adieu. Se recommandant ensuite à son Créateur, les yeux attachés sur son cher neveu, elle expira sans agonie.

CHAPITRE XXXVII.

Brown pleura sincèrement la perte de sa tante. Il apprit de M. Jefferson l'histoire de madame Mac-Grégoire et la conduite de son indigne époux : son ame honnête se refusait à croire tant d'horreurs. Il exécuta ponctuellement, en faveur de cette malheureuse, les volontés de la défunte : mais elle ne jouit pas long-tems de ses bienfaits. Les funérailles de miss Kingley se firent avec pompe et magnificence ; elle fut inhumée dans le tombeau de ses sœurs.

En examinant les papiers de la succession, il se trouva maître d'un fonds de six cents livres sterling de rente et de quatre-vingt-cinq mille livres sterling en contrats. Miss Kingley avait encore hérité, depuis ses brouilleries avec son neveu, de vingt mille

livres que lui avait légué un parent de la province ; Brown ne connut cette addition de fortune qu'après la mort de sa tante. Dès qu'il eut pris le deuil et qu'il l'eut fait prendre à ses domestiques, il revola auprès de sa Julie. S'étant muni d'habits, de linge et de mille autres choses ; dont il prévoyait que Lawson aurait grand besoin, il courut en poste du côté de Pine-hill : mais nous l'y devancerons pour rendre compte de ce qui s'y était passé en son absence. On desire sans doute de savoir les raisons qui ont empêché Lawson de suivre son ami ; ce ne fut certainement pas indifférence pour notre héros, mais il lui parut plus doux de demeurer auprès de Sophie Belton, qui lui avait enfin fait connaître le véritable amour.

Monsieur et Miss Belton allaient souvent au château de Pine-hill. Les deux jeunes demoiselles étaient devenues intimes. Le

chevalier Lionel avait tout à coup changé de caractère; on le vit affable et généreux, il sut faire respecter son rang et sa dignité: en l'oubliant et perdant cette insuportable hauteur qui rebutait ceux qui l'approchaient. Une révolution aussi subite n'est pas, nous l'avouons, dans l'ordre des vraisemblances: nous devons donc assigner les circonstances qui la produisirent.

Le chevalier Lionel, maltraité d'abord par la fortune, s'était attaché à une maxime fausse mais séduisante, c'est que, s'il parvenait à posséder de grands biens, ils lui tiendraient lieu de mérite et le feraient aimer. Une partie de ses vœux s'accomplit; mais il apprit, par expérience, qu'un homme puissant peut forcer le respect et semer la crainte autour de lui, et que l'amour ne se commande pas. La dureté de ses manières, son égoïsme orgueilleux le rendirent long-tems un objet de terreur et de mé-

fiance. Il ne manquait pas de bon sens: depuis peu il s'était appliqué avec succès à la lecture. Enfin la scène chez M. Voodward et le triomphe de Brown lui avait montré le chemin des cœurs. « Ce jeune homme, se » dit-il, a su trouver, à peine possesseur du » nécessaire, le moyen de faire du bien, il » est adoré : la misère l'attendrit, il la con- » sole : de combien de fleurs ses jours sont » semés, tandis que, malheureux que je » suis, la fureur d'accumuler, ne m'a pro- » duit que des épines : non, je ne rougirai » point de m'instruire. » Le Lord Cotswold lui parut alors un monstre à qui son aveuglement allait livrer sa fille comme une victime dévouée au malheur et à l'opprobre. Il s'applaudit de la voir échappée à des nœuds si mal assortis. Sa conduite changea donc, et le succès répondit à ses desirs : il vit bientôt la confiance et l'estime briller dans tous les yeux; on l'approchait avec joie,

on le servait avec zèle; il n'avait eu jusques-là que des esclaves, il trouva des amis.

Lawson, qui d'abord n'avait été accueilli qu'en faveur de son ami, fut bientôt fêté pour lui-même, il avalait à longs traits l'amour dans les yeux de Sophie; elle eut préféré notre héros s'il n'eut pas été engagé ailleurs; mais, en perdant l'espoir de s'attacher à lui, elle se trouva plus disposée à répondre aux vœux de son tendre adorateur.

Brown arriva à Pine-hill et fut reçu de M. Lionel comme un fils. « Vous avez sauvé » ma fille, Monsieur, lui dit-il, c'est à vous » à faire le bonheur de sa vie. » Notre amant transporté de joie reçut avec la plus vive reconnaissance un bien si désiré et si précieux: il apprit ensuite au chevalier le changement qui venait d'arriver dans sa fortune: celui-ci l'en félicita, ajoutant qu'il allait lui envoyer Julie, pour lui en faire aussi son

compliment. Elle parut belle comme la fleur du matin, et l'aborda en rougissant : Brown la serra dans ses bras avec un transport timide et respectueux, et cueillit sur ses lèvres de rose un baiser accordé sans résistance. A vous, qui connaissez l'amour, et qui, dans ce moment peut-être, puisez le bonheur dans les regards d'un objet tendre et chéri, c'est à vous seuls à sentir tout ce qu'éprouva dans ces momens ravissans, le couple passionné et vertueux. Pour nous, nous tirerons le rideau sur une scène qui doit être sentie et qu'on ne peut décrire.

Brown, au comble de ses vœux, présenta à sa Julie un magnifique écrin qu'elle reçut des mains de l'estime et de l'amour : M. Lionel admira l'élégance, le goût et la richesse de ce présent ; le plaisir étincelait dans les regards de Miss Harcourt, en déployant ce trophée élevé à ses charmes et offert par la tendresse. Monsieur Belton, sa

fille et Lawson arrivèrent à Pine-hill, et alors ils parurent tous ne faire qu'une famille unie par l'amour, l'amitié, l'estime et la vertu. On ne s'entretenait que du bonheur prochain des deux couples, dont l'auguste cérémonie allait consacrer la félicité.

Cependant lord Cotswold voyait avec dépit et indignation le triomphe de son rival. Le changement de sa fortune, les préparatifs qu'on faisait à Pine-hill pour l'unir à Julie, faisaient fermenter dans son ame atroce les poisons de l'envie et de la vengeance. Sous prétexte donc de demander raison des insultes qu'il avait reçues, il envoya au château un Gentilhomme chargé d'un billet, dans lequel il marquait à notre héros l'heure et le lieu du rendez-vous où il l'attendait avec un second : Brown promit de s'y trouver. Ayant communiqué l'appel à Lawson, ils partirent le lendemain et trouvèrent le Lord déja sur le champ

de bataille. « Quelle est la raison de votre „ cartel ? Milord. — Votre insolence, Mon- „ sieur, et vos prétentions sur Miss Har- „ court. — Non, non, reprit Brown, c'est „ à moi de punir vos insultes et vos calom- „ nies : quant à Miss Harcourt, quiconque „ ose y prétendre, doit m'arracher la vie ; „ et tant qu'un reste de sang agitera mon „ cœur, je défendrai mes droits. »

Ils mirent l'épée à la main, les seconds tentèrent quelques voies de réconciliation ; le Lord Cotswold jura qu'il ne quitterait pas la place, qu'il n'eût lavé dans le sang de son rival l'opprobre dont il l'avait couvert. Brown, sans hésiter, pria Lawson de s'éloigner, et le combat s'engagea. La fortune se montra d'abord égale ; notre héros reçut la première blessure : mais l'épée glissant sous son bras, ne fit que l'effleurer : le Lord, n'ayant pas dégagé assez tôt pour

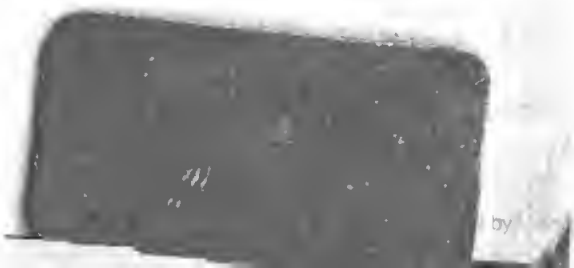
se mettre en garde contre la vivacité de son adversaire, Brown le pressa, marqua une feinte et le désarma. « Vous êtes né, „ Monsieur, pour triompher de moi, dit „ le Lord en rougissant, je cède à votre „ ascendant : je vais m'éloigner d'un lieu „ où votre bonheur me rappellerait sans „ cesse votre gloire et ma honte. » Il quitta le champ de bataille, et peu de tems après le royaume. Brown fit panser sa blessure, elle était très-légère ; un seul appareil la guérit ; il espérait que la chose demeurerait secrète. Lawson apprit à son ami l'état de son cœur, celui-ci lui promit de l'appuyer de tout son pouvoir.

Leur absence avait mis le trouble dans la famille à Pine-hill ; Sophie et Julie, surtout, étaient dans la plus cruelle inquiétude, toutes deux se communiquaient leurs allarmes ; M. Lionel, quoiqu'aussi peu

tranquille qu'elles, s'efforçait de les rassurer, en leur persuadant qu'ils n'étaient sortis que pour les surprendre par quelque nouvelle galanterie. Leur retour ramena le calme et les plaisirs : M. Lionel pressa Brown en particulier de lui apprendre le motif de son absence; celui-ci le lui avoua avec quelque répugnance, et lui recommanda le secret. Cependant quelques domestiques ayant vu la voiture de Milord s'éloigner en diligence, le bruit s'en répandit; Julie devina la vérité, elle en fit de tendres reproches à son amant, et le pria de ne plus exposer une vie dont la sienne dépendait : Brown pénétré, l'assura que ce serait la dernière fois qu'il l'affligerait. Tout étant enfin appaisé, il pressa fortement le bonheur de son ami. Sophie n'y paraissant point opposée, Monsieur Belton y consentit, et on fixa le jour pour la double cérémonie.

Ce jour tant désiré arriva enfin et ouvrit aux deux amans une carrière de bonheur inaltérable : tous les habitans partagèrent les plaisirs de cette fête. Le spectacle touchant de la joie pure de leurs enfans ranimait les deux vieillards. Brown, aussi fortuné qu'un homme peut l'être, Brown reconnaissant des bienfaits de la PROVIDENCE, répandait sa félicité sur tout ce qui l'environnait; son aimable compagne partagea ces soins bienfaisans, jusqu'au moment où l'amour ayant doublé son être, elle se vit obligée de modérer ses exercices ordinaires.

L'opprobre et la misère marchent d'un pas égal avec le vice; les soucis dévorans et les remords veillent dans l'ame de l'avare pour la déchirer; le mensonge rampe lâchement, la lumière le blesse; il s'enveloppe envain dans les ténèbres; tôt ou tard

le masque tombe, et le sceau de la honte est éternel : on ne viole pas impunément la vérité. Mais celui, dont le cœur droit et sincère, se livre au bien par principe et par goût; celui qui voit sa conscience lui sourire sans cesse; celui qui ressent et soulage les malheurs de la vertu et du mérite languissant et oublié; celui en un mot qui, ennemi du crime, n'en adoucit pas moins les chagrins, éternels vengeurs de la vertu, dans le cœur du coupable; l'homme juste, indulgent et modeste, coule dans la paix des jours respectés, même du méchant, le bonheur veille à ses côtés, et les plaisirs couronnent de fleurs la trâme de sa vie.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.